LA REVUE DE

TEHERAN

ISSN 2008-1936

MENSUEL CULTUREL IRANIEN EN LANGUE FRANÇAISE

N° 78, Mai 2012, 7e ANNEE

2000 TOMANS

5 €



Dans les profondeurs de la Caspienne...

www.teheran.ir



La Revue de Téhéran

affiliée au groupe
de presse Ettelaat

Direction
Mohammad-Javad Mohammadi

Rédaction en chef
Amélie Neuve-Eglise (Razavi-Far)

Secrétariat de rédaction
Arefeh Hedjazi

Rédaction
Djamileh Zia
Rouhollah Hosseini
Esfandiar Esfandi
Farzaneh Pourmazaheri
Afsaneh Pourmazaheri
Jean-Pierre Brigaudiot
Babak Ershadi
Shekufeh Owlia
Hoda Sadough
Alice Bombardier
Mahnaz Rezaï
Majid Yousefi Behzadi

Graphisme et mise en page
Monireh Borhani

Correspondants en France
Mireille Ferreira
Élodie Bernard

Correction
Béatrice Tréhard

Site Internet
Mohammad-Amin Youssefi

Adresse:
Presses Ettelaat,
Av. Naft-e Jonoubi,
Bd. Mirdamad,Téhéran, Iran
Code Postal:1549953111
Tél: +98 21 29993615
Fax: +98 21 22223404
E-mail: **mail@teheran.ir**

Imprimé par Iran-Tchap

Recto de la couverture:
Image satellite montrant la Caspienne, la chaîne d'Alborz et le Mont Damâvand, Vues de la Terre, 2006, photo: Christoph Hormann

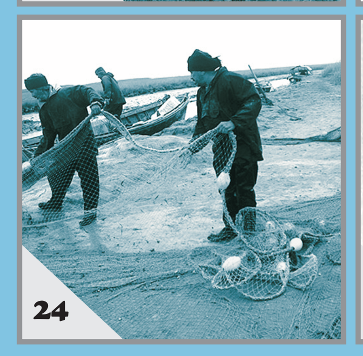


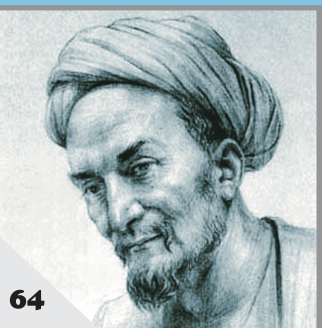
*

Sommaire

CAHIER DU MOIS







CULTURE

LECTURE

* *Naghâshi-khatt, "Bismillah al-Rahmân al-Rahim"*
(Grâce au nom de Dieu, le Très-Miséricordieux, le Tout-Miséricordieux),
œuvre d'Esrâfil Shirtchi.

La mer Caspienne, son histoire et ses enjeux politiques

Afsâneh Pourmazâheri



▲ *Côte de la mer Caspienne*

La mer Caspienne, plus grand lac du monde, passionne depuis toujours les historiens, géographes et scientifiques du monde entier. C'est justice, compte tenu de sa singularité hydrographique, géologique ainsi que de ses ressources pétrolières et halieutiques. Parmi les historiens de l'Antiquité, Hérodote l'évoqua à plusieurs reprises sous le nom de «la mer Khazar» décrivant, à sa proximité, la

guerre entre une des tribus celtes, les Massagètes, et les Perses. D'après Hérodote, la rivière Arax, après avoir franchi de vastes terrains, se jette dans «la mer Caspienne». Sa longueur nécessitait, disait-on, quinze jours de navigation et sa largeur huit jours.[1]

Elle est en fait un vestige de la mer historique Parathétys qui s'en est séparée il y a environ cinq millions d'années en raison de soulèvements tectoniques. Etant située dans une région forestière du même nom, au cours de l'Antiquité, on la nomma la mer Hyrcanienne, baptisée de la sorte notamment sous les Achéménides. Ce fut dans ses alentours que Darius III fut poursuivi et assassiné en 330 av. J.-C. par l'armée d'Alexandre le Macédonien. Elle était aussi appelée la mer Khavalissian (lié aux Khavalis qui habitaient à Khwarezm). La mer Caspienne (venant du mot Qazvin) et la mer Khazar ou Mazandarân sont les noms les plus récents attribués à l'ancienne mer Hyrcanienne. Au fil du temps, elle a vu le niveau de ses eaux monter et descendre, à cause de l'évaporation et des précipitations, ainsi qu'en raison de la fréquence des perturbations nord-atlantiques sur l'ensemble de son bassin. Au Moyen-âge, la montée des eaux causa l'immersion de beaucoup de villes côtières et pendant les années 1929 et 1977, son niveau a baissé de trois mètres, pour remonter à hauteur de trois mètres jusqu'en 1995.

Entre 282 av. J.C. et 285 av. J.-C., Séleucos Ier Nicator (ou Seleukos Nikatôr (358 avant J.-C., 280 avant J.-C), général d'Alexandre le Grand, roi de Syrie, fondateur de la dynastie des Séleucides) chargea un de ses officiers, un dénommé Patrocles, de se renseigner sur la mer Caspienne et de lui présenter un compte rendu exhaustif de l'état de la mer en question. Ce dernier examina de très près la région maritime et constata qu'elle était ouverte au nord vers la haute mer. Cette hypothèse, si erronée soit-elle, influença pendant quelques années les suppositions des chercheurs de l'Antiquité, notamment celles de Plutarque et de Pline.[2]

Plus tard, les observations de Ptolémée permirent d'éclairer certaines ambiguïtés et présentèrent une image plus nette de la mer Caspienne, influençant ainsi toute la pensée du Moyen-âge s'y rapportant. Pendant l'ère musulmane, de nombreux commerçants et géographes visitèrent cette contrée et rédigèrent des ouvrages à son sujet, parmi lesquels Estakhri, géographe médiéval du Xe siècle, qui écrivit dans son ouvrage intitulé *Al-masâlek al-mamâlek* à propos de la mer Caspienne: «Cette mer n'est aucunement ouverte vers les autres mers (…) et l'eau de cette mer est salée et opaque. En fait, c'est de la boue noire. Ses apports ne se limitent guère qu'aux commerçants qui veulent se déplacer d'une ville à l'autre par la voie maritime. On y trouve aussi une grande quantité de poissons».[3] Ses propos furent confirmés et réutilisés par d'autres géographes de son époque comme Ibn Howghal (chroniqueur et géographe arabe du Xe siècle) qui écrivit un ouvrage ainsi nommé *Sourat al-arz* (Le Visage de la Terre) en 977, dont le neuvième chapitre fut consacré à la mer Caspienne. Il y étudia les frontières naturelles de la mer Caspienne, les particularités des habitants de son littoral et la mesure de la mer et de ses contrées

La mer Caspienne est en fait un vestige de la mer historique Parathétys qui s'en est séparée il y a environ cinq millions d'années en raison de soulèvements tectoniques.

voisines.[4] Un autre ouvrage consacré à la mer Caspienne, le *Ketâb—al A'lâgh an-Nafisa* rédigé par Ibn Rustah, explorateur et géographe du Xe siècle, évoque les problèmes historiques et

> Patrocles examina de très près la région maritime et constata qu'elle était ouverte au nord vers la haute mer. Cette hypothèse, si erronée soit-elle, influença pendant quelques années les suppositions des chercheurs de l'Antiquité, notamment celles de Plutarque et de Pline.

commerciaux de la mer Caspienne. D'après lui, les habitants du littoral *khazar* étaient en constante relation avec des Russes et des Bulgares faisant commerce de peaux de bêtes, notamment, de la zibeline et de l'écureuil.[5]

Vers la fin du Ve siècle ap. J.-C., les Khazars qui habitaient dans la région de



▲ *L'ouvrage* Târikh-e Tabarestân *contient de notables informations sur la mer Caspienne*

Khazarân (sur le littoral de la mer Caspienne) et dans le nord du Caucase depuis la fin du IIe siècle ap. J.C., furent vaincus par les Huns. A la suite de sa conquête victorieuse, Attila, le tristement célèbre porte-drapeau de ces derniers, assigna à son fils Alakl' autorité sur les terres conquises. Un siècle plus tard, Khosrow Anouchirvân l'Achéménide rétablit la paix avec les Huns, et pour défendre sa contrée d'éventuelles attaques, construisit le fameux barrage de *Darband,* s'étendant sur plus de quarante kilomètres entre la montagne et la mer Caspienne.

Au début du VIIe siècle, les Khazars attaquèrent les Bulgares et, agrandissant leur territoire, devinrent les voisins des Slaves dans l'ouest. Ce n'est que vers la fin du même siècle que Mohammad ebn-e Marvân, le frère du calife omeyyade, assaillit les Khazars dans l'intention d'assiéger leur nouvelle capitale, la ville d'Attel. Ces derniers subirent une défaite écrasante et cédèrent aux Arabes qui, à leur tour nommèrent la mer, «Khazar». Quant au nom de «mer Caspienne», il fut ainsi choisi, à cause des Kassites (en persan Kâspihâ) résidant dans le sud-ouest de cette région côtière, par les Européens qui faisaient commerce avec eux. Pourtant, comme on vient de le mentionner, une autre théorie attribue le nom de «Caspien» à la ville de Qazvin.

Durant le Moyen-âge, outre les géographes, des historiens et des naturalistes se passionnèrent pour cette petite mer et ses enjeux politiques. L'un des rapports les plus importants et exhaustifs sur cette région appartient sans doute à Mohammad ebn-e Esfandiar Tabari intitulé *Tarikh-e Tabarestân* (Histoire de Tabarestân) qui date de l'an 1216. L'importance de cette œuvre réside dans sa précision et la véracité de ses informations qui mettent en lumière les

points obscurs de l'histoire de cet immense lac, de manière claire et détaillée. On peut y lire les hauts et les bas de l'histoire de la Perse vers la fin du Xe siècle: *«(…) apparurent (nous est-il dit dans cet ouvrage) seize bateaux qui voguaient en direction d'Abeskoun (un des ports du sud-est de la mer Caspienne) sur ordre de Hassan Zeid, et ravagèrent la côte, massacrant les habitants, majoritairement musulmans. (…) Tombé dans une embuscade, Abol Zarghâm Ahmad ebn Al-Ghâssem, gouverneur de Sâri, appela au secours. (…) Ainsi Guilân Shâh vint à l'aide des survivants et attaqua les bateaux ennemis, abattit ceux qui étaient dehors et les autres s'enfuirent par la mer. Ces derniers, piégés par Shervân Shâh, furent assassinés un par un jusqu'au dernier et ainsi l'insurrection fut réprimée…».*[6]

Ce qui ennuie le plus les historiens, c'est plutôt l'origine historique de ces attaques inattendues. Ernst Konik, historien russe, rappelle en effet l'origine de ces incursions et cherche à en trouver la cause dans la constitution de la monarchie russe datant de l'an 862. D'après lui, celle-ci n'existait pratiquement pas avant cette date. La capitale de la Russie à cette époque était Novograd et compte tenu de la distance qui séparait celle-ci et le littoral iranien, il était pratiquement impossible qu'ils aient pu traverser 3900 kilomètres seulement pour attaquer l'ennemi sur son territoire. D'après Konik, cette hypothèse est uniquement plausible sous le règne d'Asgold, c'est-à-dire en 880, quand celui-ci décida de conquérir Constantinople, ce qui aurait justifié une expédition d'envergure vers l'autre rive de la mer. La seconde attaque russe aurait vu le jour entre les années 909 et 910 et l'ouvrage d'Ebn-e Esfandiar en fournit de solides preuves: «(…) Ils vinrent alors très nombreux et embrasèrent Sâri et les régions voisines jusqu'à Chémiroud (rivière de Guilân se jetant dans le Sefid-roud)».[7]

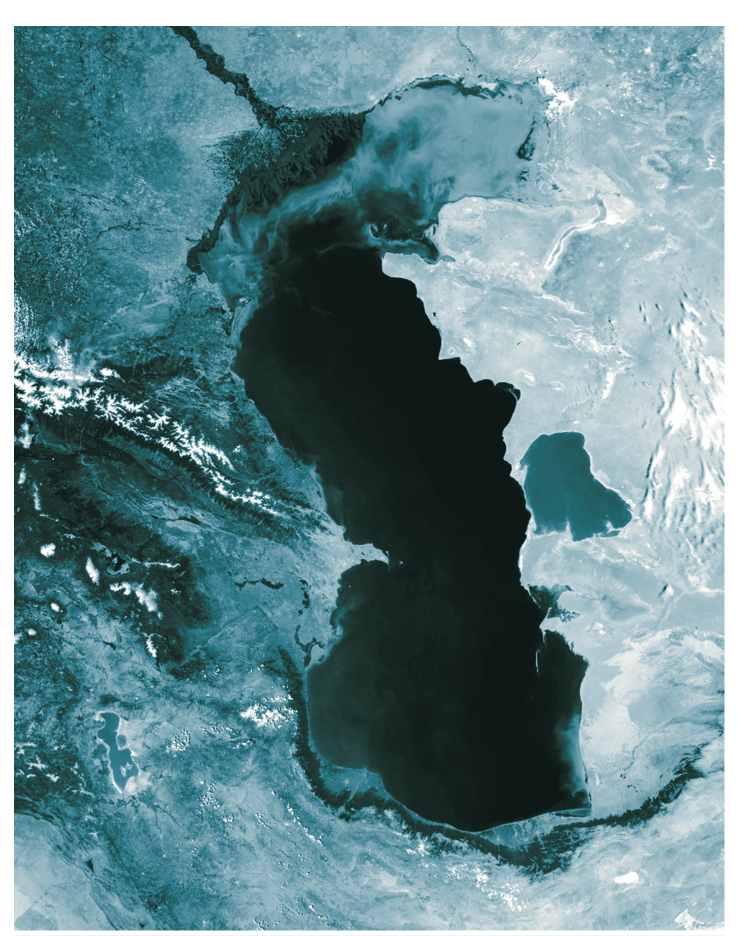
D'après l'historien et journaliste russe Mikhail Petrovich Pogodin (1800-1875), les deux attaques ne doivent pas être mises au compte des rois russes et n'ont donc pas été institutionnellement reconnues par ces derniers. D'après lui, ces séditions ont sûrement été alimentées par des groupes autonomes et l'attaque officielle des côtes iraniennes par la Russie n'aurait commencé qu'avec la prise du pouvoir d'Igor, troisième roi russe, en 911. Dans le fameux chef-d'œuvre de Nezâmi Ganjavi, *Eskandar Nâmeh,* il y a des passages où sont évoquées les invasions des Russes et les appels au secours des gouverneurs du littoral adressés aux puissants rois du centre iranien.

> Étant située au point de rencontre entre l'Orient et l'Occident, elle a toujours tenté les pays voisins et les Occidentaux, aussi bien que les peuples du désert.

Vingt ans plus tard une nouvelle guerre se déclencha entre Sviatoslav, fils d'Igor, quatrième roi russe et les gouverneurs du Khazar, ayant sous leur direction les régions nordiques et occidentales de la mer Caspienne. Au cours de cette bataille, les Persans furent défaits et la forteresse Sarkeil, au confluent du Don et de la mer d'Azov (l'emplacement actuel de la ville de Rostov), tomba aux mains des Russes. A la suite de cette perte, la capitale du Khazar, Attil, fut assiégée et tomba en ruine.[8] La cinquième attaque contre ces contrées côtières fut lancée en 1175 à Shirvân. Les documentations sur cet événement sauf celles fournies par

Khâghâni (racontées en odes) et *l'Histoire de la Géorgie* sont rarissimes. D'après Ernest Edouard Kunik (1814-1899), historien germano-russe, ce fut la dernière attaque officielle ancienne des rois russes contre les régions littorales de la mer Caspienne.

Au cours des années suivantes, la mer Caspienne a joui de la plus haute importance dans la région notamment grâce à son emplacement particulier comme confluent des fleuves Volga, Oural et Sefid Roud. Ainsi, cette particularité a facilité les transactions maritimes dans le bassin de la mer Caspienne et lui a offert une position économique particulière. En outre, étant située au point de rencontre entre l'Orient et l'Occident, elle a toujours tenté les pays voisins et les Occidentaux, aussi bien que les peuples du désert.[9] Sous le règne des Mongols, les Mar'achiâns (dynastie arabe régnant au Tabarestân, dans le nord de la Perse de 1359 à 1582) prirent le contrôle des contrées méridionales de la mer Caspienne. En 1392, elle devint si importante que Tamerlan tenta à plusieurs reprises de l'assiéger et finit enfin par prendre le pouvoir dans la région.[10]



▲ *La mer Caspienne vue du ciel en juin 2003 par le satellite Terra*

Avec la prise du pouvoir par les Safavides, la Perse reprit un nouveau souffle. La vie économique à l'intérieur ainsi qu'à l'extérieur du pays se développa encore plus, et de la sorte, les voies maritimes, fluviales et routières virent leurs plus beaux jours. Lors de l'invasion afghane en 1722, les côtes méridionales de la mer Caspienne se transformèrent en lieu de refuge du jeune prince safavide, Shâh Tahmâsb.

Nâder Shâh Afshâr qui régna en Perse entre 1736 et 1747, était bien au courant de la situation délicate des territoires septentrionaux du pays. Il engagea quelques démarches afin d'améliorer l'état du pays, mais ses tentatives échouèrent. Sous les Qâdjârs (1794-1925), bien que l'armée qâdjâre ait pris position dans le Mâzandarân, Mohammad Khân Qâdjâr ne choisit pas cette région pour y fonder sa capitale. De manière générale, bien que cette région fut intéressante du point de vue géostratégique, Mohammad Khân ne profita pas de cette occasion comme elle le méritait. Parmi les rois Qâdjârs, celui qui s'intéressa le plus au Mâzandarân fut Nâssereddin Shâh, au point qu'il y effectua un voyage officiel et écrivit un récit de voyage.

Outre les guerres et les catastrophes causées par les hommes, de nombreuses maladies comme la peste en 1830 et un

bouleversant tremblement de terre en 1810 causèrent beaucoup de dégâts et laissèrent de nombreuses victimes dans les régions du littoral sud de la mer Caspienne. Avec la découverte du pétrole et la mise en exploitation des ressources naturelles de la mer, elle devint au XXe siècle un élément déterminant dans la politique étrangère, notamment celle des pays occidentaux. En Iran, la question du pétrole du nord et en Russie, le problème relatif au pétrole de Bakou et de Bad Koubeh attira l'attention de toutes les administrations pétrolières internationales.

Riche en ressources naturelles, ses réserves de pétrole atteignent trente-deux milliards de barils, c'est-à-dire 4% des ressources pétrolières du Moyen-Orient. Elle est également la source la plus abondante d'esturgeons dans le monde et fournit 90% du caviar du monde entier.

Aujourd'hui, les pays riverains de la mer Caspienne essaient de négocier afin d'arriver à un point commun concernant leur part dans un partage équitable des réserves maritimes de ce lac. Les pays riverains comme l'Iran, l'Azerbaïdjan, le Turkménistan, la Russie et le Kirghizistan négocièrent pendant ces dernières années sur trois points importants, à savoir les ressources pétrolières et gazières, les frontières maritimes et la part de chaque pays dans la pêche, notamment celle de l'esturgeon. ■

Aujourd'hui, les pays riverains de la mer Caspienne essaient de négocier afin d'arriver à un point commun concernant leur part dans un partage équitable des réserves maritimes de ce lac.

---

1. Herodot: Historian, Hg. Von J. Feix, 1. Bd., (München, 1963), Buch I, S. 202-204.
2. H. Berger: *Geschichté der wissenschaftlichen Erdkunde der Griechen*, 4. Bd., (Leipzig 1887), Bd. 3., S. 58.
3. Estakhri, *Al-masâlek al-mamâlek*, trad. Afshâr Iraj, Téhéran, 1966, p. 175.
4. Le récit de voyage d'Ibn Howghal, trad. Choâr Jafar, p. 129-139.
5. Abu Ali Ibn Rustah: *Al-A'lagh al-nafiseh*, trad. Ghareh Tchânlou Hossein, éd. Amirkabir, Téhéran, 1986.
6. Mohammad ebn-e Esfandiar, Histoire de Tabarestân (*Tarikh-e Tabarestân*), Eghbâl Abbâs, éd. Khâvar, Téhéran, p. 266.
7. Mohammad ebn-e Esfandiar, Histoire du Tabarestân (*Târikh-e Tabarestân*), Eghbâl Abbpâs, éd. Khâvar, Téhéran, p. 266.
8. Ref. Ebn-e Howghal, Masâlek al-Mamâlek,trad. Choâr Jafar, p. 14, 281, 282,286.
9. Mahmoud Zâdeh Kamâl, *Shenâkht-e Daryây-e Mâzandarân va Pirâmoun-e ân*, Bijâ Bitâ,Téhéran, p. 184.
10. H.L. Rabino, *Mazandarân va Astar Abâd*, trad. Gh. Vahid Mazandarâni, Téhéran, 1957, pp. 78, 79,80

Bibliographie:

- Anjavi Shirâzi Mir Djamâl-eddin, *Farhang-e Djahângiri*, Rahim Afifi, tome 2, éd. Danechgâh Ferdowsi, Machhad, 1980.
- Bal'ami/ Abolghâsem Payandeh, *Tarikh-e Tabari*, éd. Bonyâd-e Farhang-e Iran, Téhéran, 1981.
- Farâmouchi Bahrâm, *Kârnâmeh-ye Ardechir-e Bâbakân*, éd. Danechgâh-e Tehran, Téhéran, 1986.
- Varahrâm Gholâmreza, *Daryây-e khazar va rouydâdhâ-yetârikhi-e ân*, (La mer Caspienne et ses événements historiques), éd. Institut d'études et de recherches culturelles, Revue des recherches géographiques, No 10, 1989

Influences tsaristes sur la mer Caspienne

Arefeh Hedjâzi

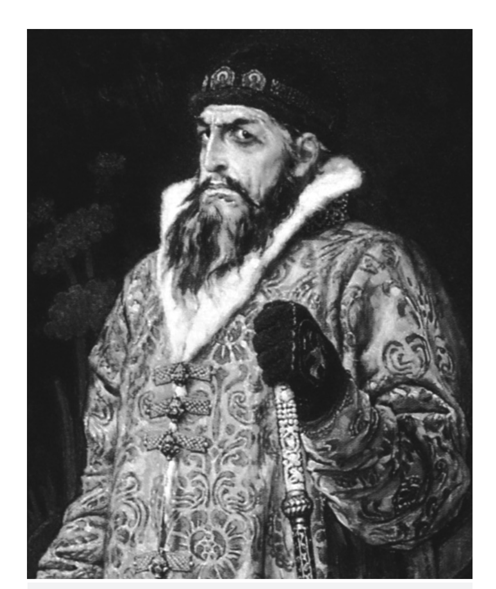
L'intérêt russe pour la mer Caspienne est relativement récent et commence avec l'instauration du tsarisme dans ce pays. Aujourd'hui, les enjeux économiques et géopolitiques font de la mer Caspienne une région stratégique, aux Etats riverains aussi désireux l'un que l'autre de bénéficier des avantages en tous genres de cette étendue. Mais la rivalité pour cette mer ne commence en réalité qu'à partir du XVIe siècle. Avant cette période, la Caspienne est perse ou khazare, mais pas encore russe. Ainsi, les efforts des Russes pour accéder et surtout dominer la mer Caspienne ont commencé à l'époque d'Ivan IV, premier tsar russe. Ce dernier chargea Anthony Jenkinson, le chef des bateaux de la compagnie anglaise Moskovi, de dessiner le plan des côtes septentrionales de la Caspienne. Ivan voulait prendre le contrôle de cette mer au travers des territoires riverains, alors pour la plupart iraniens. Ainsi commença la très longue série de guerres russes contre l'Empire iranien, dans un contexte de renforcement du jeune empire russe et de l'affaiblissement progressif mais inéluctable de l'empire iranien, qui possédait alors tout le Caucase et l'Asie centrale, l'accès russe à la Caspienne se limitant donc aux côtes nord de cette mer. L'intérêt des Russes pour la domination de la mer Caspienne précède le Grand Jeu impérialiste et colonialiste qui commença un siècle plus tard, mais il s'inscrit pourtant dans la volonté d'établir une Russie forte, et dans un esprit effectivement impérialiste et dominateur. C'est d'ailleurs pourquoi elle n'hésita guère à attaquer militairement l'Iran à plusieurs reprises, parfois en des conflits larvés, parfois sous forme de guerres, qui furent les plus grandes défaites militaires iraniennes du dernier millénaire.

Les Russes commencèrent donc très tôt à lancer des raids contre les régions sous drapeau iranien. Les premiers raids visèrent les régions avoisinant la Volga et le Haut Caucase, mais les conflits d'Ivan IV et des riverains de la Volga d'une part, la résistance des Caucasiens contre les armées russes ne permirent pas à Ivan de profiter de l'inattention des rois persans ilkhanides qui lui étaient contemporains.

La famille des Romanov prit le pouvoir avec Mikhaïl Romanov durant le règne en Iran de Shâh 'Abbâs le Grand, en 1613. Le troisième tsar russe, Alexis Ier, était contemporain des Safavides Shâh 'Abbâs II et de Shâh Soleymân. Il reprit, après quelques décennies d'interruption, les tentatives militaires et les raids pour prendre le contrôle de la Caspienne. Ces efforts militaires allaient continuer sur plus de deux siècles et se terminer par les deux séries de guerres russo-iraniennes qui se soldèrent par les terribles défaites de l'Iran.

Alexis attaqua d'abord les frontières iraniennes dans le Caucase, et confronté à la résistance des habitants de la région, ordonna la charge d'un groupe de cosaque de la valle du Don plus au sud, sur le littoral méridional de la Caspienne. Les cosaques du Don attaquèrent en 1645 les provinces côtières iraniennes du Guilân et du Mâzandarân et s'adonnèrent notamment à un pillage si remarquable qu'il est encore cité. Cette attaque fut repoussée avec force, et durant plusieurs années, on n'eut plus à craindre de nouvelles agressions cosaques. En 1660 cependant, le tsar passa de nouveau à l'offensive, mais il subit une riposte

immédiate et plus importante que les fois précédentes. Ces deux tentatives malheureuses ne découragèrent pas Alexis qui ordonna une agression de plus grande envergure: en 1668, sous le règne de Shâh Soleymân le Safavide, quarante navires chargés de six mille cosaques accostèrent dans le Guilân. Sous le commandement de Stenka Razin, cette troupe pilla Rasht et ses environs, puis repartit vers la Russie avec son butin. Les raids continuels des cosaques et les destructions et pillages qu'ils provoquèrent forcèrent enfin Shâh Soleymân à réagir, stupidement d'ailleurs. Pour assurer ces deux provinces du nord contre ces agressions, il offrit la Géorgie, alors province de l'Empire perse, à la famille des Bagration, alliée des Russes. En échange, ces derniers promettaient de ne plus attaquer les côtes sud de la Caspienne. Le tsar Alexis mourut en 1676 et après le règne de Fédor III, Pierre Ier fut couronné tsar. Ce dernier a joué un grand rôle dans le développement de la Russie au niveau international et c'est avec lui que la Russie tsariste devint définitivement une puissance impérialiste. Malheureusement, son contemporain iranien était l'incapable Shâh Soltân Hossein, alors en prise aux troupes afghanes qui débarquèrent ces années-là à Ispahan et mirent fin à l'existence des Safavides en l'assassinant. La fin proche des puissants Safavides plongea l'Iran dans un – relativement - court, certes, mais décisif chaos. Avec l'anarchie qui régnait en Iran pour la succession des Safavides, Pierre saisit l'occasion de mettre en œuvre son plan: faire de la Caspienne un grand lac au cœur de la grande Russie. En 1708, il envoya donc un ambassadeur arménien, Israël Orii, en tête d'un comité de 700 marchands à Ispahan, où il fut reçu par le Shâh. L'accueil du shâh décida le tsar à envoyer un autre émissaire en Iran, l'intelligent Artemeii Volinski, ce dernier ayant pour mission d'étudier la situation iranienne et de cartographier les routes iraniennes. Le rapport de voyage de Volinski fut à la base des plans d'attaques russes sur le sol iranien.

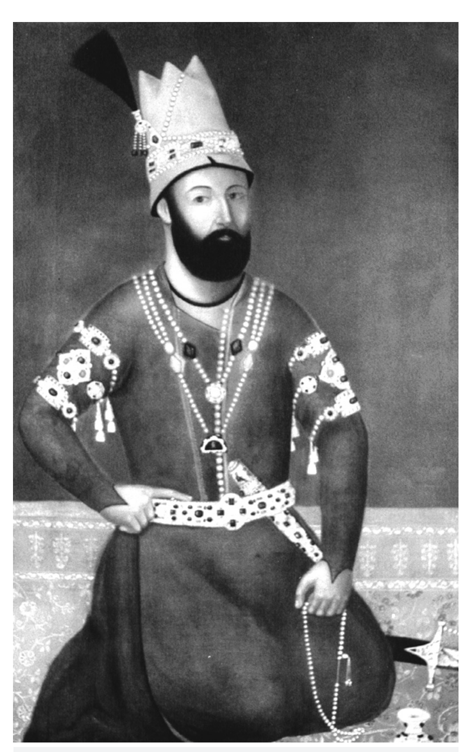


▲ *Ivan IV le Terrible fut le premier roi russe à se tourner vers la Caspienne*

Alors même que Pierre Ier bataillait en Suède, il n'oubliait pas l'Iran. Ainsi,



▲ *Pierre Ier de Russie, peint par Paul Delaroche*



▲ *Nâder Shâh, huile sur canevas, Iran, 2e moitié du XVIIIe siècle, Londres, Victoria & Albert Museum*

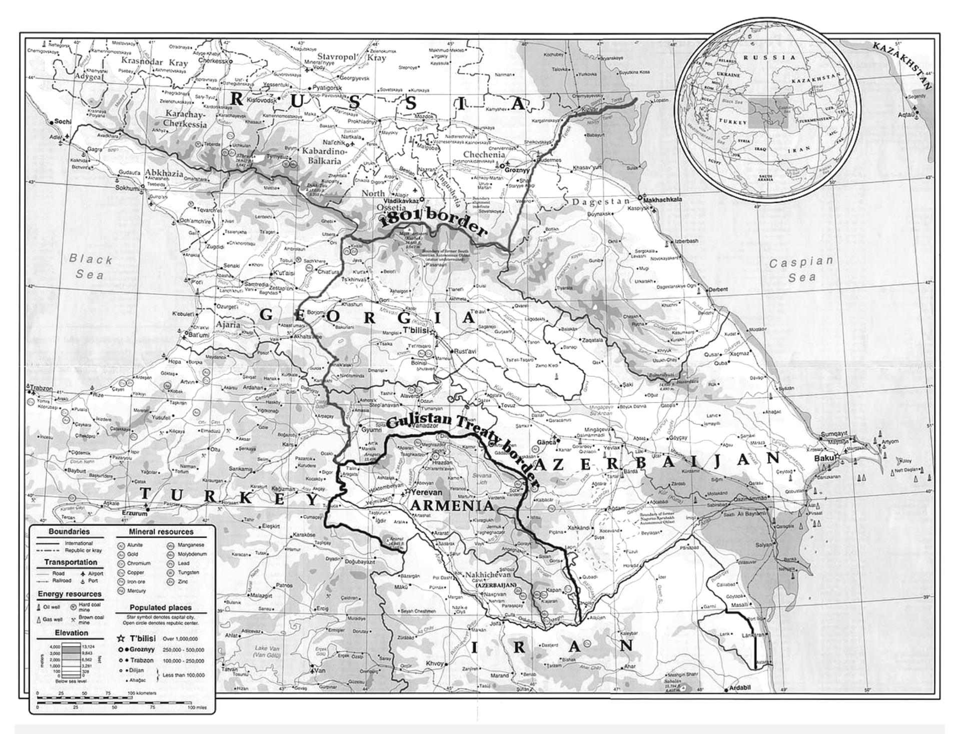
un des officiers supérieurs de l'armée russe du nom d'Alexis Baskakov fut envoyé en Iran pour cartographier la province du Guilân, en particulier ses routes. En 1719, ce fut Semeon Avramov qui fut envoyé dans le Guilân, officiellement comme consul de Russie à Rasht. Durant toutes les années de guerre avec la Suède, Baskakov et Avramov envoyèrent des rapports détaillés et précis sur le Guilân.

Pierre Ier faisait de cette manière une reconnaissance lente et patiente des côtes méridionales de la Caspienne et en 1719, il chargea deux officiers russes, Verden et Soemonov, de dresser une carte topographique précise de cette mer que les Russes nommaient "Khvalinsk". La carte de Verden fut dessinée à Astrakan et gravée sur du bronze à Saint-Pétersbourg. Après la fin de la guerre avec la Suède, le tsar Pierre Ier renforça sa puissance navale et attaqua les frontières iraniennes, en particulier dans le Caucase mais aussi dans les côtes méridionales est et ouest de la Caspienne. Durant ces attaques, il réussit à occuper une partie des territoires caucasiens d'Iran, et le traité de paix, signé en 1723 par Shâh Tahmasp II et Pierre Ier, accorde certains de ces territoires à la Russie. Mais quelques années plus tard, le roi Nâder Shâh Afshâr reprit tous les territoires occupés par les Russes. Son règne ne dura pas et ce fut bientôt le tour des Qâdjârs. Durant la période afsharide et zend, les Russes se contentèrent en grande partie de raids et de financer des troubles dans les régions côtières du sud, en particulier au Guilân. Leurs interventions politiques locales se répercutèrent jusque dans les dissensions claniques de la famille Qâdjâr, qui était en passe de monter sur le trône en Iran. Mais finalement, Aghâ Mohammad Khân le Qâdjâr, devenu premier roi de la dynastie qâdjâre en 1795, réussit à conquérir les régions côtières, que les Russes avaient réoccupées peu de temps après la mort de Nâder Shâh, ainsi que les territoires iraniens d'Asie centrale, que les Russes convoitaient tout autant. La mort de Pierre Ier, quant à elle, n'avait en rien modifié les appétits géopolitiques de la Russie tsariste, d'autant plus que les autres puissances coloniales entraient en force sur la scène régionale.

En 1796, les Russes attaquèrent de nouveau la bande côtière méridionale de la Caspienne et après avoir pris Lankarân, le général commandant des troupes russes, Zoubov, se prépara à attaquer le Guilân. Mais Catherine II mourut la même année et Paul I monta sur le trône, ce qui eut pour conséquence le retrait des troupes russes. Un an plus tard, le roi Aghâ Mohammad Khân fut assassiné et le faible et versatile Fath'ali Shâh fut couronné

roi. Paul Ier fut également assassiné en 1801 et Alexandre Ier prit sa place. L'intérêt de ce dernier pour la conquête de la Caspienne et la faiblesse de Fath'ali Shâh dans la défense des frontières de l'empire iranien préparèrent une nouvelle fois le terrain pour des attaques russes. Alexandre Ier avait parlé de nombreuses fois d'une domination complète de la Caspienne et de ses régions côtières. Pour mettre la main sur le Caucase et la province du Guilân, il choisit un dénommé Tsitsianov, dont les exactions contre le territoire iranien marquèrent le commencement de la première série des guerres russo-iraniennes du début du XIXe siècle. Cette première série de guerres "officielles" se termina avec la défaite relative de l'Iran, mais suite aux intrigues de palais, cette défaite conduisit à la signature par l'Iran du traité de Golestân, l'un des plus ignominieux de l'histoire iranienne, le 25 octobre 1813, selon lequel l'Iran offrait, entre autres, des centaines de milliers de kilomètres carrés de son territoire au Caucase et en Asie centrale à la Russie. Une Russie, alors aux prises avec l'armée de Napoléon, qui non seulement recevait un formidable soutien en voyant son ennemi de vieille date courber l'échine, mais en plus, recevait des milliers de kilomètres carrés de territoire en cadeau. Ce traité est le premier qui modifia officiellement (réduisit) le territoire iranien, entre autres

> En 1796, les Russes attaquèrent de nouveau la bande côtière méridionale de la Caspienne et après avoir pris Lankarân, le général commandant des troupes russes, Zoubov, se prépara à attaquer le Guilân. Mais Catherine II mourut la même année et Paul I monta sur le trône, ce qui eut pour conséquence le retrait des troupes russes.



▲ *Pertes territoriales iraniennes après la signature des Traités de Golestan et de Torkamanchây*



▲ *Carte historique de la Caspienne, nommée Mer Caspienne Perse*

en donnant à la Russie le Karabakh, le Shervân, l'Azerbaïdjan, une partie de la région côtière des Tâlesh, tout le Daghestân et la Géorgie.

Ainsi, en 1805, la marine russe, forte de douze navires, attaqua le port iranien d'Anzali sous le commandement de Tsitsianov et du général Shaft, et se dirigea ensuite vers Rasht en passant par la lagune d'Anzali. Elle fut alors arrêtée lors d'une bataille par les forces locales guilanaises à Piledbar-e Boune et forcée de faire retraite. Tsitsianov, ne se résignant pas à la défaite, envoya un autre groupe d'attaque sous le commandement du général Zavelichin attaquer Rasht, mais ce dernier fut également vaincu et forcé de faire demi-tour par les troupes de Mirzâ Moussâ Khân Monajjem Bâshi, gouverneur du Guilân.

En 1809, durant cette première série de guerres, le tsar Alexandre ordonna à un ingénieur nommé Kolodine de re-cartographier les littoraux de la mer Caspienne. Ce dernier travailla huit années au terme desquelles, en 1817, quatre ans après la signature du traité de Golestân, il remit solennellement sa carte topographique au Tsar Alexandre. Malgré leur victoire dans le Caucase, les Russes n'oubliaient pas les côtes méridionales de la Caspienne, nommément les deux provinces du Guilân et du Mâzandarân. C'est pourquoi avec la montée sur le trône de Nicolas Ier, ce dernier chargea en 1825 un ingénieur nommé Ichwaldt de cartographier à nouveau les côtes sud et ouest de la Caspienne. Ces mêmes années, les Britanniques, profitant du sentiment de défaite des Iraniens, poussèrent le roi à tenter de reprendre les territoires annexés par la suite. Ainsi débuta la

seconde série des guerres russo-iraniennes qui se soldèrent encore une fois par la défaite iranienne et la signature d'un second traité aussi désastreux pour l'Iran que celui de Golestân. Le traité de Torkamanchây, signé en 1828, offrait d'autres territoires à la Russie et permit de plus à ce pays d'atteindre à tous ses objectifs géopolitiques en Iran et d'imposer la capitulation totale à l'Iran. Les Russes, vainqueurs, obtinrent cette fois tout ce qui restait des territoires iraniens au nord de l'Arax, sur terre et sur mer, ainsi que le monopole de la navigation sur la Caspienne. A partir de cette période, la Caspienne fut russe pendant plusieurs décennies. De plus, les Russes obtinrent également, plus tard, du chancelier Mirzâ Aghâssi, qui était pro-russe, le monopole de la navigation dans la lagune d'Anzali.

Après le couronnement de Nâssereddin Shâh en 1848, le très capable chancelier de ce dernier, le grand Amir Kabir, réussit à briser le monopole russe de navigation, mais il fut bientôt assassiné et les Russes rétablir leur monopole. En 1856, sous la direction de N.A. Ivanchintsev, un groupe de scientifiques fut chargé d'établir une base d'informations aussi complète que possible sur tout ce qui était relatif à la mer Caspienne et aux régions côtières. Les Anglais, de leur côté, inquiets de leur rival russe, s'occupaient à l'époque de la séparation de l'Afghanistan de l'Iran, qui fut faite en 1857. A partir de là, la bataille d'influence entre la Russie et l'Angleterre pour le partage de l'Empire perse en voie de dégénérescence, "le Grand Jeu", prit de jour en jour plus de virulence et atteignit son apogée à la fin de Seconde Guerre mondiale, avec l'obtention par les Russes d'un droit de regard pur et simple sur tout le nord de l'Iran, alors que le sud, avoisinant l'empire colonial anglais, devint la proie des Britanniques.

Avec la signature du traité de Torkamânchây, le plus navrant traité signé par l'Iran au cours de son histoire, l'Iran perdit momentanément sa souveraineté sur la mer Caspienne, jusqu'au droit d'y naviguer, mais après la victoire de la Révolution d'octobre et l'instauration de l'URSS, ce nouvel empire russe revisita sa politique étrangère pour des raisons idéologiques. Avec l'Iran, il y eut principalement la signature d'un traité de "paix et d'amitié" le 26 février 1921. Ce traité annulait les deux traités de Golestân et de Torkamânchây et restituait la souveraineté iranienne dans la Caspienne, mais ne fit pas mention de la restitution des territoires annexés par la Russie après les défaites iraniennes. Ensuite, le Traité "d'amitié et de commerce" du 25 mars 1940, signé par l'Iran et l'URSS, reconnut une souveraineté égale de ces deux Etats et uniquement de ces deux Etats sur la mer Caspienne, qui fut même nommée "Mer irano-soviétique". Ce traité fut le dernier signé entre l'Iran et l'URSS au sujet de la mer Caspienne et il est reconnu par les Nations Unies comme base légale du statut juridique de cette mer, statut contesté par quelques Etats nés de la disparition de l'URSS.

Aujourd'hui, l'importance des enjeux économiques et même politiques de la mer Caspienne a attiré l'attention sur ce lac et la Russie et l'Iran entendent bien préserver le statut de lac de cette étendue d'eau fermée. Mais ils ne sont plus les seuls et l'ensemble des pays riverains de la Caspienne doivent aujourd'hui collaborer pour la préservation de cet écosystème menacé. ■

Bibliographie:

- Afshin Partow, "Barressi safarnâmeh Melgunov be savâhel-e jonoubi daryâ-ye Khazar" (Etude du récit de voyage de Melgunov aux rives sud de la mer Caspienne), revue mensuelle du Livre du Mois, *Ketâb-e Mâh-e târikh va joghrâfiâ,* hiver 2004.
- Hossein Mohtasham Nouri, "Gozari bar târikh: ravâbet-e Iran va Roussi-ye tâ âghâz-e Enghelâb-e mashroutiat" (Survol de l'Histoire: les Relations irano-russes jusqu'à la Révolution constitutionnelle), *Etela'at Siâssi Eghtessadi,* No. 233-234.
- 'Abbâs Maleki, "Seyr-e tahavvol-e ravâbet-e Iran va Roussi-ye" (Etude de l'évolution des relations irano-russes), *Revue trimestrielle des Etudes stratégiques*, No.3, automne 2000.
- Sekhâvat Rezâzâdeh, "Ravâbet-e taktiki, negâhi be ravâbet-e Iran va Roussi-ye" (Relations tactiques, regards sur les relations irano-russes), *Revue mensuelle d'histoire politique contemporaine iranienne*, 5e année, No.43, printemps 2006.

Rivalités régionales et opportunités globales : la mer Caspienne au cœur d'un nouveau «Grand jeu» en Asie centrale

Raphaël Metais

Introduction

Restée longtemps méconnue du grand public et absente des relations internationales, la mer Caspienne a réalisé une entrée remarquée sur la scène mondiale à la faveur des bouleversements nés de la disparition de l'Union soviétique. L'Asie centrale a pourtant beaucoup occupé les hommes politiques, diplomates et militaires du XIXème siècle et plus particulièrement ceux des empires britannique et russe qui, des décennies durant, se sont livrés à un « Grand jeu »[1] dont le but était d'étendre l'influence impériale sur une vaste zone entre la mer Caspienne et la Chine. En 1904, le géographe britannique Halford Mackinder indiquait même dans un discours resté célèbre que «qui contrôle le *Heartland* – c'est-à-dire l'Asie centrale - contrôle le monde».[2]

L'intérêt grandissant que portent les acteurs tant régionaux qu'internationaux à la région du bassin caspien, située au cœur de l'Eurasie, amène à s'interroger sur la façon dont les pays riverains gèrent collectivement cette mer intérieure située à l'intersection du Caucase et de l'Asie centrale, bordée au Nord par la Russie et au Sud par l'Iran. Ces dynamiques régionales seront ensuite replacées dans un cadre plus large afin d'éclairer l'articulation entre enjeux régionaux et globaux qui structurent le nouveau «Grand jeu» en Asie centrale.

Une région longtemps dominée par la Russie

Pour quelles raisons la mer Caspienne est-elle devenue un objet de convoitises et de tensions au niveau régional? Pour comprendre l'enjeu qu'elle représente, il faut considérer l'évolution historique de la région depuis plusieurs siècles.

Depuis l'arrivée des Russes au XVIIème aux abords de la mer et jusqu'à la chute de l'empire soviétique en 1991, la Caspienne a toujours été dominée par l'empire russe et l'Union soviétique. Avec l'établissement de la première base navale russe à Astrakhan en 1723 par Pierre le Grand, la Caspienne fut systématiquement utilisée pour les entreprises de conquêtes russes dans le Caucase, en Asie centrale et au nord de l'Iran.[3]

Malgré le traité de «paix et d'amitié» de Rasht signé en 1729 (premier traité russo-perse abordant les questions relatives à la mer Caspienne)[4], la recherche d'un accès aux mers chaudes du Sud amena le tsar à engager des guerres contre les empires ottoman et perse. Les défaites perses au début du XIXème siècle permirent aux Russes de prendre possession des territoires perses du Sud Caucase par les traités du Golestân (1813) et de Turkomanchaï (1828).[5] Aux termes de ces traités, les navires marchands russes et perses se virent attribuer les mêmes droits mais il fut interdit à la Perse de déployer des bâtiments militaires sur la Capsienne. Cette situation d'inégalité ne fut abandonnée qu'en 1921 lors de la conclusion d'un traité d'amitié entre «la Perse et la République socialiste fédérative des soviets de Russie». Outre le fait de consacrer le droit des parties à naviguer sur la Caspienne sous leurs propres couleurs, le traité organisa la rétrocession à l'Iran d'installations portuaires occupées par les Soviétiques au cours de la Première guerre mondiale et instaura ainsi une nouvelle ère dans les deux pays riverains de la Capsienne.[6]

Cette situation de «condominium»[7] fut maintenue lors de la signature d'un accord de commerce et de navigation entre l'URSS et l'Iran en mars 1940. Cet accord renforça les dispositions du traité précédent tout en insistant davantage sur le fait que «seuls les navires appartenant aux deux Etats riverains ont le droit de naviguer sur la Caspienne». L'accord organisait de plus un mode de décision conjoint pour tout changement de règles concernant la mer et ses ressources (essentiellement halieutiques, la question des sous-sols gorgés d'énergies fossiles étant quasiment inexistante à l'époque[8]). Etait ainsi consacrée une situation où toute interférence d'une partie tierce était écartée et par laquelle la Capsienne devenait une «mer soviéto-iranienne».[9]

La rupture de 1991 et ses conséquences

Cet état de fait ne fut pas altéré par les évolutions politiques internes de part et d'autre de la mer Caspienne jusqu'à l'effondrement de l'URSS. Les indépendances, en 1991, de l'Azerbaïdjan (août), du Turkménistan (octobre) et du Kazakhstan (décembre) changèrent radicalement la donne géopolitique de la région: reculée et pratiquement oubliée du reste du monde, elle dut à partir de 1991 s'ouvrir au monde extérieur. L'émergence de trois nouveaux Etats indépendants créa une communauté d'Etats divisée dont le seul point commun semblait être de partager les rivages de la même mer. Au-delà de cette absence d'identité régionale, la présence de ressources fossiles dans les sous-sols au large des côtes, pour lesquelles des entreprises occidentales avaient déjà manifesté un intérêt dès 1989[10], apparut comme un facteur de division supplémentaire.

L'exploitation du pétrole avait déjà été entamée au XIXème siècle dans l'actuel Azerbaïdjan. Le premier tanker au monde



▲ *Réserves pétrolières et gazières de la Caspienne*

transportant du pétrole semble avoir été commandé par les frères Nobel en 1877, qui investirent dans l'exploitation de l'or noir caspien quelques années après.[11] La production à l'échelle industrielle ne commença pourtant véritablement qu'après 1945. Mais c'est surtout après la chute de l'URSS que la découverte de nouveaux gisements (pétrole et gaz) conféra à la région un pouvoir d'attraction considérable.

Estimées à 50 milliards de barils de pétrole et 9000 milliards de mètres cubes de gaz (à l'exclusion des réserves russes et iraniennes), les réserves d'hydrocarbures de la mer Caspienne feraient de cette zone le troisième principal pôle de production au monde.

Les principaux champs pétrolifères autour de la Caspienne se concentrent actuellement au Kazakhstan (champs nommés Tengiz exploités depuis 1993 en partenariat avec Chevron, Kashagan et Karachaganak) et en Azerbaïdjan (complexe Azeri-Chirag-Guneshli au large des côtes confié au groupe BP en 1993 et Shah Deniz). Les réserves de gaz se situent principalement au Turkménistan (champs de Dowalatabad et de Yoloten-Osman), au Kazakhstan et en Azerbaïdjan (mêmes champs).[12] La Russie dispose également de ressources sur le pourtour caspien mais comme l'Iran, ce sont davantage les ressources localisées en d'autres endroits du territoire qui en font un producteur d'énergies parmi les plus importants au monde.

Estimées à 50 milliards de barils de pétrole et 9000 milliards de mètres cubes de gaz (à l'exclusion des réserves russes et iraniennes),[13] les réserves (quantités exploitables et rentables aux coûts actuels) d'hydrocarbures de la mer Caspienne feraient de cette zone, avec environ 5% des réserves mondiales[14], le troisième principal pôle de production au monde après le Golfe persique et la Sibérie. De cette situation découle une rivalité entre les nouveaux voisins de la mer Caspienne, dont l'objet est la manne financière tirée de la vente des hydrocarbures mais également les gains en termes de puissance régionale que procurent le contrôle de la production et de l'acheminement de ces ressources jusqu'aux pays consommateurs.[15]

Dans ce cadre, la rivalité régionale s'est manifestée à travers des différends bilatéraux mais surtout au travers de la question toujours irrésolue du statut et du régime juridique de la mer Caspienne. Au titre des différends bilatéraux, on peut citer les difficiles relations entre l'Iran et l'Azerbaïdjan au cours des années 1990. Malgré la proximité culturelle et religieuse (deux pays avec une majorité musulmane chiite), deux évènements ont considérablement nuit aux relations irano-azerbaïdjanaises. Après les agitations irrédentistes[16] du très turcophile président Eltchibey (déposé par un coup d'Etat en 1993) qui poussèrent l'Iran à s'engager dans un soutien à l'Arménie dans le cadre du conflit du Haut Karabakh[17] (développant ainsi un axe Téhéran-Erevan-Moscou), l'annulation en 1995, sous pression américaine, de la participation iranienne dans le consortium international sensé conclure le «contrat du siècle» portant sur l'exploitation de gisements pétroliers azerbaïdjanais dégrada sérieusement les relations bilatérales.[18] Cet évènement conduisit Téhéran à affirmer sa position sur la question du statut et du régime juridique de la mer Capsienne avec une vigueur renouvelée, question qui reste au cœur des tensions régionales entre pays .

Le problème irrésolu du statut juridique de la mer Caspienne

La question principale du statut de la mer Caspienne est celle de savoir si cet espace d'eau fermé constitue une mer au sens juridique du terme. Une telle qualification aurait d'importantes conséquences sur le droit d'accès d'Etats non riverains ainsi que sur la division de la mer et de ses sous-sols.[19] Les eaux internationales sont gouvernées par un ensemble de règles coutumières codifiées par la Convention des Nations Unies sur le droit de la mer de 1982. Le problème est cependant que la mer Caspienne correspond mal à la définition générale d'une mer et qu'il est également possible de considérer qu'il s'agit en réalité d'un lac, ce qui impliquerait que les revenus des ressources soient partagés entre pays riverains. C'est la position de l'Iran et dans une moindre mesure celle de la Russie (position qui a varié au gré des dynamiques politiques internes). Les deux Etats tentent en outre d'imposer l'idée que le seul régime juridique actuellement valable est celui qui découle du traité soviéto-iranien de 1940. En attachant une déclaration à leur instrument de ratification de la Convention sur le droit de la mer, la Russie et l'Iran ont par ailleurs signifié qu'ils n'acceptent pas l'autorité des juridictions ou corps arbitraux compétents pour reconnaitre des litiges maritimes prévus par la Convention.

De leur côté, l'Azerbaïdjan et le Kazakhstan n'ont eu de cesse de plaider pour que la Caspienne soit qualifiée de mer, la raison principale étant qu'une telle qualification emporterait automatiquement un partage favorable pour eux des zones économiques exclusives. Des champs pétrolifères et gaziers offshore se trouveraient ainsi sur leur territoire. Cette position s'explique également par le fait que des navires d'Etats non riverains auraient un accès facilité à la mer Caspienne.[20] Or, l'Azerbaïdjan et le Kazakhstan ont besoin de soutien extérieur et notamment occidental pour consolider leur indépendance économique face à leurs puissants voisins (navires occidentaux transportant du matériel lourd nécessaire à la construction de pipelines par exemple). Il est clair cependant que dans le contexte international actuel, la présence de navires (civils et militaires) occidentaux dans les eaux hautement stratégiques de la Caspienne est inconcevable. La position Turkmène, quant à elle, est plus souple et semble s'adapter aux opportunités qu'offrent les négociations bilatérales.

Les trois sommets de la Caspienne réunissant les chefs d'Etat des cinq pays riverains (en 2002 à Achkhabad, 2007 à Téhéran et 2010 à Bakou) montrent que malgré la difficulté de parvenir à un accord final, la coopération est nécessaire afin de permettre à la mer Caspienne d'exister en tant que région. Pour l'heure pourtant, un seul domaine de coopération a fait consensus: la protection de l'environnement marin avec l'adoption en 2003 de la Convention cadre pour la protection de l'environnement marin de la mer Caspienne.

Intérêts globaux autour de la Caspienne

Si les ressources de la mer Caspienne sont devenues à ce point l'objet d'enjeux régionaux et globaux, c'est que l'énergie constitue, au-delà d'une marchandise commerciale, une ressource stratégique dont toute société humaine a besoin pour fonctionner. En d'autres termes, toute forme de développement socio-économique est quasiment impossible sans énergies. Dans ce cadre, la mer

Caspienne se trouve au cœur des intérêts concurrentiels des grandes puissances.

Depuis les années 1990, des membres de haut rang des administrations présidentielles américaines ont indiqué que les ressources de la mer Caspienne étaient essentielles à la sécurité énergétique des Etats-Unis.[21] De leur point de vue, les nouveaux Etats indépendants de la région jouent de plus un rôle tampon tant pour contenir les influences tant russes qu'iraniennes dans la région et il convient par conséquent de les aider à renforcer leur indépendance. Au cours des années 1990, l'énergie était également perçue comme un moyen de contribuer au règlement du conflit du Haut Karabakh, par la mise en place du « pipeline de la paix » entre l'Azerbaïdjan et l'Arménie notamment.[22] Cette initiative fut un échec. L'UE et les Etats-Unis prirent cependant pied dans la région caspienne avec la mise en service en 2006 de l'oléoduc Bakou-Tbilissi-Ceyan (terminal turc en Méditerranée) et du gazoduc Bakou-Tbilissi-Erzurum (en Turquie également). Ces deux pipelines présentent chacun le double avantage d'œuvrer à la stabilité du Sud-Caucase (bien que l'Arménie en soit exclue) et d'assurer de nouvelles sources d'approvisionnement énergétique en créant des installations directement connectées aux eaux de la Capsienne.

Union européenne

La question de la sécurité énergétique de l'UE s'est faite plus pressante au cours des années 2000 en raison principalement de l'extrême dépendance européenne au gaz russe. Or, en 2009, au motif de différends bilatéraux, la Russie a coupé les vannes des gazoducs passant par l'Ukraine, privant ainsi des millions d'Européens de chauffage durant l'hiver. Le souci pour l'UE de ne plus dépendre en si grande partie du gaz russe a ainsi conduit au développement du projet Nabucco, un gazoduc reliant l'Azerbaïdjan à l'Autriche en passant par la Turquie, la Bulgarie, la Roumanie et la Hongrie.

La réalisation de ce projet reste cependant incertaine pour deux raisons. D'une part, la Russie, sachant jouer des différences entre Etats membres de l'UE, a proposé un projet concurrent, le



▲ *Carte du gazoduc Nabucco*

Southstream, qui semble sous certains aspects plus réaliste que Nabucco. D'autre part, la mise en place de Nabucco exige une participation du Turkménistan sans le gaz duquel le projet n'est financièrement pas viable. Or, bien que le Turkménistan ait indiqué vouloir collaborer au projet (car il y voit une façon de desserrer l'étau russe), le différend sur le statut de la mer Caspienne bloque pour le moment toute possibilité de pipeline transcaspien pour relier les champs turkmènes au terminal de Bakou. Les enjeux régionaux et globaux se chevauchent donc ici en défaveur de l'UE.

Russie

L'UE et la Russie se livrent ainsi à une concurrence feutrée mais néanmoins intense en Asie centrale pour l'accès aux ressources ainsi que pour leur transport. A la différence de l'UE, la Russie est capable d'offrir des privilèges aux pays d'Asie centrale. Le gaz kazakhe et turkmène consommé en Europe passe (pour l'instant) nécessairement par les installations de la Russie, qui peut donc aisément décider de renchérir le prix d'achat du gaz pour à la fois obtenir les faveurs de ses voisins caspiens et exercer une pression accrue sur l'UE. Ainsi, en 2008, Moscou décida d'augmenter le prix d'achat du gaz centrasiatique de 150 à 205 $.[23] L'acheminement des ressources du Kazakhstan reste de plus un quasi monopôle des sociétés russes, conférant ainsi à Moscou un avantage considérable. C'est d'autant plus vrai lorsqu'on sait que le géant Gazprom entretient une relation avec le Kremlin similaire à celle qui liait la Compagnie des Indes au gouvernement britannique au XIXème siècle: l'entreprise utilise le pouvoir politique pour imposer ses intérêts commerciaux et financiers tandis que le gouvernement se sert en retour de l'arme économique à des fins d'influence politique.[24] La Russie utilise ainsi sa position stratégique d'ancienne puissance colonisatrice de l'Asie centrale pour défendre ses intérêts. Elle doit cependant faire face à la présence grandissante de la Chine dans la région.

Chine

L'engagement chinois dans le bassin caspien montre que la Chine a également pris la problématique de la sécurité des approvisionnements énergétiques au sérieux dans le cadre de ses importantes perspectives de croissance économique futures. Des entreprises chinoises ont été autorisées par l'opérateur énergétique national azerbaïdjanais SOCAR à travailler sur certains champs pétrolifères offshores, tandis que d'autres assurent la construction d'un pipeline et contrôlent un quart de la production pétrolière au Kazakhstan.[25]

Malgré la concurrence des entreprises russes, Gazprom en tête, la Chine semble avoir réussi à tirer son épingle du «grand jeu» de l'énergie en Asie centrale. Dès 2005, l'entreprise pétrolière nationale chinoise CNPC a racheté Petrokazakhstan, une société canadienne opérant au Kazakhstan, pour 4,2 milliards de dollars.[26] En 2009, le dernier segment (phase 3) d'un oléoduc d'environ 2000 km reliant Atyrau dans le Kazakhstan occidental à la province chinoise du Xinjiang a été installé et les premiers barils de pétrole extrait des champs kazakhs, turkmènes et ouzbèques ont commencé d'être livrés.[27]

Une région écartelée entre diverses organisations contradictoires

L'intersection entre enjeux régionaux

▲ *Gazoduc chinois reliant Atyrau à la province du Xinjiang*

et globaux s'observe avec une acuité particulière lorsqu'on considère l'ensemble des organisations et traités régionaux dans lesquels les pays de la Caspienne sont engagés.

Dès la chute de l'Union soviétique, la Russie et l'Azerbaïdjan se sont résolument engagés vers l'Occident en devenant membres du Conseil de l'Europe. Les deux pays se sont également rapprochés de l'OTAN (à des degrés variables et de manière difficile dans le cas de la Russie). L'Azerbaïdjan entretient des relations soutenues avec l'UE dans le cadre de la Politique européenne de voisinage (depuis 2004) et du Partenariat oriental (2008). La Russie traite quant à elle avec l'UE à travers un «partenariat stratégique». Tous deux sont également devenus membres, avec le Kazakhstan et le Turkménistan, de l'Organisation pour la Sécurité et la Coopération en Europe (OSCE).

La Russie, tout en maintenant son orientation européenne, fait également office de pôle en Asie centrale. Elle a notamment constitué en 1991 la Communauté des Etats indépendants regroupant les anciennes républiques soviétiques et l'Organisation du traité de sécurité collective en 1992 de laquelle seul le Kazakhstan, parmi les autres pays de la Caspienne, est membre. Si la puissance de la Russie est indiscutable dans les aires géographiques couvertes par ces organisations, son pouvoir d'attraction s'est toutefois érodé depuis la guerre russo-géorgienne d'août 2008, les Etats d'Asie centrale ne pouvant désormais plus exclure qu'une action similaire ne soit menée contre eux en cas de menace des intérêts russes.

L'Organisation de coopération de Shanghai créée à l'initiative de la Chine en 1996 avec la participation entre autre de la Russie et du Kazakhstan (l'Iran a le statut d'observateur depuis 2004 et le Turkménistan est invité à participer sur une base ad hoc[28]), l'Organisation de la conférence islamique[29] ou le GUAM[30] sont d'autres exemples, parmi les plus significatifs, d'organisations régionales indiquant les préférences géopolitiques ou économiques des Etats riverains de la Caspienne qui rendent la coopération régionale difficile. La création d'un Conseil de coopération de la mer Caspienne avait été suggérée dès 1992 en réponse à une initiative turque pour la mer Noire. L'initiative semble connaitre un renouveau depuis 2009 sous l'impulsion de la Russie mais sans résultats concrets pour l'instant cependant.[31]

Conclusion

Malgré le besoin de coopération et les timides initiatives prises en ce sens (Sommets de la Caspienne, Conseil de coopération…), la Caspienne, mer située à la jonction de deux continents et de quatre régions géographiques, reste une région divisée. Les alliances observées au niveau régional répondent avant tout d'une logique de réalisme politique dans un contexte marqué à la fois par des rivalités et des différences originelles profondes (en termes culturels et politiques)

mais également par des tensions extérieures. Au fond, la région de la mer Caspienne n'existerait guère sans ses ressources car elle n'a pas été pensée en tant que telle, pensée comme une région dont l'existence aurait un autre sens que celui d'alimenter des systèmes économiques et géopolitiques. ■

---

1. L'expression a été rendue célèbre par Rudyard Kipling dans son roman *Kim* de 1901. Le roman classique de Peter Hopekirk retraçant cette grande aventure a été traduit en français en 2011: «Le Grand jeu. Officiers et espions en Asie centrale», *Editions Nevicata,* 2011.
2. Halford Mackinder, "The Geographical Pivot of History", *The Geographical Journal,* Vol. XXIII, no. 4, 1904.
3. Mohammad-Reza Djalili, "Mer Caspienne: perspective iranienne" *Cahiers d'Etudes sur la Méditerranée orientale et le monde Turco-Iranien,* n°23, 1997, p. 3
4. Djalili, op. cit., p. 9, note 5.
5. Eva Kochkan, «Caucase: l'expansion russe», *Regard sur l'Est,* 1er mars 2000, consulté le 9 avril 2012. <http://www.regard-est.com/home/breve_contenu.php?id=114>
6. Djalili, op. cit. p. 4.
7. Condominium relatif toutefois car l'Iran, Etat essentiellement continental, n'est guère devenu une puissance navale qu'à la fin du XXème siècle. Il semble d'ailleurs que jusqu'en 1991 l'Iran ait adopté un profil bas sur toutes les questions relatives à la Caspienne, dominée par une Union soviétique bien plus puissante.
8. Hana Zimnitskaya, James von Geldern, "Is the Caspian Sea a sea; and why does it matter?", *Journal of Eurasian studies,* Vol. 2, no. 1, January 2011, p. 7.
9. Djalili, op. cit. p. 4.
10. Leila Alieva, "EU Policies and Sub-Regional Mulitlateralism in the Caspian Region", *The International Spectator,* Vol. 33, No. 3, Septembre 2009, p. 45.
11. Mahmoud Ghafouri, "The Caspian Sea: Rivalry and Cooperation", *Middle East Policy,* Vol. 15, No. 2, 2008, p. 82.
12. Mahmoud Ghafouri, op. cit. pp. 82-84.
13. Par comparaison, les réserves de pétrole de l'Arabie saoudite s'élèveraient à 267 milliards de barils et les réserves en gaz naturel de la Russie dépasseraient les 50 000 milliards de mètres cubes.
14. Régis Gente, "Du Caucase à l'Asie central, 'grand jeu' autour du pétrole et du gaz", *Le monde diplomatique,* juin 2007.
15. Anne de Tinguy et M.R. Djalili, «La Caspienne, terrain d'entente, de rivalité ou de conflit?», *Cahiers d'Etudes sur la Méditerranée Orientale et le monde Turco-Iranien,* no. 23, 1997, p. 3.
16. Des millions d'Iraniens d'origine azérie habitent dans le Nord-Est du pays, zone que les nationalistes azerbaïdjanais qualifient d'«Azerbaïdjan du Sud».
17. Le conflit du Haut Karabakh oppose depuis 1991 l'Azerbaïdjan soutenu par la Turquie aux Arméniens du Karabakh, soutenus par l'Arménie, bénéficiant elle-même du soutien de la Russie.
18. Djalili, op. cit. p. 5.
19. Les développements suivants sont tirés de Zimnitskaya and Von Geldern, op. cit.
20. Ce point reste toutefois non résolu car le droit est vague et le seul système de canaux d'accès à la Caspienne passent par le territoire russe: le canal Volga-Don qui lie la Capsienne à la mer Noire, mer d'Azov et la mer Baltique.
21. Stephen Blank, "International Rivalries in Eurasia", *in* Maria Raquel Freire and Roger E. Kanet, "Key players and regional dynamics in Eurasia", *Palgrave Macmillan,* New York, 2010, p. 31.
22. Alieva, op. cit. p. 53.
23. Sandra Fernandes and Lucinia Simano, "Competing for Eurasia", *in* Freire and Kanet, op. cit. p. 117.
24. Klaus W. Grewlich, «Pipelines, Drogen, Kampf ums Wasser – greift die EU-Zentralasien-Strategie?», *ZEI Discussion Paper C200,* Bonn, 2010, p. 13
25. Fernandes and Simao, op. cit. p. 117.
26. Jean-Pierre Cabestan, «L'Asie centrale vue par la Chine», *Relations internationales,* no. 145, 2011, p. 62.
27. John Barryman, "Russia and China in Eurasia", *in* Freire and Kanet, op. cit. p. 136.
28. Barryman, op. cit. p. 134.
29. Dont tous les pays riverains de la Caspienne sont membres, la Russie en qualité d'observateur.
30. Géorgie, Ukraine, Azerbaïdjan et Moldavie.
31. Hélène Rousselot, «Le Club de l'énergie de l'OCS, un élément (moteur) d'intégration régionale?», *Relations internationales,* no. 145, 2011, p. 121.

La mer Caspienne, un écosystème menacé

Djamileh Zia

La mer Caspienne est le plus grand lac du monde. Cinq pays – l'Iran, la Russie, la République d'Azerbaïdjan, le Kazakhstan, le Turkménistan - partagent son littoral. Les activités des populations de ces pays ont une influence directe sur la mer Caspienne et menacent son écosystème. Une convention-cadre sur la protection de l'environnement marin de la mer Caspienne a été signée à Téhéran en 2003 et est entrée en vigueur en 2006, et des mesures effectives de protection de l'écosystème de la mer Caspienne ont été mises en place, mais elles sont insuffisantes.

Les caractéristiques naturelles de la mer Caspienne

Ce plus grand lac du monde, d'une superficie de 42 914 km², avec une longueur de 1160 km et une largeur moyenne de 330 km, s'étend du 37° au 47° de latitude de l'Hémisphère Nord. Son volume d'eau est équivalent à 78 000 km³. On peut le diviser en trois régions - septentrionale, centrale et méridionale – en fonction des caractéristiques géographiques et de l'eau. La profondeur de la mer Caspienne est de 26 mètres dans sa région septentrionale, 957 mètres dans sa région centrale et 960 mètres dans sa région méridionale. L'ensemble du littoral de la mer Caspienne fait plus de 6400 km dont 724 km sont en Iran.

La quantité d'eau qui se déverse dans le mer Caspienne à partir des rivières est de 260 à 340 km³ par an; plus de 80% de cette quantité proviennent du fleuve Volga, 5% proviennent des rivières de l'Iran. Le climat de la mer Caspienne et de son littoral est spécifique. La température moyenne est de 24° à 26° en juillet et août. Au cours de l'année, la température varie entre 44° et 10°. La quantité moyenne de pluie qui tombe sur la mer Caspienne varie entre 200 et 1700 mm par an; il pleut surtout en hiver et au printemps. La quantité d'eau qui s'évapore de la surface de la mer Caspienne est importante, estimée à 1000 mm par an. La région septentrionale de la mer Caspienne est presque entièrement gelée en janvier. Plus de 700 espèces animales vivent dans l'écosystème de la mer Caspienne; 7% d'entre eux n'existent que dans ce lac.

Les caractéristiques du littoral iranien de la mer Caspienne

Le littoral méridional de la mer Caspienne, situé en Iran, est bordé par la chaîne des montagnes Alborz. La zone située entre la mer et les montagnes est généralement plate et couverte par les champs de culture de thé et de riz, les forêts hyrcaniennes et les habitations. Dans ce littoral, plus on s'achemine de l'ouest vers l'est, plus les montagnes s'éloignent de la mer et les plaines deviennent plus vastes. La superficie totale des provinces iraniennes limitrophes à la mer Caspienne est d'environ 60 000 km²; 37,7% de cette superficie sont composés de pâturages, 33,5% de forêts, 19,3% de terres agricoles. Dans les trois provinces iraniennes qui bordent la mer Caspienne, il existe des zones protégées et des refuges de la vie sauvage dont l'ensemble atteint une superficie de 750 km². Ces régions sont en général des abris pour les oiseaux marins et des lieux de repos pour les oiseaux migrateurs. Jusqu'à aujourd'hui, 283 espèces d'oiseaux ont été identifiées dans ces régions; près

de 90% d'entre eux y vivent de façon saisonnière. Il faut ajouter aux zones protégées citées plus haut le Parc National du Golestân, classé réserve de biosphère, et trois lagunes qui ont une grande importance pour l'environnement du globe terrestre. Le littoral méridional de la mer Caspienne compte trois régions importantes sur le plan écologique du fait de la présence d'espèces animales et végétales rares et de leurs caractéristiques uniques; ces régions sont actuellement en crise; ce sont la lagune d'Anzali, le golfe de Gorgân et l'embouchure du fleuve Sefidroud.

36 rivières principales se déversent dans la mer Caspienne à partir de son littoral méridional, ce qui correspond à 15 km³ d'eau par an au total. Les plus importantes d'entre elles sont les fleuves Sefidroud, Aras et Gorgânroud. La pluviosité moyenne au niveau du littoral méridional de la mer Caspienne est d'environ 1240 mm par an; elle diminue plus on avance de l'ouest vers l'est. La température mensuelle moyenne y est de 17° (min -1°, max 37°); la température moyenne diminue également de l'ouest vers l'est.

Dans les trois provinces iraniennes limitrophes à la mer Caspienne, il existe 20 villes qui couvrent au total une superficie de 30 364 km² du littoral. Ces villes comptent dans l'ensemble près de 3,8 millions d'habitants, ce qui correspond à une densité de plus de 125 personnes par km² vivant en Iran en contact direct avec la mer Caspienne. La moyenne de l'augmentation de la population dans ces trois provinces iraniennes est de 1,2 pour

Dans les trois provinces iraniennes qui bordent la mer Caspienne, il existe des zones protégées et des refuges de la vie sauvage dont l'ensemble atteint une superficie de 750 km². Ces régions sont en général des abris pour les oiseaux marins et des lieux de repos pour les oiseaux migrateurs.



▲ *Carte des pays riverains de la mer Caspienne*



▲ *Carte de l'augmentation du niveau de la mer Caspienne au niveau du golfe de Gorgân*

cent et elle augmente de l'ouest vers l'est. La plus grande densité de la population (plus de 200 personnes par km²) est située dans les régions de basse altitude qui ont une pente très faible, et qui subissent donc, plus que dans les autres régions, les conséquences de l'élévation du niveau de la mer Caspienne.

Le littoral méridional de la mer Caspienne compte trois régions importantes sur le plan écologique du fait de la présence d'espèces animales et végétales rares et de leurs caractéristiques uniques; ces régions sont actuellement en crise; ce sont la lagune d'Anzali, le golfe de Gorgân et l'embouchure du fleuve Sefidroud.

Les ressources de la mer Caspienne

La mer Caspienne a fourni une grande part des besoins alimentaires et économiques des populations qui ont vécu au bord d'elle tout au long de l'histoire et elle continue de nos jours à assurer les besoins alimentaires des pays qui l'entourent. On y pêche en moyenne 600 000 tonnes de poissons par an. Rappelons que 90% du caviar du monde proviennent de la mer Caspienne, ce qui correspond à plus de 700 tonnes de production annuelle. Par ailleurs, le fond de la mer Caspienne contient plus de 25% des réserves en pétrole du monde. L'exploitation de ces réserves a commencé en 1954 et a augmenté depuis l'indépendance des pays de l'ex Union Soviétique. Actuellement, il existe 20 000 puits de pétrole actifs et semi-actifs dans la mer Caspienne. La mer Caspienne est également un lieu de navigation maritime qui permet l'essor du commerce et du tourisme des cinq pays qui l'entourent. Toutefois, ces domaines qui favorisent l'essor économique des pays riverains de la mer Caspienne sont des éléments qui menacent en même temps l'écosystème de ce grand lac. De plus, l'exploitation de la mer Caspienne a provoqué l'extension des zones d'habitation et l'augmentation de la densité de la population vivant au niveau du littoral, et ce fait a augmenté les conséquences néfastes sur l'environnement de la mer Caspienne.

Les facteurs qui menacent l'écosystème de la mer Caspienne

Les facteurs qui menacent l'écosystème de la mer Caspienne ont pour origine les activités humaines, soit au niveau du littoral, soit au niveau de la mer elle-même. Ces facteurs ressemblent à ceux qui menacent les écosystèmes des autres mers du monde, mais étant donné que la mer Caspienne est un lac, les pollutions s'y accumulent et rendent cette question plus grave et plus urgente à traiter.

1-Les activités humaines au niveau du littoral

Le développement des villes, de l'agriculture, de l'industrie et des activités portuaires sont des facteurs qui dégradent l'écosystème de la mer Caspienne. La plus grande partie des pollutions produites en terre arrivent à la mer Caspienne par les rivières qui se déversent en elle. Les études montrent que la densité des polluants est plus grande au niveau des embouchures des rivières et des zones de la mer Caspienne qui sont à proximité de celles-ci. Les polluants qui entrent dans la mer Caspienne par les rivières sont essentiellement les métaux lourds, les pesticides, les hydrocarbures pétroliers, les substances nutritives et les microbes.

Les égouts non traités des habitations, les ordures ménagères et les industries qui utilisent des hydrocarbures sont à l'origine d'une grande part des polluants qui se déversent dans la mer Caspienne, et leur quantité a augmenté du fait de l'extension des villes situées au niveau du littoral. Le déversement des égouts dans les rivières et la mer a pour conséquence l'augmentation du taux des maladies infectieuses transmises par les eaux sales. Selon les études effectuées entre 1992 et 1995 par l'Organisation de la Protection de l'Environnement de l'Iran, la pollution microbienne des eaux du littoral méridional de la mer Caspienne diminue de l'ouest vers l'est; le port Anzali a le plus grand taux de pollution du fait de la grande densité de la population de cette ville. La pollution de l'eau de la mer Caspienne par les égouts a également des conséquences sur la physiologie de la reproduction des animaux marins, qui sont tout autant exposés aux effets néfastes de l'augmentation de la température de l'eau de la mer causée par les centrales thermiques et l'industrie papetière situées sur le littoral. L'augmentation de la température de l'eau provoque des pontes plus précoces, l'arrêt du développement normal des œufs et le raccourcissement de la période de la transformation des œufs en larves de poisson.

> Le fond de la mer Caspienne contient plus de 25% des réserves en pétrole du monde. L'exploitation de ces réserves a commencé en 1954 et a augmenté depuis l'indépendance des pays de l'ex Union Soviétique.

Les activités agricoles au niveau du littoral sont elles aussi l'une des causes importantes de la pollution de l'écosystème de la mer Caspienne. Elles ont pour conséquence le transfert, dans l'eau des rivières qui se déversent dans la mer, de produits organiques et chimiques utilisés en agriculture en tant qu'engrais et pesticides. Ces produits ont pour conséquence l'augmentation de planctons végétaux dont certains produisent une toxine. Par ailleurs, l'augmentation des végétaux marins diminue le taux d'oxygène de l'eau de la mer et empêche la pénétration de la lumière, ce qui trouble encore plus l'équilibre de l'écosystème marin. Une autre conséquence de la présence des pesticides est l'augmentation du taux du mercure dans l'eau de la mer; le mercure est absorbé par les planctons et les algues, et entre ainsi dans le cycle alimentaire des poissons qui sont pêchés et consommés par les populations. La plupart des engrais utilisés au niveau du littoral iranien de la mer Caspienne sont des engrais azotés et phosphorés.

Les constructions telles que les barrages, les piliers des ponts sur les rivières et les quais des ports ont elles



▲ *La lagune d'Anzali, zone écologiquement en crise - Photo: IRNA*

aussi des conséquences au niveau de l'environnement marin, car elles induisent des changements dans la structure naturelle du littoral et empêchent la circulation naturelle des courants marins; cela a des effets néfastes sur la reproduction des poissons car ils ne peuvent plus avoir accès à leur lieu de ponte, et cela perturbe la migration des esturgeons. De plus, la reproduction naturelle des esturgeons dépend du débit de l'eau des rivières: la diminution du débit de l'eau provoque la diminution de leur reproduction. Et le prélèvement du sable du fond des rivières détruit les lieux de ponte des poissons.

Les égouts non traités des habitations, les ordures ménagères et les industries qui utilisent des hydrocarbures sont à l'origine d'une grande part des polluants qui se déversent dans la mer Caspienne, et leur quantité a augmenté du fait de l'extension des villes situées au niveau du littoral.

Outre ces facteurs, les touristes laissent souvent sur les plages de la mer Caspienne des objets non biodégradables, surtout des sacs en plastique et des boîtes de conserve.

2-Les activités humaines au niveau de la mer

La principale activité au niveau de la mer Caspienne qui perturbe l'écosystème de ce grand lac est l'exploitation des réserves de pétrole. Les pollutions pétrolières sont liées aux activités de forage et au déversement du pétrole des puits dans l'eau de la mer. Jusqu'ici, l'Iran n'a pas commencé à exploiter ses réserves de pétrole de la mer Caspienne, mais les activités des industries pétrolières dans les quatre autres pays riverains ont causé

de grands dégâts écologiques. Par exemple, les sédiments contenant du pétrole sont actuellement d'une épaisseur de 5 mètres au niveau du littoral de la République d'Azerbaïdjan. La pollution pétrolière a pour conséquence le changement du PH de l'eau de la mer, la diminution de la transparence de l'eau, la pollution du fond de la mer, la création de compositions gazeuses toxiques, la mort des poissons ou leur intoxication, des troubles endocriniens chez les oiseaux avec une diminution de leur reproduction par la diminution de leur ponte d'œufs et la mort de leurs fœtus dans l'œuf. De plus, les explosions lors des opérations de forage provoquent des tremblements qui causent la mort des planctons et des poissons jusqu'à des dizaines de mètres de distance du lieu de forage et des changements dans la direction de la migration de certains poissons, du fait des ondes sonores de 70 000 hertz qui sont au-delà du seuil supportable pour ces animaux. Les accidents et les incendies liées aux exploitations pétrolières ont également des effets néfastes sur l'écosystème et créent des pollutions importantes.

Outre les activités liées à l'exploitation du pétrole, de nombreux bateaux (bateaux de pêche, bateaux pétroliers, bateaux de transport) circulent régulièrement dans la mer Caspienne et chacun d'eux contribue à polluer l'eau de cette mer par des déchets divers.

Les fluctuations du niveau de la mer Caspienne et ses conséquences sur le plan écologique

La diminution du niveau de la mer Caspienne observée après les années 1930 est probablement due aux grands projets industriels et agricoles qui ont eu lieu en URSS, avec la construction de barrages, la création de lacs artificiels et le changement de la direction de certaines rivières. Ces activités humaines ont abouti à la diminution de 29 mètres du niveau de la mer Caspienne en 1977. A partir de 1978, contrairement aux prévisions, le niveau de la mer Caspienne a augmenté de 15 cm en moyenne par année jusqu'en 1995, et a recommencé à diminuer depuis. Le changement du niveau de la mer Caspienne a eu des conséquences positives et négatives pour les populations qui vivent autour d'elle.

> La principale activité au niveau de la mer Caspienne qui perturbe l'écosystème de ce grand lac est l'exploitation des réserves de pétrole. Les pollutions pétrolières sont liées aux activités de forage et au déversement du pétrole des puits dans l'eau de la mer.

L'augmentation du niveau de la mer Caspienne a été dans l'ensemble plus



▲ *L'esturgeon, menacé d'extinction du fait des pêches excessives - Photo: IRNA*

bénéfique pour les populations habitant autour de la région septentrionale de la mer Caspienne qui est peu profonde (sa profondeur est de 5 mètres en moyenne). L'augmentation du niveau de la mer a facilité le transport maritime dans cette région, a permis de réutiliser des anciens ports, a diminué les dragages, a créé des millions d'hectares de lagunes exploitables sur le plan économique en marge de la mer. L'augmentation du niveau de la mer a de plus provoqué l'extension des milieux de vie naturels des oiseaux migrateurs, l'augmentation de la faune du pourtour de la mer et a facilité la migration des poissons jusqu'aux rivières pour la ponte.

La diminution du niveau de la mer après les années 1930 a eu pour conséquence une progression des habitations humaines et des exploitations agricoles et industrielles dans les zones qui étaient auparavant couvertes par la mer, en particulier au niveau du littoral méridional, c'est-à-dire en Iran. L'augmentation du niveau de la mer qui a débuté en 1978 a donc créé de nombreux problèmes pour les habitants et l'écosystème du littoral méridional. Les changements provoqués dans la qualité de la terre et de la flore (du fait de l'augmentation de la salinité de la terre), la transmission bilatérale des pollutions (le pétrole provenant de la mer

La diminution du niveau de la mer après les années 1930 a eu pour conséquence une progression des habitations humaines et des exploitations agricoles et industrielles dans les zones qui étaient auparavant couvertes par la mer, en particulier au niveau du littoral méridional, c'est-à-dire en Iran. L'augmentation du niveau de la mer qui a débuté en 1978 a donc créé de nombreux problèmes pour les habitants et l'écosystème du littoral méridional.



▲ *Les écologistes iraniens protègent les oiseaux migrateurs de la mer Caspienne - Photo: Agence Mehr*


▲ *Des pêcheurs iraniens dans le golfe de Gorgân - Photo: Agence Mehr*

qui arrive à la terre d'un côté, les polluants produits au niveau du littoral qui sont transmises dans les milieux marins du fait des mouvements continus des vagues d'un autre côté), la menace de la destruction des habitations (en Iran, l'augmentation du niveau de la mer a détruit cinq mille habitations), l'augmentation du niveau des eaux souterraines ayant pour conséquence l'augmentation de la salinité des terres agricoles, le changement des écosystèmes marins et de la faune terrestre, l'augmentation de l'érosion du littoral à cause du changement du point de rupture des vagues du fait de l'augmentation du niveau de l'eau font partie des conséquences négatives de l'augmentation du niveau de la mer Caspienne au niveau de son littoral méridional.

La convention-cadre de Téhéran sur la protection de l'environnement marin de la mer Caspienne

Cette convention, adoptée à Téhéran par les cinq Etats littoraux de la mer Caspienne le 4 novembre 2003, est entrée en vigueur le 12 août 2006. Elle a deux objectifs: prévenir, réduire et contrôler la pollution de la mer Caspienne d'une part, préserver et restaurer ses ressources biologiques d'autre part, car la surexploitation des ressources de la mer Caspienne, en particulier la pêche excessive de l'esturgeon dont la quantité a baissé de façon alarmante, est un autre facteur qui perturbe cet écosystème. Cette convention n'est cependant qu'une première étape pour prévenir la catastrophe écologique qui menace ce plus grand lac du monde. ■

Sources:

-Dânehkâr, Afshin, "Pishguiri az bohrân-e zist-mohiti dar daryâ-ye Khazar" (Prévenir la crise écologique dans la mer Caspienne), *Faslnâmeh-ye motâle'ât-e Asiâ-ye Markazi va Ghafghâz* (Revue des Etudes de l'Asie Centrale et du Caucase), 6e année, 3e période, N° 21, printemps 1377, pp. 117-136, consulté le 15 mars 2012 sur le site www.noormags.com.

-Momtaz, Djamchid, "La convention-cadre de Téhéran sur la protection de l'environnement marin de la mer Caspienne", *Annuaire français de droit international*, CNRS Editions, Paris, Année 2005, Vol 51, pp.401-410, consulté le 3 avril 2012 sur le site www.persee.fr.

Le changement du niveau de la mer Caspienne

Shahâb Vahdati



▲ *Rive iranienne de la Caspienne - Photo: IRNA*

La fluctuation du niveau de la Caspienne fait de cette mer une attraction scientifique à part, et se remarque sous forme de chutes libres du niveau de l'eau, aux durées variées, pour des raisons inconnues jusqu'à nos jours. Cependant, on a établi un lien entre ces fluctuations et les évaporations et précipitations de la Caspienne et des fleuves de son bassin comme la Volga (qui assure 80% de l'apport en eau douce de la Caspienne). La déformation du fond et l'entrée de l'eau par-dessous la terre, ainsi que les changements climatiques seraient donc en partie responsables de ces fluctuations. Les recherches géologiques et paléogéographiques nous ont fait connaître l'histoire de ce bassin dans des temps très reculés. Le niveau de la mer a été, durant les dix derniers millénaires, au-dessous de celui des océans, passant au fur et à mesure de moins 20 mètres à moins 40 mètres. Il suffit de remarquer que le niveau de la mer ne fut, aux IV-IIe siècles de notre ère, pas plus bas que -36 mètres, -34 m au VIe siècle, -29 m au Xe siècle, -19 m au début du XIVe siècle et maintenant environ -27 m.

Durant les premiers siècles de notre ère, la baie de Bakou était sèche, et ses îles reliées à la terre. Ce n'est pas par hasard que la carte de Ptolémée (IIe siècle) montre Bakou située relativement loin de la mer. A partir du VIIe siècle, la hausse progressive du niveau de la mer commença, et conduisit au IXe à la formation de la baie de Bakou.

L'observation systématique de ces fluctuations a débuté en 1837. Le niveau de la mer, comme l'ont démontré les appareils de mesure, n'a pas changé et a seulement varié d'un mètre (-25 mètres à -26 mètres) jusqu'en 1930. Les plus remarquables hausses et baisses de niveaux ont été notamment la baisse de niveau en 1977, la plus importante durant la deuxième moitié du XXe siècle, en 1977, où le niveau était à -29.01 mètres. Dans le cadre du recul général de la

mer durant ces années, de nombreuses habitations furent construites illégalement jusqu'en 1995, où la hausse du niveau de l'eau de 2,35 mètres les détruisit. Si les eaux (des fleuves), que les barrages redirigent vers les champs agricoles pour un volume approximatif de quarante kilomètres cubes par an, se déversaient librement dans la Caspienne comme autrefois, le niveau de cette mer monterait immédiatement d'un mètre et demi (par rapport à l'état actuel) et le nouveau niveau serait un record pour les cent soixante dernières années.

Durant les trois dernières décennies, le niveau moyen de la Caspienne a diminué de 50 cm, atteignant -27,17m en 2001. Il recommence pourtant à monter, 2 cm en 2002, 4 cm en 2003, 8 cm en 2004 et 12 cm en 2005. Il atteint -27,0 m à l'heure actuelle. Les recherches atmosphériques et climatiques permettent de croire qu'en 2015, le niveau de la Caspienne aura augmenté d'un mètre.

Le changement du niveau de la mer affecte dans une certaine mesure la vie des habitants des zones littorales. Sa baisse aura pour conséquence la diminution des lieux d'accotement dans les ports, la difficulté de navigation et la réduction des réserves de poissons. La montée du niveau de la mer causera un réchauffement climatique dans les régions côtières. ■

Bibliographie:

- Dobrovolski, Zaloguine, *Moria SSSR* (Les mers de l'URSS) (en russe), ed, Moscou, 1982.
-Borisov, Kapitonov, *Kollektsia kartochkikh igr* (La collection des jeux de cartes) (en russe), résumé, 1973.

Sites internet consultés:

- www.window2baku.com/Caspian/caspianlevel.htm
- www.advantour.com/rus/kazakhstan/caspian-sea.htm



▲ *Montée des eaux de la mer Caspienne - Province du Guilân*

Les ressources touristiques et aspects culturels du nord de l'Iran et des bords de la mer Caspienne

Emilie Aqâjâni



▲ *Eglise Noire (*Qara Kelissa*)*

Le tourisme dans le nord de l’Iran, et plus particulièrement dans les lieux situés à proximité de la mer Caspienne, a connu son heure de gloire avant la Révolution islamique, avec ses plages des bords de la Caspienne et ses différentes infrastructures de loisirs. Désormais, cette région est bien souvent délaissée par les touristes internationaux au profit de lieux plus connus tels la place de l’Imam d’Ispahan, ou encore les jardins et monuments historiques de Shirâz. Les côtes de la Caspienne ne sont donc presque plus qu’exclusivement fréquentées par des tourismes iraniens, venant principalement de Téhéran ou de Mashhad. Ils viennent rechercher un air plus frais et des paysages verdoyants. Notons que ces panoramas ont une place importante dans l’imaginaire persan: ils sont vus comme la représentation du paradis.[1] Les Iraniens y prennent souvent leurs vacances et de gros moyens sont

mobilisés pour les attirer: les routes sont constamment refaites, et les parcs d'attractions sont ouverts toute l'année.

La géographie des régions septentrionales constitue leur plus grand atout: la mer et la montagne ne sont séparées que par quelques heures de route et la chaîne de l'Alborz donne beaucoup de charme aux paysages - l'Iran étant un pays montagneux où l'altitude moyenne dépasse les 4 000 mètres.

Commençons notre itinéraire par l'Azerbaïdjan iranien, province qui connaît les hivers les plus froids du pays avec des températures qui avoisinent parfois les -40°C. L'un des sites les plus visités est l'Eglise Noire (*Qara Kelissa*), une église médiévale arménienne qui date du XIVe siècle. L'Iran a même demandé qu'elle entre au patrimoine mondial de l'UNESCO, comme Persépolis et d'autres trésors archéologiques. Elle doit son nom à la pierre volcanique avec laquelle on l'a bâtie. Les Arméniens sont persuadés que l'un des apôtres de Jésus, Saint Jude, a été martyrisé et ensuite enterré là où l'église est désormais construite.[2] Sa tour rayée de noir et blanc est visible de loin. Nous pouvons ensuite prendre la route

> La géographie des régions septentrionales constitue leur plus grand atout: la mer et la montagne ne sont séparées que par quelques heures de route et la chaîne de l'Alborz donne beaucoup de charme aux paysages.

de Tâlesh, une ville frontière avec la république d'Azerbaïdjan, dont les paysages sont très contrastés, entre hautes montagnes boisées et rivages sud-ouest de la mer Caspienne. Nous pouvons y voir de nombreuses rizières et vergers d'agrumes. Vient ensuite la province du Guilân, qui est fort connue pour la culture du thé mais surtout du riz, pilier de



▲ *Village de Massouleh*

l'alimentation des Iraniens. Un de ses villages, Massouleh, est classé à l'UNESCO: l'architecture en terrasse de ses maisons y est très particulière: chaque toit sert de cour aux voisins du dessus!

Le village de Massouleh

Nous atteignons ensuite le Mâzandarân qui abrite le plus haut sommet de l'Alborz et même de tout le Moyen-Orient: le Damâvand culmine à 5647 mètres d'altitude. Ce mont est un véritable symbole national et il orne les billets de 10 000 rials ainsi que les bouteilles d'eau minérale. C'est au XIXe siècle que les premiers Européens l'escaladèrent. De nos jours, l'accès à son sommet est relativement aisé: de nombreuses routes sont prévues à cet effet. Son pic est presque toujours recouvert de neige, et souvent orné d'un collier de nuage. Si le temps est dégagé, on peut même le voir depuis Téhéran. Ce volcan est toujours en activité mais il n'a pas connu d'éruption majeure depuis longtemps; néanmoins, des fumerolles sont parfois visibles. Il est très présent dans la mythologie et la littérature iraniennes, et trouve naturellement une place de choix dans le *Shâhnâmeh* (Livre des rois)[3], épopée nationale écrite par le poète Ferdowsi il y a plus d'un millénaire. On y pratique le ski durant l'hiver, et ses neiges éternelles offrent un terrain de jeu idéal. Cette activité a de plus en plus d'adeptes en Iran, et la nouveauté de ce sport fait que ce pays est l'un des moins chers pour les sports d'hiver. Bien équipés, les touristes partent généralement de Shemshak. Il est néanmoins préférable de se renseigner avant de prendre la route: en raison des chutes de neige importantes, de nombreuses voies (notamment celle qui relie Téhéran au Mâzandarân) sont fermées l'hiver. Quand le printemps approche, on pratique la randonnée et des bivouacs sont organisés, le camping y



▲ *Région de Shemshak*


▲ *Mont Damâvand*

étant très apprécié. Pour se divertir, il est possible de prendre des télécabines permettant d'admirer un paysage panoramique et d'éviter les fatigues de l'ascension de montagne. Certaines montagnes abritent même des sources d'eau chaude naturelles, bien que le tourisme thermal soit assez marginal.

Le mont Damâvand

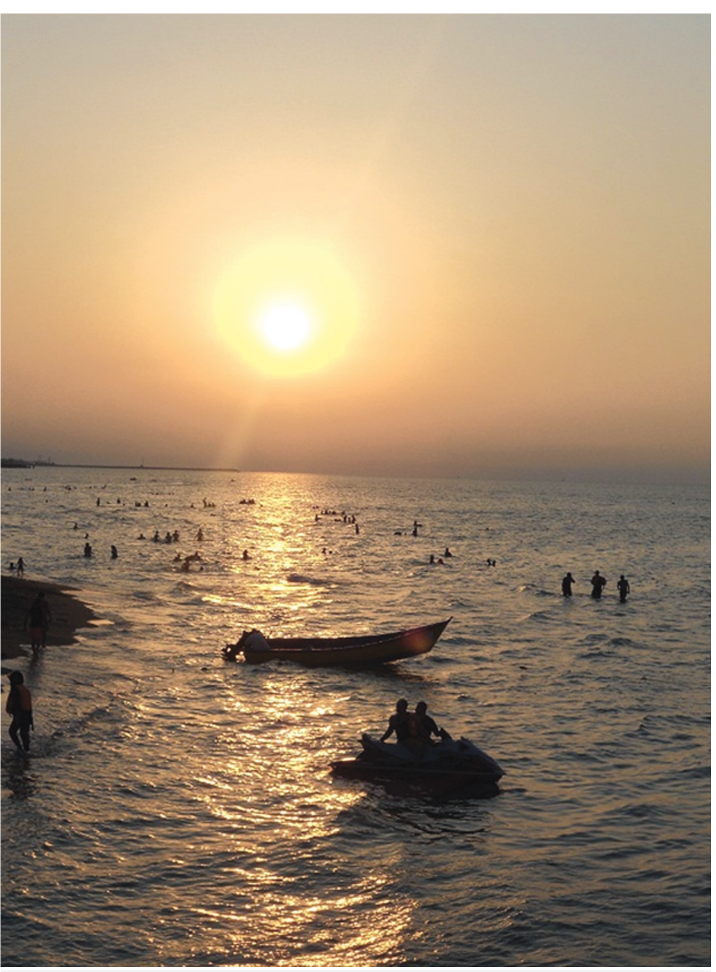
La dernière province qui borde la Caspienne est le Golestân, abritant notamment la plus haute tour de briques du monde. Cette fameuse *Gonbad-e Ghâbouss* a été construite par un riche émir de la région au XIe siècle.

Les bords de la mer Caspienne – qui est en réalité un lac[4] - offrent également de beaux paysages ainsi qu'une grande diversité culturelle. En effet, la Caspienne est limitée par le Turkménistan, le Kazakhstan, la Russie et l'Azerbaïdjan. Nous pouvons y voir l'influence du russe dans certains dialectes et beaucoup d'habitants du Nord ont les yeux et les cheveux clairs. La baignade est de mise, mais on peut également louer un cheval pour se promener le long des plages, ou encore profiter des jets-skis et des barques à moteur. Les bords de la Caspienne


▲ *Gonbad-e Ghâbouss*

regorgent de vacanciers, surtout lors de *Norouz*; le nouvel an iranien, le 21 mars. Cette affluence a fait connaître aux villes côtières un important essor immobilier. En outre, avec les sanctions qui ont accompagné le changement de régime, les Iraniens ne peuvent que très difficilement obtenir un visa pour les pays étrangers; ils restent donc en Iran, compensant ainsi le déficit des touristes Européens ou Américains. De plus, c'est une destination bon marché. Pour répondre à la demande, les immeubles et complexes de vacances ont fleuri et les tours construites ne dépassent pas dix ans d'âge. Lors d'une promenade, le visiteur pourra noter la profusion des agences immobilières. Côté hôtels, il pourra trouver tout un panel de prix, de l'hôtel le plus classique au plus luxueux.

Les bords de la Caspienne regorgent de vacanciers, surtout lors de *Norouz*; le nouvel an iranien, le 21 mars. Cette affluence a fait connaître aux villes côtières un important essor immobilier.



▲ *La mer Caspienne*

La mer Caspienne

Sur un plan alimentaire, le riz est largement consommé en Iran, surtout au Nord où il est réputé être l'un des meilleurs du monde. Le climat humide est très propice à sa culture: il n'est pas rare que les rizières soient arrosées de pluies abondantes, surtout au printemps. Parfois, le terrain y est si détrempé que les agriculteurs doivent se déplacer en barque.

La région offre également une grande diversité au niveau de la faune et de la flore. La Caspienne a aussi donné son nom au tigre de la Caspienne, dont le dernier spécimen a été tué en 1970 par un chasseur.[5] La partie nord de la chaîne de l'Alborz est densément couverte d'arbres à feuilles caduques, qui forment la plus grande zone de végétation du pays. Des mammifères comme le loup, le chacal, le sanglier, la hyène, l'ours noir et le lynx sont présents dans les forêts reculées de la province de Mâzandarân. Les espèces les plus étonnantes sont certainement le mouton rouge de l'Alborz et une variété de bélier à barbe blanche et aux longues cornes torsadées, visible aux abords de la frontière turkmène. L'hiver voit arriver les poules d'eau de



▲ *La mer Caspienne vue de Namak Abroud, 2005*

Russie, et bien que leur chasse soit réglementée, il est possible d'en déguster. On est en général surpris par leur goût particulier à mi chemin entre le canard et le poisson. Le poisson quant à lui est pêché directement dans la Caspienne ou dans ses affluents, et est vendu encore vivant sur le marché. On en fait même des ragoûts. On y prépare aussi le *ghalieh mâhi* ou *ghalieh meygu* (ragoût de crevettes). Parmi ces plats, l'esturgeon occupe le premier rang. Ce sont ses œufs qui donnent le caviar. Malgré le fait que cette espèce soit menacée, elle est encore consommée mais avec modération: sa pêche est interdite lors de la période de reproduction.

Si on préfère la viande, on pourra se rabattre sur les fameux *kabâbs.* Dans le Guilân, on a aussi coutume de faire du *torsh kabâb*, viande de mouton hachée et mélangée à des oignons, du concentré de grenade, des herbes aromatiques et des noix. ■

1. Beaumont, Hervé, *Iran*, Paris, Guides Marcus, 2002, p. 25.
2. Morris, Jean; Wood, Roger, *Persia*, Universe Books, 1970, p. 35.
3. Hakim Abolghâssem Ferdowsi*, Shâhnâmeh-ye Ferdowsi* (Le Livre des Rois de Ferdowsi), Téhéran, Elhâm, 1997, 1663 p.
4. Malte-Brun, Conrad, *Précis de géographie universelle*, Paris, Firmin Frères Imprimerie, 1881, p. 290.
5. Auzias, Dominique; Labourdette, Jean-Paul, *Iran*, Petit Futé, 2005, p. 187.

Bibliographie:

-Auzias, Dominique; Labourdette, Jean-Paul, *Iran*, Petit Futé, 2005, 377 p.
-Beaumont, Hervé, *Iran*, Paris, Guides Marcus, 2002, 80 p.
-Ferdowsi, Hakim Abolghâssem*, Shâhnâmeh-ye Ferdowsi* (Le Livre des Rois de Ferdowsi), Téhéran, Elhâm, 1997, 1663 p.
-Malte-Brun, Conrad, *Précis de géographie universelle*, Paris, Firmin Frères Imprimerie, 1881, 953 p.
-Morris, Jean; Wood, Roger, *Persia*, Universe Books, 1970, 216 p.

Le caviar, richesse savoureuse, perle noire de la mer Caspienne

Najmâ Tabâtabâee

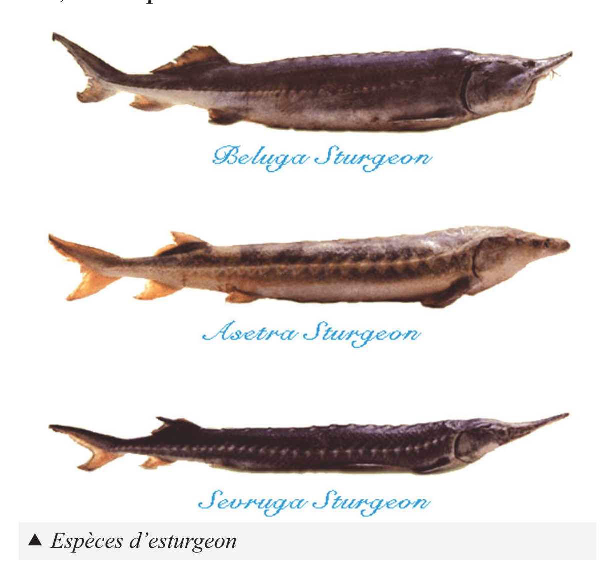
"On vous a rendu licite de pêcher en mer et d'en manger. C'est là une jouissance pour vous et les itinérants."
(Coran, 5:96)

Symbole de luxe, le caviar a longtemps servi comme élément incontournable des soirées et des fêtes somptueuses. Ce mets savoureux porte en lui à la fois la cuisine légendaire des palais royaux et la gastronomie moderne et raffinée.

Étymologiquement, caviar signifie "œufs de poissons". Selon certaines recherches, le terme vient de l'italien *caviale* qui semble lui-même être issu du turc *kavyar*. D'autres pensent que *khâviâr* (خاویار en persan), est l'équivalent transformé de *khâg âvar* qui veut dire *tokhm âvar*, désignant l'animal pondeur.

À travers l'Histoire…

La naissance de cette perle noire sur la table des rois, des empereurs et des Tsars remonte à des milliers d'années. Les Perses ont été les premiers à consommer le caviar. Il a parcouru peu à peu les pays riches comme l'empire Romain, l'empire Russe, pour ensuite devenir célèbre dans le monde entier tout en conservant sa haute valeur aristocratique. À une époque, l'esturgeon étant symbole de fortune, les Russes frappaient l'image d'un esturgeon (poisson qui produit le caviar) sur les monnaies en cuivre. Les gens fascinés par cette saveur unique dont le raffinement traversa les siècles ne tardèrent pas à aller à la recherche de ses sources et des secrets de son apparition. Les esturgeons existaient même avant la création de l'homme. Si l'on réduit la période qui a passé depuis l'apparition de la vie et des animaux dans les océans jusqu'à nos jours à une échelle d'une année, les esturgeons seraient apparus le 25 juillet à 4 heures du matin, tandis que l'homme ne serait apparu que 3 minutes et 30 secondes avant la fin de l'année… Existant depuis plus de 200 millions d'années, les esturgeons sont apparus vers la fin de la période Jurassique et sont reconnus en tant que «fossile vivant».



▲ *Espèces d'esturgeon*

Retour aux sources

Lorsque l'on parle du caviar, il est indispensable de se référer à celui de la mer Caspienne: habitat de différentes sortes de poissons, elle contient plus de 90% du stock mondial d'esturgeons, source de cet or noir. Ces poissons existent en 26 espèces dont les quatre principales vivent dans la mer Caspienne. La Russie et l'Iran remportent la part la plus importante

de la pêche et le reste est distribué parmi les nouvelles républiques indépendantes de l'ex-URSS: le Kazakhstan, le Turkménistan et l'Azerbaïdjan. Ces dernières années, l'Iran est devenu un grand producteur de caviar. D'après les statistiques, la part d'exportation de caviar de l'Iran a atteint 47% en 2010. Il est à noter qu'une différence importante est perceptible entre le produit de l'Iran et celui des autres pays de la zone Caspienne: l'habileté des producteurs iraniens, les *khâviâr sâzân*, les littoraux plus profonds du côté iranien, ainsi qu'une propreté relative de la mer là où elle est bordée par l'Iran, offrent cette qualité supérieure. Il faut préciser que la profondeur de la mer du côté de l'Iran et du quai Noshahr dépasse les 900 mètres, alors que celle de la rivière Volga mesure environ 5 mètres et la rive nord atteint les 25 mètres. La présence de grandes usines et d'industries pétrolières à proximité des rives nord pollue la mer, met en danger la faune et la flore de la région et diminue la qualité du caviar. C'est ainsi que la propreté et la profondeur de l'eau attirent les esturgeons vers les rivières de l'Iran comme Gorgân-roud et Sefid-roud.

Les variétés de caviar

Aliment fabriqué à partir des œufs d'esturgeons non fécondés, le caviar se trouve en majorité dans la mer Caspienne mais aussi dans la mer Noire et les fleuves comme la Volga et l'Oural. La qualité et le prix du caviar dépendent de l'espèce de l'esturgeon, sa durée de maturité, la taille et la couleur des œufs et sa rareté. Pour certains types, le prix a dépassé les 12 000 euros le kilogramme en 2011. L'Almas (qui signifie "diamant" en persan), caviar blanc très rare qui était auparavant réservé au Shâh d'Iran, atteint



même les 20 000 euros le kilo. Le goût du caviar frais est très doux et raffiné, offrant une saveur de noix très unique. Pourtant, plus on tardera à le consommer, plus son goût se rapprochera de celui du poisson cru.

> Lorsque l'on parle du caviar, il est indispensable de se référer à celui de la mer Caspienne: habitat de différentes sortes de poissons, elle contient plus de 90% du stock mondial d'esturgeons, source de cet or noir.

Ce produit prestigieux est réparti entre deux grandes catégories: caviar sauvage et caviar d'élevage. Le premier est nettement plus cher que le deuxième puisqu'il est préparé à base d'œufs d'esturgeons pêchés dans leur milieu naturel. Parmi les grands producteurs, l'Iran possède la plus importante part du caviar sauvage. Trois des meilleures variétés du caviar récoltées de la mer

Caspienne et produites notamment en Iran sont le Béluga, l'Oscièttre et le Sévruga.

La préparation du caviar peut exiger jusqu'à treize opérations. Ce qui est issu du ventre de la femelle esturgeon n'est pas du caviar mais des œufs de poisson.

Représentant seulement 3% de la production totale, le caviar issu du béluga reste la plus savoureuse, la plus rare, mais aussi la plus chère des variétés de caviar. Reconnu comme le plus grand des poissons d'Iran, l'esturgeon mesure entre 1,5 et 4 mètres de long, et peut peser jusqu'à une tonne. Cet esturgeon dit *fil-mâhi* (en persan, "poisson-éléphant"), est mature à l'âge de 20 ans et peut vivre jusqu'à 100 ans. Les périodes de ponte ne surviennent qu'une fois tous les sept ans. Le béluga le plus grand et le plus lourd a été pêché en Iran, sur les rives de Mâzandarân en 1991. Ce poisson géant mesurait 4,5 mètres de long, pesait 850 kilogrammes, et on en a tiré près de 100 kilos de caviar. Le béluga est apprécié pour son goût, ses grains de caviar particulièrement plus gros que les autres espèces et aussi pour sa couleur grise allant du clair au sombre et même noir. Suite à la surpêche dont il a été victime, cette espèce unique de la mer Caspienne est malheureusement en voie de disparition.

Avec des œufs plus petits que ceux du béluga, l'oscièttre occupe une place importante dans le commerce mondial du caviar avec une production de 47% du total. L'oscièttre, ossetra, asetra ou encore esturgeon russe peut mesurer jusqu'à 2 mètres de long et vivre jusqu'à 50 ans. Il arrive à maturité entre 12 à 16 ans, et la femelle peut produire de 4 à 7 kilogrammes d'œufs. De taille moyenne, elle fournit des œufs dont la couleur célèbre varie du jaune doré au brun, et offre une saveur de noisette très appréciée. L'espèce iranienne est connue sous le nom de *ghâreh-burun* qui veut dire "nez-Noir" en turc.

Relativement facile à trouver, le sévruga se vend à un prix plus modique et reste un produit économique qui représente 50% de la production totale de caviar. Il produit une variété aux grains très petits, de couleur gris foncé et au goût raffiné. Selon l'avis des experts, ses œufs offrent un caviar qui fait partie des plus délicieux. Ce petit esturgeon mesure environ 1,5 mètre de long et peut vivre jusqu'à trente ans. Le sévruga est facilement reconnaissable par son long nez; il est ainsi surnommé *uzun-burun* en Iran qui signifie "long nez" en turc.

Pour pouvoir reconnaître ces variétés les unes des autres, une bande colorée et adhésive collée autour de la boîte présente le type du caviar qu'elle contient. Cette bande empêche également l'entrée de l'air à l'intérieur de la boîte. Dans l'univers du commerce du caviar, la bande bleue représente le caviar béluga, la jaune celui de l'oscièttre et elle est rouge quand

il s'agit du caviar sévruga. Parfois, les couvercles peuvent aussi définir le produit à l'aide des couleurs mentionnées. Pour donner plus d'information sur le type de caviar, la boîte peut comporter la mention «W» pour le caviar sauvage (*Wild* en anglais), soit «C» pour le caviar d'élevage (*Captive* en anglais).

Des œufs au caviar… les chemins empruntés par les esturgeons

Le caviar est un produit ayant une dimension stratégique et politique tout autant qu'économique. La raison est claire: elle est limitée, son habitat est unique (la mer Caspienne), et les étapes de sa préparation sont délicates et difficiles.

La préparation du caviar peut exiger jusqu'à treize opérations. Ce qui est issu du ventre de la femelle esturgeon n'est pas du caviar mais des œufs de poisson. Pour pêcher les esturgeons, il faut étendre verticalement un filet d'un kilomètre de longueur et 3 mètres de largueur aux affluents des fleuves pour barrer la voie prise par les poissons pour arriver à la rivière. D'après les spécialistes, si le caviar est récolté une semaine ou plus avant d'être frayer par la femelle, il est de première qualité. S'il est récolté plus tôt, il sera trop mûr et d'une qualité inférieure. Dans le cas d'une pêche retardée, les grains du caviar seront moins croquants et moins bons.

Après avoir éventré le poisson et extrait les œufs non fécondés, ils seront tamisés, lavés et égouttés. Après avoir été sélectionnés selon leur taille, couleur et fermeté, ils subiront les opérations de salage, séchage et conditionnement. Ces dernières étapes sont les plus importantes pour obtenir un caviar remarquable de par sa saveur, sa qualité et son apparence. En dernier lieu, il sera conservé dans des endroits à très basse température. De nos jours, le caviar est récolté par la méthode dite "de césarienne" pour permettre une nouvelle fertilité. Le poisson continuera ainsi à vivre et à produire des œufs jusqu'à six fois.

Des recettes diverses

Une diversité de recettes offre la possibilité de perfectionner la saveur exceptionnelle du caviar,



même si certains des amateurs préfèrent le goût original et sans condiment. Il peut être consommé avec des canapés de pomme de terre ou des crêpes accompagnés de saumon fumé. On peut le déguster aussi sur de petits toasts tartinés avec du beurre ou de la crème fraîche. L'ensemble peut être couvert d'une couche d'œuf dur râpé avec des herbes aromatiques, du jus de citron, de l'oignon, du riz cuit ou même des épinards. Le mets doit être accompagné de petits glaçons pour conserver la fraîcheur et servi dans une assiette en verre accompagné d'une cuillère en nacre. Les assiettes ou les cuillères en argent peuvent modifier le goût du caviar.■

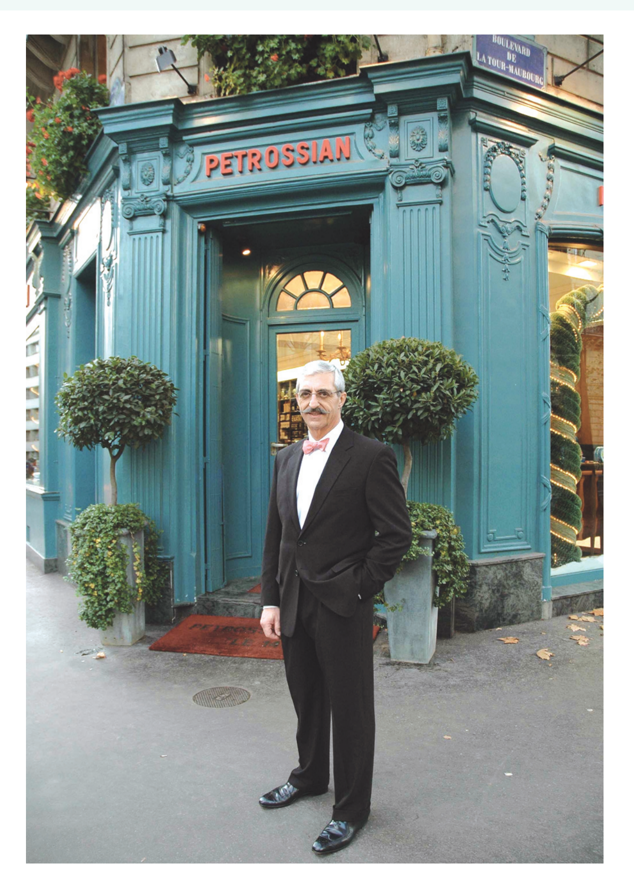
Bibliographie:

- Mahmoud Nejâd, Mansour, *Khâviâr chist va chegouneh bedast miâyad ?* (Qu'est-ce que le caviar et comment est-il produit?), éd. Institut culturel Aslâni, 2002 (1381), Téhéran, 61 p.
- Sternin, V.G. Vulf Grigorevich, *The Caviar Fishes and Caviar* (Mâhiân Khâviari va Khâviâr) Traduction persane de Kâmrân Rezâ'i Tavâbeh et Bâgher Majâzi Amiri, éd. Institut de publication de l'Université de Téhéran, 2010 (1389), Téhéran, 260 p.
- Keyvânfar, Amin, *Khâviâr,* (Caviar), éd. Tchâpkhâneh sherkat sahâmi tab'e ketâb, 1955 (1334), Téhéran, 168 p.

Le caviar de la mer Caspienne
Entretien avec Armen Petrossian

Mireille Ferreira

La Maison Petrossian c'est d'abord, pour les Parisiens, l'élégante boutique bleue du boulevard de la Tour Maubourg, proche du Musée du quai Branly, lieu du dialogue des cultures du monde, symbole d'une grande force pour cet établissement créé en 1920 par deux pionniers du caviar, originaires du Caucase devenu hostile aux Arméniens qu'ils étaient. C'est aussi, de nos jours, 15 à 20% du caviar – et du meilleur – consommé dans le monde, présenté dans les boîtes bleues décorées du navire désormais célèbre. Armen Petrossian a bien voulu, pour *La Revue de Téhéran*, raconter cette aventure familiale hors du commun, qui débuta voici cent ans sur les rives de la Mer Caspienne, ainsi que l'histoire et les enjeux, pour la survie de l'espèce, de la pêche à l'esturgeon.



▲ *Armen Petrossian à Paris*

Mireille Ferreira: Quels furent, à l'origine, les rapports des Arméniens, en général, et de votre famille, en particulier, avec l'Iran et la mer Caspienne?

Armen Petrossian: A la fin du XVIe siècle, par la volonté de Shâh 'Abbâs, des notables et des artistes arméniens avaient été transportés à Jolfâ pour servir le shâh et édifier la future capitale, Ispahan. Cet apport énorme (plusieurs centaines de milliers de personnes) avait créé en Iran une très forte minorité arménienne. A cette époque, cela se passait bien, même si les Arméniens n'étaient pas particulièrement ravis d'avoir été déplacés.

La famille Petrossian était originellement établie dans plusieurs parties de l'Arménie, dans le Haut Karabakh ou dans ce qu'on appelle aujourd'hui le Nakhitchevan, province autonome d'Azerbaïdjan, et la branche maternelle était établie à Bakou, en bordure de la Caspienne. Les Arméniens en général étaient très éclatés entre ces différentes régions car tout le Caucase faisait partie de l'empire russe. A la suite de la guerre russo-turque, qui eut lieu entre 1877 et 1878 et dont les Russes sortirent vainqueurs sans en tirer un réel avantage territorial, il y a eut un fort ressentiment de la part des Turcs à l'encontre des Arméniens, considérés comme alliés des Russes,



▲ *Bakou - Coll. Petrossian-Mailoff*

puisque faisant partie de l'empire de Russie. Les pogroms à leur encontre existaient bien avant, ce qui ne fit que cristalliser cet antagonisme. Les causes en étaient complexes car, comme dans tous les pays frappés par une grande crise économique, ce qui était le cas de l'empire ottoman, différents types de population coexistaient et les unes prirent le pouvoir sur les autres.

Les massacres, par les Turcs et les Tartares, des populations arméniennes (on parle de ceux de 1915 mais il y en avait eu aussi d'importants en 1905, notamment à Bakou et différentes villes) et, du côté de l'Empire russe, la politique de Nicolas II, peu reconnaissante aux populations qui l'avaient aidé pendant la guerre, provoquèrent le départ d'un grand nombre d'Arméniens de l'Empire russe.

C'est dans ce contexte que mon père, né en 1894, et mon oncle, après avoir fait leurs études à Moscou et s'être déplacés dans différents lieux du Caucase, décidèrent de quitter la Russie. Ils arrivèrent en Iran vers 1915.

L'un était architecte, l'autre avocat. Un troisième frère exerça la médecine à Téhéran jusque dans les années 1950. Ils ont habité à Tiflis [de nos jours Tbilissi, capitale de la Géorgie] puis à Tabriz. On disait à l'époque que Tabriz était la ville où il y avait le plus d'Arméniens car leurs papiers étaient établis dans cette ville. Ils sont d'ailleurs arrivés en France avec un passeport iranien. Cette région frontalière était un lieu de passage, tout le monde parlait toutes les langues, mon père parlait persan, français, russe, géorgien, et comprenait toutes les langues du Caucase.

> La famille Petrossian était originellement établie dans plusieurs parties de l'Arménie, dans le Haut Karabakh ou dans ce qu'on appelle aujourd'hui le Nakhitchevan, province autonome d'Azerbaïdjan, et la branche maternelle était établie à Bakou, en bordure de la Caspienne.



▲ *Les fondateurs de la Maison Petrossian - Coll.Petrossian Mailoff*

Cela leur permettait d'avoir une grande mobilité. Sachant parler français, comme toute la bourgeoisie russe de l'époque, ils choisirent de venir en France. Dans leur esprit, il s'agissait d'un voyage sans retour. Ils ne se sont pas installés réellement en Iran, ce fut alors pour eux un simple lieu de passage. Il n'y a pas de racines iraniennes dans ma famille.

Nous sommes liés à l'histoire du caviar depuis toujours. Mon père et mon oncle ont commencé à Paris en 1920. Ils ont été les premiers à commercialiser le caviar. Il faut savoir qu'à l'époque, le caviar était presque exclusivement produit en Caspienne par la Russie. En France, il était totalement inconnu, aucune vente de caviar ne s'y faisait.

M.F.: Dans quelles circonstances votre famille a-t-elle fait connaître le caviar en France?

A.P.: Nous sommes liés à l'histoire du caviar depuis toujours. Mon père et mon oncle ont commencé à Paris en 1920. Ils ont été les premiers à commercialiser le caviar. Il faut savoir qu'à l'époque, le caviar était presque exclusivement produit en Caspienne par la Russie. En France, il était totalement inconnu, aucune vente de caviar ne s'y faisait.

Eux connaissaient le caviar russe, ils l'ont donc importé en commerçant avec l'Union soviétique, naissante à l'époque. Ce fut un pari plutôt osé mais, ne pouvant pas exercer leur métier, et le caviar étant inconnu en France, ils décidèrent de l'importer, contre l'avis de beaucoup qui pensaient que c'était de la folie. Ils décidèrent d'utiliser leur nom comme marque commerciale, contre le scepticisme de leur entourage du fait de la xénophobie qui régnait à l'époque en France. C'était la période d'après-guerre, au nationalisme très fort. Avant tout le monde, ils ont eu un sens aigu du marketing. Ils créèrent un produit, un logo, celui du bateau à voile, une histoire autour, une marque qui porte leur nom. Il faut l'audace de la jeunesse pour faire ce genre de chose. Ils étaient dans une obligation mentale de construire, ayant quitté la Russie avant la révolution, ils ne sont pas partis sans rien, tout en sachant que cela ne durerait pas longtemps. Ils étaient alors célibataires. Ils se sont mariés plus de dix ans après en France. Mon père s'est marié en 1934, déjà bien installé. Cette même adresse existe depuis 1920. Le restaurant [situé au-dessus de la boutique] n'existait pas. Je l'ai créé en 1999.

L'histoire familiale de ma mère est intéressante car c'est celle d'une des cinq familles qui faisaient le caviar dans la Russie tsariste. La famille Maïloff, à laquelle appartenait ma mère, était établie à Bakou et possédait l'une des cinq concessions payantes du Tsar en

Caspienne pour l'esturgeon et le poisson en général. Cette possession conférait aux cinq familles le monopole de l'exploitation de la pêche en Caspienne. Chargées de la surveillance, elles avaient, de ce fait, un pouvoir de police sur la Caspienne et y exerçaient un vrai pouvoir local. L'endroit était sensible, quoi de mieux que les pêcheurs pour surveiller ce qui s'y passait?

M.F.: Pouvez-vous nous présenter un historique de la production du caviar en Mer Caspienne?

A.P.: Il faut savoir que jusqu'en 1953, les rives de la Caspienne étaient exploitées par les Russes, y compris en Iran. Toutes les pêcheries et les droits de pêche de la Caspienne appartenaient à l'Union soviétique, donc, le caviar était en totalité produit par les Russes. L'accord préalable que l'Iran avait signé avec l'empire russe fut poursuivi par les soviétiques jusqu'à cette date. Puis un contrat, signé par le gouvernement du premier ministre Mossadegh, engageait l'Iran à redonner à la Russie, 30% (si ma mémoire est bonne) de la récolte des côtes iraniennes. Cela a duré jusqu'à la fin de l'empire soviétique, en 1990, période où l'entente entre les Soviétiques et l'Iran fut totale, aussi bien pour l'exploitation que pour le rempoissonnement de la Caspienne. De la Perestroïka résulta un système difficile car, au lieu d'un unique pays exploitant, il y en eut cinq, à savoir l'Iran, le Turkménistan, le Kazakhstan, la Russie, l'Azerbaïdjan.

Jusqu'en 1953, les rives de la Caspienne étaient exploitées par les Russes, y compris en Iran. Toutes les pêcheries et les droits de pêche de la Caspienne appartenaient à l'Union soviétique, donc, le caviar était en totalité produit par les Russes. L'accord préalable que l'Iran avait signé avec l'empire russe fut poursuivi par les soviétiques jusqu'à cette date.



▲ *La Maison Petrossian en 1920 Archives Petrossian - Mailoff*

C'est alors que tout a changé, la surpêche apparut à ce moment-là, chaque pays a tiré à hue et à dia, la situation qui en a résulté était tellement problématique qu'en 1997, l'esturgeon a été placé comme espèce en danger par la CITES [Convention internationale sur le commerce international des espèces de faune et de flore sauvages menacées d'extinction, signée en 1973 par 80 pays]. La Révolution iranienne a créé une déréglementation mais cela n'a pas pesé très longtemps, entre la Révolution et la réorganisation il s'est passé seulement quatre ou cinq ans. L'impact fut de plus courte durée que celui de la déréglementation soviétique, beaucoup plus dommageable.

La Caspienne est un endroit assez magique, les paysages y sont divers et très particuliers. Il faut faire la côte en bateau pour la connaître. C'est une sorte de haricot, long et peu large par endroits, découpé en zones diverses: plaines, montagnes, marécages, zones arides, en même temps c'est une mer qui a un caractère très fort, par sa disparité de paysages, par son statut un peu particulier. S'agit-il d'une mer ou d'un lac? La question n'est pas prête d'être tranchée.

La Caspienne est un endroit assez magique, les paysages y sont divers et très particuliers. Il faut faire la côte en bateau pour la connaître. C'est une sorte de haricot, long et peu large par endroits, découpé en zones diverses: plaines, montagnes, marécages, zones arides, en même temps c'est une mer qui a un caractère très fort, par sa disparité de paysages, par son statut un peu particulier. S'agit-il d'une mer ou d'un lac? La question n'est pas prête d'être tranchée. D'autres éléments s'ajoutent à l'histoire de la Caspienne, comme l'exploitation du pétrole, ce côté physique très fermé. A l'intérieur des villages qui entourent la Caspienne, on se sent un peu au Moyen-âge, quel que soit le pays. Il y a une sorte de dichotomie entre un côté très moderne, voire très tapageur, et un côté populaire, voire misérable. Et toujours cette Caspienne à l'aspect à la fois plaisant et effrayant en raison de ses tempêtes redoutables, de ses fonds très mouvementés qui font que les poissons s'y cachent, le caractère aussi très particulier d'une mer gelée aux splendides effets, où l'on voit d'un côté des phoques, d'un autre des esturgeons, sans oublier la partie marécageuse dangereuse, infestée de toutes sortes de bestioles. On ne peut rester indifférent aux paysages, à la diversité de cette mer, d'un pays à l'autre. J'en connais bien toutes les côtes. La Caspienne commence, petit à petit, à devenir un endroit de plaisir, ce qui n'était pas le cas dans les dernières quarante ou cinquante années. C'était le cas au temps du Tsar, les Russes avaient des villas au bord de la Caspienne, c'était un lieu de villégiature, avec les collines, on s'y baignait aussi. Après, cela a disparu, avec, notamment, l'exploitation du pétrole.

Le niveau des eaux de la Caspienne s'est élevé à une époque, actuellement il est bien en deçà d'où il était autrefois. Ce phénomène ne s'explique pas nettement. Il y a eu, au temps de l'Union soviétique, un projet de canal entre la Caspienne et la mer Noire, qui a avorté, et d'autres idées pour essayer de désenclaver la Caspienne, avec la Mer d'Azov aussi. Tout cela date des années 1960 environ. Il y avait trop de risques écologiques, ce qui a été pris en compte plus tard.

M.F.: Pensez-vous que le système de concession, dont bénéficiait votre famille maternelle, a contribué à la sauvegarde de l'esturgeon en mer Caspienne?

A.P.: Du fait des actions de contrôle menées par l'Empire russe puis, ensuite, par les Soviétiques et les Iraniens, l'esturgeon de la Caspienne a été préservé. A l'époque soviétique, le braconnage de l'esturgeon était puni de trente ans de Goulag. En Iran, c'était aussi très grave, car on coupait une main aux braconniers. A l'époque du Tsar en Russie, cela leur valait quelques coups de bâton. La décroissance de l'esturgeon en Mer Caspienne a eu lieu au moment de la déréglementation, à la Révolution islamique d'abord, mais peu de temps, comme je l'ai déjà dit. L'Etat s'est aperçu qu'il y perdait beaucoup donc, la pêche a été rapidement réglementée.

M.F.: Qu'en est-il actuellement de la réglementation de la pêche à l'esturgeon et quel en est l'impact sur les espèces de la mer Caspienne, et dans le monde en général?

A.P.: Tous les pays producteurs, sauf le Turkménistan, font partie de la CITES. Ce pays fait ce qu'il veut chez lui, mais avec interdiction d'exporter. L'astuce CITES c'est que, au lieu de faire de la réglementation à l'intérieur du système, ce sont les acheteurs qui se mettent d'accord pour décider s'ils achètent ou non le produit en fonction de ses caractéristiques. Ainsi, j'étais moi-même à Genève récemment pour assister au comité de la CITES sur la protection de la faune.

Une commission des ressources de la Caspienne gère les problèmes communs aux cinq pays caspiens. Elle a permis, depuis quelques années, la mise en place de programmes de rempoissonnement et de gestion de la ressource. Aujourd'hui, les pays de la Caspienne se sont entendus sur un moratoire interdisant la pêche à l'esturgeon sauvage dans la Caspienne pour permettre sa reproduction. Cet accord, qui existe depuis trois ans, est renouvelé d'année en année. De ce fait, depuis trois ans, aucun quota de pêche n'est accordé à aucun pays bordant la Caspienne, ce qui signifie qu'aucun permis d'exportation officielle n'est accordé depuis ces pays. Le blocage est total. A l'intérieur des frontières, le droit de pêche n'existe que pour des raisons scientifiques.

Aujourd'hui, le marché a totalement changé puisque dorénavant, c'est l'élevage qui domine.

Voici les données chiffrées à retenir:

En 1998, 500 kg de caviar étaient issus de l'élevage d'esturgeon pour le monde entier,

Aujourd'hui, 120 tonnes de caviar d'esturgeon d'élevage sont produits pour le monde entier.



▲ *Caviar Petrossian*

Dans le même temps:

En 1998, 300 tonnes de caviar d'esturgeon sauvage étaient exportées de la Caspienne.

Aujourd'hui: 0.

Au cours de ces 14 ans de changement radical, l'évolution s'est complètement inversée.

En 1998, j'ai été le premier à proposer du caviar d'élevage, personne ne m'a pris au sérieux. J'ai été parmi ceux qui ont incité les instances russes et iraniennes à produire du caviar issu de l'élevage. Dans un premier temps, elles ont manifesté une réticence par rapport à l'élevage, elles n'en ont pas mesuré l'importance pour l'avenir. Elles considéraient qu'il était aberrant de produire des esturgeons au seul profit du caviar, qui nécessitait dix ans d'élevage. Certes, la femelle est sacrifiée lorsqu'on prélève ses œufs, mais sa chair est consommée. Depuis une période récente, ces autorités sont acquises à l'intérêt de la technique de l'élevage, mais il va se passer encore quatre à cinq années avant le début de la production locale du caviar d'élevage en Caspienne.

En 1998, j'ai été le premier à proposer du caviar d'élevage, personne ne m'a pris au sérieux. J'ai été parmi ceux qui ont incité les instances russes et iraniennes à produire du caviar issu de l'élevage.

M.F.: **Quels ont été et quels sont encore vos rapports commerciaux avec l'Iran?**

A.P.: Nous connaissons bien les Iraniens qui siègent à la CITES. Nous étions un client important de l'Iran lorsque la pêche était autorisée. Nous avons, à cette époque, réalisé un gros travail avec les producteurs iraniens pour améliorer la présentation de leur produit, travailler sur les problèmes de qualité, de suivi, de traçabilité, etc. et pour mettre en place les règles de la CITES avec les organismes internationaux.

Nous gardons des relations même si, depuis trois ans, aucun produit n'est pêché en Caspienne. En 2007, nous avions fait partie des clients qui avaient soumis des offres pour la vente aux enchères du caviar, système qui avait été instauré en 1998 par les producteurs iraniens, et qui se révéla être une énorme erreur qui a finalement favorisé la production de caviar d'élevage.

Comprendre cette erreur nécessite quelques explications: le caviar se fait en deux étapes, la première, effectuée par les pêcheurs, consiste à prélever le caviar des esturgeons, le nettoyer, le saler et le mettre dans de grosses boîtes de deux kilos. Partant de cette matière première vendue sur place aux négociants, un deuxième métier intervient, consistant à sélectionner le contenu de ces boîtes d'origine, en achever la maturation et travailler à l'amélioration du produit.

Au cours de trois ou quatre ventes aux enchères des boîtes d'origine de deux kilos qui furent organisées, des gens peu scrupuleux se sont permis de proposer des prix extrêmement hauts pour obtenir une couverture d'importateur officiel permettant le recyclage de produits qu'ils n'avaient pas forcément obtenus d'une manière légale. Une énorme surenchère en résulta, concernant, certes, une petite quantité de marchandises, mais qui suffit à faire exploser les prix. En conséquence, la hausse des prix résultant des enchères en Iran se répercuta aussi bien en Russie que dans les autres pays producteurs, comme la Bulgarie.

Alors qu'en 1998 on n'imaginait même pas qu'il était techniquement et financièrement possible d'obtenir une

rentabilité à long terme sur le caviar issu de l'esturgeon d'élevage, cette inflation des prix a favorisé l'élevage, la production sur terre devenant rentable.

M.F.: **Où en sont les projets d'élevage en mer Caspienne?**

A.P.: Aujourd'hui, il y a des projets de création d'élevages aussi bien à terre, c'est-à-dire en eau douce, qu'en mer, puisque l'esturgeon vit aussi bien dans l'eau douce que dans l'eau de mer. En fait tous les élevages du monde se font dans des bassins d'eau douce. Même si techniquement on estime qu'il est possible de mettre des cages en mer Caspienne comme on le fait en Méditerranée pour élever d'autres poissons comme les bars, par exemple, ce procédé est aujourd'hui contesté d'un point de vue écologique, car on ne peut contrôler la sortie accidentelle d'un poisson élevé passant dans le milieu naturel. Le problème viendrait du fait que le poisson d'élevage n'est pas nécessairement génétiquement le même que le poisson sauvage qui, lui, s'est croisé naturellement. L'élevage introduit des aléas dont on peut ne pas avoir noté l'évolution. Dans une nursery où ont été mélangés dix ou vingt femelles et mâles reproducteurs, leur généalogie et les manipulations éventuelles ne sont pas connues. Si on rejette massivement ces poissons d'élevage dans la Caspienne, quand cela se fait au niveau d'un commerçant sur une cage, il est impossible de contrôler quels bébés il va mettre en grossissement. Une espèce d'esturgeon peut avoir une origine caspienne ou une origine Mer Noire, ces espèces sont différentes. Se pose la question du mélange génétique que l'on pourrait ne pas contrôler, et qui pourrait faire dégénérer l'espèce.

M.F.: Peut-on dire que la surpêche est seule responsable de la disparition des espèces?

A.P.: C'est une des responsabilités. Aujourd'hui, ce qu'on pourrait reprocher aux cinq pays bordés par la Caspienne, c'est de ne pas avoir mesuré à temps l'importance des éléments qui pouvaient faire disparaître l'esturgeon. Ils avaient vu la surpêche mais pas le reste.

Une espèce d'esturgeon peut avoir une origine caspienne ou une origine Mer Noire, ces espèces sont différentes. Se pose la question du mélange génétique que l'on pourrait ne pas contrôler, et qui pourrait faire dégénérer l'espèce.

Nous gardons en mémoire l'introduction involontaire, sur la coque des barges qui passaient de la Mer Noire à la Mer Caspienne, des méduses qui, se nourrissant de toutes sortes de poissons et de tous les organismes vivants, se sont multipliées en très grand nombre en Caspienne. Elles sont une des conséquences, dont on parle peu, de la disparition de l'esturgeon. Il est à noter, d'ailleurs, que les observateurs internationaux, qu'ils soient européens ou américains, n'ont pas fait non plus tout ce qu'il fallait pour la préservation des espèces. Il y a aussi certainement l'influence d'autres facteurs connus ou inconnus comme l'influence des changements climatiques, par exemple.

M.F.: **Les problèmes économiques dus, entre autres, à l'effondrement de l'Union soviétique, n'ont-ils pas poussé les riverains de la Caspienne à pêcher illégalement l'esturgeon?**

A.P.: Les problèmes économiques ont été une donnée qui n'a pas été prise en

compte par la CITES. On oublie toujours qu'il y a des gens qui vivent au bord de l'eau et qui doivent nourrir leur famille. Toute réglementation doit prendre en compte les facteurs humain, économique et pratique.

La production du caviar est confrontée, notamment, à de nombreux exemples de falsification. Il arrive trop souvent que du prétendu caviar soit fabriqué à partir de chair animale ou encore d'œufs de poissons colorés.

La période CITES a été en dents de scie, car à certains moments, la pêche était permise, à d'autres, non. La protection trop rigoureuse de l'esturgeon a été un échec pour la préservation des espèces car le fait de ne pas avoir eu de politique sur le long terme n'a pas permis la création d'un programme qui aurait autorisé, dans une certaine mesure, la vente du produit sauvage, évitant ainsi l'explosion du marché noir, aussi bien en Russie qu'en Iran et dans les pays du Golfe.

La production du caviar est confrontée, notamment, à de nombreux exemples de falsification. Il arrive trop souvent que du prétendu caviar soit fabriqué à partir de chair animale ou encore d'œufs de poissons colorés.

M.F.: D'où provient aujourd'hui le caviar que vous préparez pour votre clientèle?

A.P.: De toutes les parties du monde, et uniquement de l'élevage puisqu'aucun pays ne peut actuellement exporter du caviar issu de la pêche sauvage.

La CITES entérine les décisions des pays qui bordent la Caspienne, qui ont décidé de ne pas exporter. Elle surveille l'application des décisions prises au sein du comité général. Dans tous les pays du monde, ce sont les pays riverains qui gèrent leurs ressources, qui soumettent leurs quotas à la CITES, laquelle vérifie la validité scientifique des arguments présentés et publie ces quotas. Seule l'assemblée plénière peut décider si telle espèce doit être mise sous surveillance, peut être commercialisée selon un quota ou interdite complètement.

M.F.: Historiquement, les Perses sont réputés avoir été les premiers consommateurs de caviar, qu'en est-il dans la réalité?

A.P.: Beaucoup de choses, qui sont fausses, ont été dites sur le sujet. Dans l'évolution historique, on parle de caviar mais ce n'est pas le caviar d'aujourd'hui.

Le mot caviar viendrait du grec *avyalon* (où l'on entend *via* comme dans *caviar*), il a ensuite été repris en italien sous le nom de *caviale* et dans les autres langues *khâviâr*, vraisemblablement cela vient davantage du grec que du persan. L'origine en reste cependant obscure.

En russe on utilise un autre nom, *tchiornaïa ikra*, qui n'a rien à voir avec caviar alors que la Caspienne est l'endroit du monde où on a commencé à produire le caviar.

On trouve des écrits datant de l'Antiquité sur la consommation d'esturgeon en tant que poisson, ainsi que quelques recettes sur les œufs du poisson, que l'on décrit à l'époque comme frits ou séchés mais pas sous la forme actuelle. Au fur et à mesure de l'exploitation de l'esturgeon, le caviar se consomme uniquement sur les rives de la Caspienne. Chez le Tsar, on consommait le caviar, apporté à la Cour par les chevaux de poste. C'est par la connaissance familiale que nous savons comment on le fabriquait à l'époque.

En France, on commence à pêcher l'esturgeon dans les années 1920 pour la consommation de sa chair, on en jette les



▲ *La Maison Petrossian à Paris*

œufs ou on les donne aux canards, tout simplement parce qu'on ne savait pas le conserver. Ce n'était d'ailleurs pas encore le caviar, c'était la rogue, c'est-à-dire la poche naturelle qui contient les œufs. On la coupait en morceaux et on la séchait, ou on la mettait au sel comme du hareng. Parfois, on fait dire à l'Histoire ce que l'on veut. J'ai lu récemment qu'au XVIIIe siècle, un artisan aurait fait une table à caviar, ce qui est stupide car à l'époque il n'existait pas.

Une espèce de folie se fait jour, tout devient caviar, je lutte contre cette idée car rien n'est démontré. On confond les produits. Au début, le caviar est une pâte, on préparait l'œuf d'esturgeon comme l'œuf de Mulet, la poutargue. On le craignait car les entrailles étaient faisandées et on s'intoxiquait. C'est pourquoi on jetait les œufs. L'utilisation du citron a permis d'éliminer ces zones de putréfaction qui se trouvaient en contact avec les œufs. Tout le travail de l'évolution du poisson s'est fait avec les moyens de conservation, la glace d'abord, ensuite la glace produite par le congélateur et, aujourd'hui, les techniques sous vide, le salage, etc., sans oublier l'évolution des méthodes sanitaires de préparation.

M.F.: **De nos jours, comment se prépare le caviar?**

A.P.: Les méthodes traditionnelles, qui datent de l'Antiquité, sont le salage et le séchage. Les trois procédés les plus courants de l'Antiquité se retrouvent encore aujourd'hui: salage, fumage, confisage (technique du confit: on met le produit dans la graisse, on fait cuire, on enlève l'eau qui favorise la putréfaction. Le produit peut se conserver ainsi des mois). Il est d'abord traité avec du sel puis, il y a maturation, vieillissement du produit.

A partir de 1905, on a créé le caviar *malossol*, ce qui signifie *peu salé* en russe. Avant cela, le caviar *malossol* était une exception par rapport à la norme où on salait à 8 ou 10%, ce qui était très fort. Aujourd'hui, le caviar *malossol* est devenu une sorte de référence, la mention est indiquée sur nos boîtes.

M.F.: Logiquement le prix du caviar d'élevage devrait être moindre que celui du caviar sauvage?

A.P.: En fait, le prix du caviar sauvage est moins élevé que celui du caviar d'élevage. Les prix ont monté puis ont à nouveau baissé, il y a du va et vient dans les prix du fait de la spéculation. Depuis une dizaine d'années, ils sont relativement stables. Nous commercialisons toutes les espèces d'esturgeon. Leur prix varie de 30 à 70 euros une portion de 30 grammes, selon les différentes espèces et de catégorisation à l'intérieur de chaque espèce, chacune ayant un goût différent.

M.F.: Je vous remercie d'avoir bien voulu m'accorder cet entretien pour *La Revue de Téhéran*. ■

Les Talysh, un peuple des bords de la Caspienne

Shahâb Vahdati



▲ *Couple tâleshi*

Les vestiges découverts sur les bords méridionaux de la Caspienne montrent que l'homme y vit depuis près de 75 000 ans. Les premières remarques la concernant reviennent à Hérodote, qui évoque les ethnies de la région. Du Ve au IIe siècle av. J.-C. y vivait le peuple Sakas (Scythes) et après la conquête des Turcs, aux IVe et Ve siècles, les Talysh (ou Tâleshi) s'y sont établis. Les chroniques persanes et arméniennes parlent d'explorateurs russes naviguant sur la Caspienne durant les IXe et Xe siècles. La question de l'apparition des Talysh remonte à des temps très reculés de l'histoire humaine; les Cadusii étant connus comme faisant partie de leurs ancêtres.

Origine génétique

Des recherches effectuées par des spécialistes russes tels que Nazaroboî, Aslanivshili ou Alkhoutova, ainsi que des investigations anthropologiques ont été menées afin de découvrir la distance génétique entre les peuples, en établissant une recherche sur 55 ethnies et races des cinq continents, sur 28 allèles, 12 globules blanches, les enzymes et les groupes sanguins. Selon les résultats des recherches, les Talysh sont génétiquement plus proches des Suédois, des Finlandais, des Estoniens et des Biélorusses. La distance génétique entre les Talysh et les Biélorusses comprend de 0,01 l'unité standard de la race des

Talysh, c'est-à-dire que l'on peut admettre une parenté génétique directe entre eux. La proximité géographique avec lesdits peuples rendrait possible l'hypothèse d'une immigration au cœur des montagnes littorales du nord de l'Iran par des Européens à travers le Caucase. D'après cette recherche, il existe une distance génétique entre les Talysh et les Géorgiens.

La langue des Talysh appartient au sous-groupe des langues iraniennes et purement ariennes. Elle fut étudiée par un iranologue russe nommé Khodzko en 1842 dans le cade d'un travail intitulé *Spécimens de la poésie persane*, où il a publié des commentaires et morceaux de poème de la littérature talysh. Il a évoqué les spécificités de cette langue en ces termes: "*La langue Talysh vient des soixante dialectes persans parlés à l'intérieur du royaume de Perse où elle est probablement née. Sa forme grammaticale et lexicale s'est sensiblement écartée des autres langues et dialectes du pays, avec des déplacements de l'ordre entre le substantif et l'adjectif; le négatif et la conjugaison des verbes semblent appartenir à un groupe distinct de langues. Elle est beaucoup plus proche des langues européennes en ce qui concerne les pronoms se trouvant devant le nom, ainsi que les pronoms dans leur forme originale.*"

En 1928, le Talysh écrit fut enregistré sur la base d'une graphie latine. La fin des années 1920-30, à Lankarân, ville d'Azerbaïdjan soviétique, 19 maisons d'édition en langue talysh existaient. A la fin des années 30, la parution des revues et journaux périodiques s'arrêta brusquement et la publication de ces périodiques continua en langue azerbaïdjanaise qui est de nos jours la langue officielle des écoles, celle parlée en dehors de la famille. Le talysh est donc cantonné à une langue orale parlée en famille et par conséquent, tous les Talysh sont pratiquement bilingues. La majorité des Talysh de l'Iran maîtrisent le persan et l'azerbaidjanais, et c'est la raison pour laquelle ce dernier est si largement répandu dans la province d'Ardebil.

Mode de vie et culture

Autrefois, les Talysh vivaient dans les montagnes, dans des maisons en bloc de pierre aux toits plats. Toutefois, ceux des bords de la Caspienne habitaient dans des maisons en argile avec des toits faits de canne et de carex. Les habitats les plus traditionnellement adoptés, sont ceux sans fondations (appelés *andjinak* en russe), et dont les murs sont recouverts d'argile. Ils sont chauffés grâce à des "cheminées ouvertes sans cheminée" (*gara boukhari)*, ou bien par une cheminée (*boukhari)*. Au XXe siècle, les fourneaux en fer se sont répandus. On installait aussi des habitats temporaires pendant l'été, comme lieu de repos et pour dormir, dès le mois de mars jusqu'en octobre.

La langue des Talysh appartient au sous-groupe des langues iraniennes et purement ariennes. Elle fut étudiée par un iranologue russe nommé Khodzko en 1842 dans le cade d'un travail intitulé *Spécimens de la poésie persane*, où il a publié des commentaires et morceaux de poème de la littérature talysh.

Dans ces maisons traditionnelles, les portes sont aussi hautes que le plafond, afin que les fumées et vapeurs puissent sortir. Au temps de l'URSS, la construction des maisons à deux étages

fut très répandue, avec des plafonds bas au premier étage.

La mode vestimentaire traditionnelle ressemble beaucoup à celle des Azerbaïdjanais. Les hommes portent des chemises, pantalons, casquettes ou chapeaux de feutre, et les femmes des chemises, pantalons larges, des foulards, de longues jupes couvrant les pieds, des chaussettes en laine et des chaussures en cuir.

Le mode de vie traditionnel est caractérisé par l'importance d'institutions sociales telles que l'entraide, l'hospitalité, mais aussi l'application de la loi du talion. Le folklore, basé notamment sur la culture azerbaïdjanaise, fournit les chansons des fêtes de mariage ou encore des activités manuelles.

Au début des années 1930, des tentatives ont été faites pour que la langue talysh puisse être étudiée dans les écoles primaires. Des livres ont été publiés en talysh à Bakou ainsi qu'un journal bilingue en talysh et azerbaïdjanais, *Le Talysh rouge*. Peu après et comme l'indique B. V. Miller, l'inutilité pratique d'une telle entreprise est devenue claire pour les Talysh eux-mêmes. En novembre 1990, la fondation culturelle d'Azerbaïdjan a créé un "Centre de la culture Talysh" destiné à mener des recherches historiques et culturelles sur les particularités des Talysh. Actuellement, le journal *Talysh sedâ* ("Voix de Talysh") est publié et une chaîne radiophonique diffuse en continu des émissions dans cette langue. En Iran, l'unique organisation active consacrée au talysh est une revue mensuelle publiée intégralement dans cette langue, *Mâhnâmeh-ye Tâlesh* ("Mensuel Talysh").

Cuisine et gastronomie

La cuisine talysh est riche et variée. A la suite d'excavations archéologiques, des ustensiles culinaires utilisés par les peuples anciens de la région ont été découverts. Ils étaient en pierre et en argile et comprenaient notamment des coupes et des cruches remontant aux IIIe et Ier siècles av. J.-C. Dans la région de Talysh, on prépare 21 plats à base de riz, 23 plats à base de viande dont 7 préparés à partir de gibier, et 9 plats à base de poisson. Nous pouvons également citer un hors-d'œuvre national appelé *lavangin*, 8 sortes de plats de semoule, 5 types d'omelettes et de pâtes, ainsi que 28 plats à base de fruits et différentes sortes de cigarettes.■



▲ *Montagnards Talysh*

Bibliographie:

- I. Aliev, G. Goshgarli, *Yogo-zapad perekaspia v derevnosti I epokhi cerednevekovaya* (Le sud-ouest de la Caspienne dans l'Antiquité et le Moyen-âge) (en russe), éd. Tolshi seda.
- E. A. Grantovski, *Rannaya istoria iranskikh plemion cereney azii* (Histoire antique des peuples iraniens dans l'Asie centrale) (en russe), Editions de Moscou, 2007.
-I. Aliev, *O pervikh plemionnikh soyouzakh na territorii azerbaidjana* (Des premières unions tribales dans le territoire de l'Azerbaïdjan) (en russe), Bakou, 1959.
- Bartold, Vasili Vladimirovitch, *Sotchinenia* (Œuvres) (en russe), éd Nauka, 1971.

Téhéran-Sâri par le train

Michel & Mireille Ferreira

A la fin des années 1920, Rezâ Khân Pahlavi décide de lancer la construction d'une ligne de chemin de fer entre la mer Caspienne et le golfe Persique sur une distance de 1400 km, avec la volonté affichée d'amener son pays vers la modernité. Les premiers travaux sont entrepris en 1928 pour se terminer en 1939. Ils auront coûté 140 millions de dollars, somme colossale pour l'époque, entièrement financée par une taxe sur la vente du sucre et du thé.

Sous un beau soleil d'octobre, nous entreprenons le voyage sur le tronçon de cette ligne entre Téhéran et Sâri, capitale de la province du Mâzandarân, proche de la rive sud-est de la mer Caspienne. Entre ces



▲ *Pont de Veresk*



▲ *Train Téhéran-Sari dans l'Alborz*

deux points se dressent les monts de l'Alborz avec ses vallées orientées est-ouest et de nombreux sommets qui dépassent les 4000 mètres, promesse d'un voyage inoubliable aux paysages à couper le souffle.

Le train pour Sâri part chaque jour de l'agréable gare centrale de Téhéran, construite dans les années 1930, de pur style art déco, spacieuse, claire et fonctionnelle. Après contrôle de nos passeports et de nos billets par la police, nous nous installons dans un train composé d'une dizaine de voitures, où l'expression d'usage indiquant qu'il est dangereux de se pencher à la fenêtre est inscrite en flamand. Cette langue étant rarement parlée par les voyageurs locaux, il s'agit là d'un signe probable que le train est de construction européenne. Notre voiture est pratiquement déserte, et nous nous installons dans le premier compartiment venu. Le signal du départ est donné à 9h20, pour un voyage qui durera sept heures, pour atteindre Sâri, qui se trouve à 280 km de Téhéran par la route.

▲ *Train Téhéran-Sari sur un viaduc*

Une fois les faubourgs franchis, dans un paysage ponctué de grands immeubles modernes construits dans le désert, nous passons sans transition des jardins maraîchers, chargés à cette époque de l'année de lourdes grenades au rouge éclatant, au désert du sud de Téhéran. Après une boucle d'une heure et demie dans la plaine, notre train se dirige enfin vers le nord, puis entre dans l'Alborz. Montagnes, falaises et canyons de couleur ocre, jaune, brune et parfois verte, offrent des vues magnifiques. Le train zigzague doucement dans ce paysage minéral, au bord d'un trait végétal qui pousse près de la rivière descendant des sommets. Parfois, des motards nous dépassent, dans un semblant de course avec notre train, soulevant des nuages de terre ambrée sur les pistes du désert.

Plus de trois heures après notre départ, nous arrivons à Firouzkouh, ville généralement atteinte en deux heures par la route. Une seconde motrice est adjointe à la première, car le convoi va grimper, à travers un paysage de steppe peuplé de grands troupeaux de moutons, jusqu'à un col à 2500 mètres d'altitude. Puis



▲ *Train Téhéran-Sari*

brutalement, le train va basculer vers la Caspienne, à trente mètres au dessous du niveau de la mer. Le parcours est ponctué de nombreux tunnels et de ponts spectaculaires enjambant de profondes vallées. Une fois le col dépassé, le train glisse le long de parois abruptes, par une succession de lacets et de tunnels, courts, longs, droits, en courbe, d'où nous ressortons quelques mètres plus bas du point où nous sommes entrés.

Nous descendons dans la vallée, 1500 mètres plus bas. Ce qui est étonnant, c'est que le train passe au-dessus d'un point, puis à coté de celui-ci et, après un moment, en dessous, c'est-à-dire qu'après 10 minutes de voyage nous ne parcourons que 200 mètres à vol d'oiseau. Une fois dans la vallée, après une quarantaine de lacets et un passage sur un pont qui s'élève à 110 mètres au-dessus d'un ravin, nous pénétrons dans un paysage de rizières et de forêts, arrosé en moyenne 300 jours par an, offrant un contraste saisissant avec le versant sud. En cette saison, les rizières ne sont pas en eau, elles servent de pâture à de nombreuses vaches.

A notre douzième arrêt, la petite ville de Pol-e Sefid, nous perdons nos locomotives de montagne, remplacées par une motrice moins imposante, annonçant notre entrée dans la plaine côtière. La pluie est, bien sûr, au rendez-vous. Après quinze gares et sept heures, nous arrivons, à 16 heures, au terme de notre voyage à Sâri, dans une gare sans grâce. Suffisamment tôt pour profiter d'une bonne visite de la ville et de quelques belles maisons typiques du Mâzandarân, après installation dans un hôtel au charme désuet. Tout le charme de la province... ■

> Montagnes, falaises et canyons de couleur ocre, jaune, brune et parfois verte, offrent des vues magnifiques. Le train zigzague doucement dans ce paysage minéral, au bord d'un trait végétal qui pousse près de la rivière descendant des sommets.

7ème rencontre inter-religieuse au monastère des Bénédictines

Les visages pluriels de nos religions

Belloc, le 11-12 novembre 2006

Reza Feiz

J'aimerais débuter mon intervention par une anecdote racontée par Rûmi, célèbre soufi de l'islam:

Une personne donna un dirham à quatre indigents. Le Persan proposa de le dépenser pour acheter du *angûr* (littéralement, le raisin). L'Arabe rétorqua, disant qu'il préférait le *'enab* (qualifiant le raisin à son tour). Le Turc, s'opposa à l'un comme à l'autre, manifestant son choix pour le *ozûm* (le raisin dans sa terminologie turque). Le Byzantin quant à lui, insista sur l'achat de *stafîl* (le raisin, une fois de plus). Parce que le sens des mots leur échappait, ils se déchirèrent les uns les autres. Un sage qui passait par là, averti de l'unique signification de ces mots, prit le dirham, acheta du raisin et concilia les quatre protagonistes. Et Rûmi de conclure, que le «*désaccord des hommes est provoqué par les noms. La paix advient quand ils parviennent au sens*.»[1]

Chaque nom, ou d'une manière générale chaque forme, est porteur d'une identité qui le détache du sens tout en le désignant. Le sens peut cependant éclore en présence d'un tiers unificateur. Prenons une image simple: les prénoms des membres d'une même famille les différencient, le sens de la solidarité familiale les réunit.

Avant d'insister sur les noms et les formes qui sont par nature apparentes et visibles, il est primordial de s'attacher au sens, à une réalité plus sublime, foncièrement invisible, mais qui de surcroît nous rassemble.

La question ici est de savoir ce qui définit le sens et la réalité religieuse qui nous réunit autour de cette rencontre inter-religieuse!

Le sens et la réalité essentielle de toute religion sont communément désignés en islam par le terme *gheyb*; une traduction appropriée serait «*ordre suprasensible*». Dès les premiers versets du Coran (2:3), cette notion est désignée comme condition préalable de toute profession de foi. Mais, entendons-nous, il s'agit bien d'une présence invisible certaine. Comme sa racine *ghaba* laisse entendre, cette invisibilité ne signifie pas pour autant son absence, mais est plutôt, le reflet de son omniprésence.

Ainsi, l'homme de foi est en quête perpétuelle d'une réalité invisible et infinie. Le fini quête l'union avec l'infini, le temporel avec l'éternel, la créature avec le Créateur ou, selon le langage coranique, le monde visible (*shahâdat*) communie en «*présence*» de l'Invisible (*gheyb*). «*Où que vous soyez, il est avec vous.*»[2] (57:4) nous dit le Coran.

Traditionnellement, deux voies coexistent pour sonder le *gheyb*: celle que les philosophes s'emploient à suivre d'une part, et celle des prophètes et gnostiques d'autre part; la voie des philosophes est une voie de connaissance rationnelle, celle des prophètes et gnostiques, est révélation (*wahy'*) pour les uns, et connaissance par le dévoilement intuitif (*kashf*) ou inspiration (*ilhâm'*) pour les autres. Si la première est voie d'accès à l'Invisible par un effort ascendant des philosophes, la deuxième voie est descendante, rendant manifeste aux prophètes et gnostiques la révélation de l'Invisible. Les prophètes et les gnostiques sont les hôtes de la révélation divine.

Aussi, la rencontre de l'homme avec Dieu se fait à mi-chemin[3] (*monâzalat*) selon la terminologie

employée par Ibn 'Arabi. L'homme, dans un mouvement ascendant, se spiritualise dans sa foi en Dieu, et Dieu, par un mouvement descendant, s'épiphanise en l'homme par Sa Miséricorde (*rahmat*).

La quintessence de toute religion réside précisément dans cette rencontre croisée et subtile avec Dieu. L'homme de foi, épris d'un désir ardent, reste éternellement en quête de l'Invisible, de la Réalité ultime, qui est aussi loin que proche de lui; loin par Son Essence insaisissable, proche par Son attribut, le Tout-Miséricordieux, *ar-Rahmân*. L'homme, conscient de sa séparation avec son origine céleste, anime en lui le désir d'union avec son Seigneur. Et c'est dans cet étroit laps d'éternité que se renferme la douleur de l'amour divin.

'Attâr, célèbre soufi et poète persan, synthétise cet étrange état par une image fort saisissante:

«*Connais-tu la raison de tant de douleur?*
Un moustique ne peut guère coexister avec le vent,
L'ombre quête éperdument l'union avec le soleil, en vain!
Voilà une passion impossible!
Bien que cela soit une évidence,
L'ombre n'a d'autre tâche que de penser à l'inaccessible.»[4]

La passion impossible et la douleur qu'elle enfante, selon Hâfez, autre poète soufi persan, est traduite en termes de longue «*Nuit de Séparation*»:

«*Le long récit de la Nuit de Séparation n'est pas la plainte sur l'état [éphémère de l'amant],*
Car l'expression d'une parcelle de ce récit exige cent traités.»[5]

De toute évidence, la réalité de la foi demeure à jamais indescriptible; elle n'a ni statut, ni définition, ni forme, et siège pourtant dans le tréfonds invisible (*gheyb*) de l'être humain; dans un lieu du non-lieu (*lâ makân*) où il n'existe aucun intervalle entre les noms et les sens; c'est le lieu unifiant où réside subtilement une foi sans limite et sans forme.

L'homme de foi est en quête perpétuelle d'une réalité invisible et infinie. Le fini quête l'union avec l'infini, le temporel avec l'éternel, la créature avec le Créateur ou, selon le langage coranique, le monde visible (*shahâdat*) communie en «*présence*» de l'Invisible (*gheyb*). «*Où que vous soyez, il est avec vous.*» (57:4) nous dit le Coran.

Si le sens nous rappelle le monde suprasensible et invisible, la forme nous ramène au règne du sensible et du visible. Si le monde sensible est le *mazhar*, le lieu épiphanique du monde invisible, la forme est le lieu de manifestation du sens. En réalité, chaque fois que nous essayons de percevoir l'univers du sens, nous sommes confrontés à des concepts ou à des réalités subtiles qui, *a priori*, échappent totalement à notre appareil perceptible. C'est notamment grâce à la forme (les mots, les images, les gestes, les rites...) que le sens peut se manifester et que nous pouvons le discerner. Le sens est si subtil qu'il n'est sensible (*mahsûs*) sinon par la forme intelligible (*ma'qûl*). Le sens arrive comme «*la brise printanière*», dit Rûmi, il «*fait mouvoir arbres, verdures, roseraies, fleurs, sans lesquels tu ne peux contempler la beauté du printemps qui n'est pas visible dans la brise elle-même.*»[6]

Par une analyse similaire, dans un langage énigmatique, Ibn 'Arabi nous dit:





«Il est propre aux créatures de n'adorer que ce qu'elles croient de leur créateur. Aussi, n'est adoré qu'une créature [de notre propre croyance et imagination]. (...) Car en vérité, tout vient de vous-même (les créatures). La preuve est dans l'énoncé [que doit constamment formuler le croyant]: Allah-o-Akbar (Dieu est le plus grand), qui signifie qu'Il est au-delà de Sa manifestation dans les formes créaturelles.

Si le Signe' ne se manifeste pas le jour de la Résurrection, personne ne pourra Le connaître» - allusion est faite par Ibn 'Arabi au hadith suivant: «*Le Jour de la Résurrection, Dieu se manifestera aux croyants mais non dans une forme qu'ils s'imaginent. Ne reconnaissant pas cette forme ni le Signe, ils la refuseront. Puis demanderont refuge auprès de Dieu lui-même. Et Dieu, par Sa Miséricorde, se manifestera autrement, selon la forme à laquelle ils se sont accoutumés, et Le reconnaîtront enfin*». Ibn 'Arabi commente ce hadith en ces termes: «*Ce jour là, Dieu sera à la fois connu et inconnu. Et tout adepte d'une opinion contredira l'adepte qui l'avait contredit, et approuvera celui qui l'avait approuvé tandis que lui-même est l'adorateur d'une idole (*'abid wadhanin*). Alors que c'est Lui, en réalité, le Gardien et le Confident [de toute croyance].*

*Observe bien combien cela est étonnant, et combien ce secret est évident: le Bien-Gardé (*mahfûz*), devient à son tour, le Gardien (*hâfez*) qui s'exprime en faveur d'un adorateur autre que Lui-même. Mais en réalité Lui est Lui, et personne d'autre que Lui. Certes, Son statut est ignoré, le reniement est avéré, la vérité apparaît au grand Jour telle qu'elle est, le voile tombe, le représentant [du culte] (*sâis*) proteste, alors que c'est lui le pauvre, le malheureux.*»[7]

La foi, évidemment informelle et invisible en soi, est la cause de toute forme extérieure et visible des religions (rituels ou édifices religieux...). Toutes les croyances sont le «*lieu*» où la Réalité divine se manifeste. De sorte qu'en l'absence de cette Réalité, la dimension extérieure de la religion serait vide de sens. A contrario, sans la forme, la Réalité divine ne pourrait se manifester.

Ce texte, malgré sa complexité, résume dans sa brièveté deux notions essentielles et simples à la fois:

- Premièrement, il s'agit de concilier la diversité des formes de croyance avec l'unicité existentielle de la Réalité divine. La diversité des croyances est sous l'angle d'une métaphore, à l'image des multiples miroirs au regard du soleil. Si le soleil est unique, les images du soleil sont multiples. Toutes les croyances reflètent en définitive la foi en Dieu. L'image du soleil peut toutefois, dans un miroir, être déformée, voire obscurcie; l'adoration de l'homme croyant est une adoration réduite et limitée. Même si la Réalité divine est présente dans chaque croyance, le croyant n'est pas plus, en somme, selon les termes d'Ibn 'Arabi, qu'un adorateur de sa propre imagination de la Réalité Absolue. Un verset coranique, adressé aux gens du Livre (*ahl-e ketâb*), évoque la multiplicité des croyances comme mode de participation d'une volonté divine préétablie, afin d'éprouver l'homme et de l'encourager dans les bonnes actions:

«*Si Dieu l'avait voulu, il aurait fait de vous une seule communauté. Mais il a voulu vous éprouver par le don qu'il vous*

a fait. Cherchez à vous surpasser les uns les autres par les bonnes actions. Votre retour, à tous, se fera vers Dieu; il vous éclairera, alors, au sujet de vos différends.»[8] (Coran, 5:48).

- Deuxièmement, la foi, évidemment informelle et invisible en soi, est la cause de toute forme extérieure et visible des religions (rituels ou édifices religieux...). Toutes les croyances sont le «*lieu*» où la Réalité divine se manifeste. De sorte qu'en l'absence de cette Réalité, la dimension extérieure de la religion serait vide de sens. A contrario, sans la forme, la Réalité divine ne pourrait se manifester. D'une manière générale, l'émergence de toute forme est postérieure au sens, et son rôle consiste à le rendre visible: les noms prennent naissance après l'existence des nommés.

Toutefois, l'existence du monde subtil et suprasensible reste totalement autonome par rapport à la forme. La forme représente la «sur-face» sur laquelle le sens peut se manifester et être connu. Elle ne peut refléter le sens dans sa plénitude. La forme tantôt contient le sens, tantôt le sens se dérobe à la forme, si bien qu'il demeure toujours une part invisible et inconnue du sens que la forme ne peut circonscrire.

En définitive, nous ne connaissons les réalités du sens qu'à travers leurs formes de manifestations extérieures (les rites, les mots, les images, etc.), et paradoxalement, ces dites formes montrent le sens et le voilent en même temps. La Réalité ne peut se révéler que voilée. «*Chaque fois que l'imagination (ou l'illusion) se dissipe, et que les vérités se montrent sans voiles, c'est la Résurrection*»[9] dit Rûmi.

Je voudrais conclure mon intervention sur les propos du Maître au sujet de la forme et du fond des rituels religieux, en particulier la prière (*salât*, littéralement, *lien* entre Dieu et Son serviteur).

Quelqu'un demanda: «*Existe-t-il un chemin plus court que la prière pour approcher Dieu*?» Rûmi répondit: «*Encore la prière. Mais la prière n'est pas seulement cette forme extérieure. Ceci est le «corps» de la prière; la prière formelle comporte un commencement et une fin, et chaque chose qui implique un commencement et une fin est un corps. Le* takbir (la formule *Allah-o-Akbar* - Dieu est le plus grand) *est le début de la prière, et le* salâm (le salut à tous les prophètes et les saints) *sa fin. De même, la profession de foi* (shahâda) *n'est pas seulement ce que l'on dit en remuant les lèvres: car cette formule a un commencement et une fin; et tout ce qui est exprimé par des lettres et des sons, et qui comporte un commencement et une fin est une forme et un corps. Mais l'âme de la prière est inconditionnée et infinie, elle n'a ni commencement ni fin.*»[10]

A la seconde question: «*Quelle action est plus privilégiée que la prière?*» Rûmi répondit: «*L'âme de la prière est meilleure que la prière vocale.*» Ou dans une autre formulation: «*La foi est supérieure à la prière, car la prière est cinq fois obligatoire chaque jour, mais la foi l'est à tout moment. (...) En outre, la foi sans prière n'est pas sans valeur, mais la prière sans foi, telle celle des hypocrites, n'a aucune valeur; la prière est plurielle, mais la foi est pérenne.*»[11]■

---

1. *Mathnawî*, Livre II, vers 3680-3692.
2. Traduction de Denise Masson.
3. *Les Illuminations de la Mecque*, Michel Chodkiewicz, Ed. Albin Michel, Paris, 1997, p. 131.
4. *Mantiq al-Tayr-e Attâr* (texte persan), revu et annoté par Sâdek Gowharin, Téhéran, Elmi, 1365/1986, pp. 253-254.
5. *Le Divân, Hâfez de Chiraz* ; traduction intégrale et commentaires de Charles-Henri de Fouchécour, Ed. POF-Verdier, 2006, p. 621. Par souci de clarté avec notre exposé, nous avons pris la liberté de modifier légèrement la traduction des vers.
6. *Le Livre du Dedans*, Djalâl-ud-Din Rûmi, traduit et présenté par Eva de Vitray-Meyerovitch, Ed. Albin Michel, Paris, 1997, pp. 104-105.
7. *Fûtûhat al-Makkîyya*, Ibn'Arabi, Dar Sader, Beyrouth, vol. 4, p. 386. Pour la traduction de ce texte, j'ai bénéficié du concours appréciable de mon ami arabisant Elias Voyeux.
8. Traduction de Denise Masson.
9. *Ibid.*, p. 33.
10. *Ibid.,* pp. 38-39.
11. *Ibid.*, p. 64. Dans la dernière phrase, une légère modification de traduction a été opérée.

Saadi à travers les poèmes de Marceline Desbordes-Valmore

Majid-Yousefi Behzadi
Université Azad-Téhéran
Unité des sciences et de la recherche

La figure de Saadi (Abou Mohammad Mosleheddin Ibn Abdollâh, né et mort à Shirâz 1213-1292) est apparue dans le répertoire de la littérature persane comme un élan majestueux vers la méditation spirituelle, permettant la purification de l'âme par la sensation humaine. Ce mariage entre la spiritualité et la sentimentalité révèle le souci constant du poète pour le bonheur humain. Celui-ci implique principalement un nouveau langage dans la mesure où il répondrait aux exigences de tout individu exalté, désespéré, voire déprimé. A cet égard, la poétesse Marceline Desbordes-Valmore (1785-1859) prend le nom de Saadi dans son célèbre poème «Les Roses de Saadi» afin de généraliser son statut de poète de façon plus remarquable. Le choix d'un tel poème renvoie sans doute à une mélancolie causée par la séparation survenue entre la poétesse et son bien-aimé.

A ce titre, dans son fameux livre *Irân dar adabiyât-e Jahân* (L'Iran dans la littérature du monde), Shoja'-od-Din Shafâ souligne: «*La source d'inspiration de Marceline Desbordes-Valmore dans «Les Roses de Saadi» fut son amour ardent pour un homme dont elle n'a jamais voulu parler.*»[1] Selon cette allégation, l'attrait poétique de Saadi apparaît dans les rapports sentimentaux de ceux qui sont satisfaits de transformer leurs désirs en un amour éthéré et chaste.

J'ai voulu ce matin te rapporter des roses;
Mais j'en avais tant pris dans mes ceintures closes
Que les nœuds trop serrés n'ont pu les contenir,[2]

Dans cet extrait, la rose est le symbole de la vitalité de l'esprit qui fortifie l'âme lorsqu'il s'agit de l'apaiser au travers d'un comportement subtil et du langage commun: la louange de l'amour fait le bonheur de l'aimé, et l'amante trouve son équilibre dans la parole de l'autre. La poétesse française montre ici son affection enthousiaste et débordante pour l'être à qui elle a attribué tant de beauté et de fraîcheur.

Les nœuds ont éclaté. Les roses envolées
Dans le vent, à la mer s'en sont toutes allées.
Elles ont suivi l'eau pour ne plus revenir,
La vague en a paru rouge et comme enflammée.[3]

Le déchaînement désigne ici la fragilité de l'existence lorsqu'elle devient un moyen de s'échapper fugitivement vers l'immensité de l'univers instable et éphémère. Cependant, la transformation de l'eau en rouge est le signe de la souplesse humaine. L'image que notre poétesse donne de son amour menacé fait apparaître le cheminement d'un parcours poétique par lequel tout devient fluctuant pour son esprit. L'usage du terme «enflammée» évoque la supériorité de l'âme sur l'être notamment dans les moments monotones de la vie humaine. Ceci dit, la notoriété des poèmes de Saadi ne se limite pas à un rapport réciproque entre l'amant et sa bien-aimée, mais à une tentation sensuelle qui fait que l'amour mérite d'être apprécié par le secret de l'intimité suprême. Dans l'œuvre de Marceline Desbordes-Valmore, la délicatesse de la poésie de Saadi est présentée comme une élévation vertueuse pour la quête de soi et celle d'autrui. A cet égard, il faut mentionner l'opinion de Victor Hugo sur Saadi tel qu'il écrit dès 1824 dans *Odes et Ballades* «Novembre» (XLI): «*Je lui dis: la rose du jardin, comme tu sais dure peu; et la saison*



▲ *Saadi*



▲ *Marceline Desbordes-Valmore*

des roses est bien vite écoulée». De même, La Captive (IX) citait ce texte du *Golestân* ou *Gulistan* de Saadi: «*On entendait le chant des oiseaux aussi harmonieux que la poésie*».[4]

C'est ainsi que la poétesse se réfère à son état d'âme:

Ce soir, ma robe encore en est tout embaumée…[5]

Dans ce passage, à l'instar de Saadi, la poétesse décrit la grandeur de l'amour par l'odeur des fleurs comme étant un moyen d'attirer l'amant et de le purifier mentalement:

Respires-en sur moi l'odorant souvenir.[6]

L'adoration est hautement exagérée par l'amante afin de trouver un appui sentimental. En guise de conclusion, nous pouvons dire que dans les poèmes de Marceline Desbordes-Valmore, le style poétique de Saadi est une composante quasi-émotionnelle utilisée afin que l'amante puisse se souvenir du passé par le biais d'un monologue intérieur d'une part, et par une évocation sereine d'autre part. Un tel poème à la fois mystérieux et spirituel pourra être le pivot de tout destin salvateur. Comme Saadi, Marceline Desbordes-Valmore estime que l'amour se cristallise dans la pensée humaine et est ultimement destiné à être le ressort de la perfection morale. ■

---

1. Shafâ, Shojâ'-od-Din, *Irân dar adabiyât-e jahân* (L'Iran dans la littérature du monde), éd. Ibn-e Sinâ, 1953, p. 30.
2. Ibid. p. 81.
3. Ibid.
4. Valérie, Cambon, *La littérature-Monde francophone en mutation*, Harmattan, Paris, 2009, p. 172.
5. Ibid.
6. Ibid.

Bibliographie:

-Shafâ, Shojâ'-od-Din, *Irân dar adabiyât-e jahân* (L'Iran dans la littérature du monde), Ibn-e Sinâ, Téhéran, 1953.
-*La "littérature-Monde" francophone en mutation*, Harmattan, Paris, 2009.
-Ducros, D., *Lecture et analyse du poème*, A. Colin, 1996.
-Linares, S., *Introduction à la poésie*, Nathan Université, 2000.

L'étude de l'espace désertique chez Jean Marie Gustave Le Clézio et Antoine de Saint-Exupéry

Parissâ Ghobâdi

Le désert est toujours à l'avant-garde de la prière. Il rend à notre cœur sa part secrète, enfouie, de méditation et de poésie. Il rappelle que tout homme est en quête de Dieu, sans le savoir parfois. Au désert, le chercheur de Vérité apprend l'humilité des dunes et le grand désir de l'infini. Cet espace parle, suggère, souffle, évoque un silence au-delà du simple fait de se taire, au-delà du silence même. Il ouvre l'âme au dépouillement, retourne la surface des choses pour en montrer l'envers. Ce lieu est symbole de la soif et de la faim, de la mort par trop de soleil, de la purification, du vide, des traces humaines, éphémères sur le sable. C'est peut-être le lieu privilégié de la rencontre avec le divin.

Le désert est un lieu vaste, dénudé et aride, mais aussi, curieusement, le lieu de prédilection de beaucoup de personnes du point de vue spirituel. D'après *Le dictionnaire des symboles*, le désert aurait deux sens symboliques. D'une part, il est «*l'indifférenciation principielle*» et de l'autre, il serait «*l'étendue superficielle, stérile, sous laquelle doit être cherchée la Réalité*». (Chevalier et Cheerbant, 1982, 349) Cette seconde signification n'est pas sans relation avec d'autres cultures comme la culture islamique qui considère le désert comme une recherche de «l'Essence» pour celui qui s'y engage.

Ce vaste espace a fasciné la plupart des écrivains car, plus que l'aventure physique, il offre une aventure intérieure et les ramène aux origines du monde. Jean Marie Gustave Le Clézio reprend cette aventure dans le récit de son voyage vers la vallée de Saguia el Hamara, au sud du Maroc et au cœur du territoire décrit par Antoine de Saint-Exupéry, le Rio de Oro.

En 1980, il publie *Désert*, dont l'écriture marque une étape vers un roman de facteur bien plus classique que les précédents. Seule la construction du livre, y compris du point de vue typographique, est assez originale dans le genre romanesque où deux récits alternent. Le premier est consacré à un épisode important dans l'histoire du Maroc, les années 1909 à 1912, qui ont conduit à la mise en place du protectorat français. Ce pan de l'histoire est envisagé dans la perspective des souffrances endurées par les populations nomades vaincues par les Européens sur leur propre terre. Le second récit raconte l'enfance et l'adolescence d'une jeune fille appelée Lalla Hawa, amoureuse de son sable natal, aimant chaque millimètre et chaque atome du désert qui l'a vue naître, a accompagné sa famille depuis l'origine des temps, et qui se plaît à écouter des histoires de villes lointaines vers lesquelles ses compatriotes partent en quête d'une vie meilleure. Elle connaîtra l'une de ces villes, Marseille, où elle rencontrera un autre désert, débordant de gens qui ne communiquent pas entre eux. Là, elle se sentira isolée de cette Nature qui lui transmet son énergie, encombrée par trop de civilisation, noyée par la misère ou le succès qui l'entourent. Elle y étouffera et prendra la décision de rentrer au sein de son vrai foyer, son désert, son paradis. Le désert sera le seul lieu où elle pourra vivre et le seul qu'elle voudra offrir au bébé qu'elle va enfanter.

Cette typographie peut donner au lecteur le sentiment que le texte est entouré de vide. Elle permet à Le Clézio de suggérer l'étroitesse de la caravane qui chemine dans l'immensité désertique des plaines sahariennes. Les nomades y sont entourés par l'espace dénudé et la blancheur minérale du désert.

Ce roman, l'un des romans français contemporains les plus appréciés du public au cours de la dernière décennie du XXe siècle, rend artistiquement compte de l'une de certaines représentations collectives du désert.

D'autre part, Antoine de Saint-Exupéry est un écrivain français de culture occidentale; son désert à lui est représenté, probablement en convergence avec cette culture, et pourtant, son avion s'écrase dans le désert africain. Il incarne la spiritualité du désert quand il fait apparaître sur terre puis s'envoler le Petit Prince, un jour en Afrique, dans le désert. L'auteur de *Terre des Hommes* appartient à la grande famille de ceux qui reviennent toujours au désert chercher silence et ressourcement.

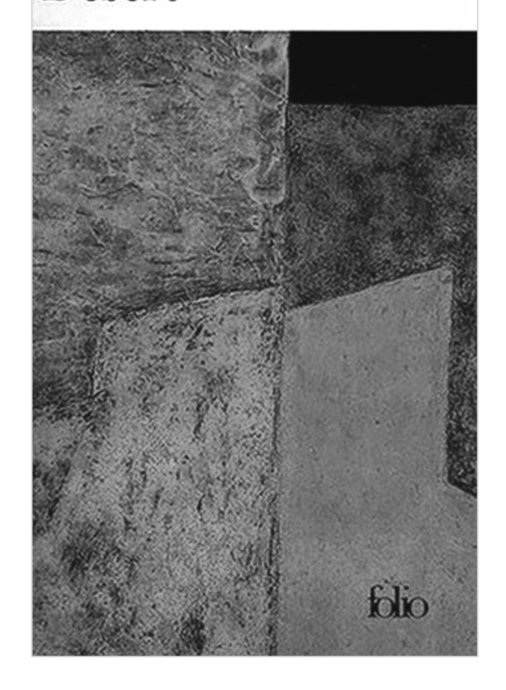
L'image du désert dans la tradition biblique et coranique

Dans la religion chrétienne, le désert est avant tout une terre que «*Dieu n'a pas bénie*». (Lacan, 1988, 261) Dans ce sens, toute vie y est presque impossible à cause de la rareté de l'eau ainsi que de la végétation. Cependant, mis à part son aspect désolé et aride, le désert est avant tout, selon la tradition biblique, «*évocateur de l'époque de l'histoire sainte; la naissance du peuple de Dieu. Le désert symbolise en premier lieu l'isolement ou encore la fuite vers un espace propice à la méditation. Un lieu de refuge et de contemplation.*» (*Ibid*., 262)

D'après cette tradition, Dieu a voulu, par la pénible épreuve, être le guide spirituel du peuple sur un chemin difficile, le désert de Sinaï où les Hébreux devaient adorer le Dieu unique, recevoir la loi divine et conclure l'alliance qui ferait d'eux le Peuple élu. Le dessein de Dieu était que son peuple naquît dans le désert.

> Ce vaste espace a fasciné la plupart des écrivains car, plus que l'aventure physique, il offre une aventure intérieure et les ramène aux origines du monde.

Par conséquent, le désert serait le lieu de renaissance et de purification par excellence, un lieu temporaire dans l'attente de la Terre promise, où une nouvelle vie sera bâtie. Le désert peut offrir aux pécheurs la rédemption. Ainsi, Dieu a offert à ce peuple infidèle de l'eau



et de la nourriture pour leur montrer Sa miséricorde. Toujours selon cette tradition, le désert se partage en deux grands éléments: d'un côté, la retraite du Christ, et de l'autre, l'après retraite de Jésus, et leurs influences sur ses apôtres. En effet, Jésus a été, tout comme le peuple d'Israël, éprouvé au désert, mais contrairement à celui-là, il a pu surmonter toutes les épreuves pénibles infligées par Dieu, préférant la confiance en Lui plutôt que la nourriture. Cette retraite s'est transformée peu à peu en un refuge contre la foule; le désert étant propice à la prière solitaire et à la méditation. Dans cette perspective, Jésus se présente comme le guide spirituel par excellence, voire le sauveur de l'humanité, dans la mesure où il est «*l'eau vive, le pain du ciel, le chemin et le guide, la lumière dans la nuit, le serpent qui donne la vie à tous ceux qui le regardent pour être sauvés; il est enfin celui en qui se réalise la connaissance intime de Dieu, par la communion à sa chair et à son sang*» (Lacan, 1988, 266). Notons que cette idée de serpent sauveur est aussi présente dans *Le Petit Prince* au moment où le serpent se présente dans le désert et veut le mordre pour lui rendre sa liberté: «*Je puis t'emporter plus loin qu'un navire, dit le*

Le désert serait le lieu de renaissance et de purification par excellence, un lieu temporaire dans l'attente de la Terre promise, où une nouvelle vie sera bâtie.

serpent» (Saint-Exupéry, 1943, 65). Jésus a sauvé l'humanité grâce au désert. Le désert est donc salvateur, mais paradoxalement, la vie y est dure et pénible. Selon la tradition biblique, «*nous vivons encore au désert, mais sacramentellement*» (Lacan, 1988, 265), car l'homme a été nourri «*du pain vivant*» et boit «*de l'eau de l'Esprit qui jaillit du Christ*» (*Ibid*., 266). Pourtant, le désert biblique est dépourvu de descriptions du paysage. En revanche, il s'agit d'un espace privilégié qui permet de mourir dans ce monde et de purifier son âme à travers des épreuves telles que la douleur, la solitude, qui favorisent la prière et la méditation.

En islam, la portée symbolique du désert est liée au sacré. André Miquel, dans *L'Islam et sa civilisation*, souligne à propos du désert: «*Le désert était l'articulation essentielle de l'islam; tantôt désert obstacle, tantôt désert refuge, mais surtout désert transition*». (Miquel, 1977, 15)

Dans le Coran, le mot désert n'apparaît presque pas mais tout laisse à supposer que l'islam est la religion la plus liée au désert. L'eau est ainsi considérée comme une récompense divine dans le monde présent et dans l'Autre monde: «*Quiconque vient auprès de Lui en croyant, après avoir fait de bonnes œuvres, voici donc ceux qui auront les plus hauts rangs, les jardins de séjour [éternel], sous lesquels coulent les ruisseaux*» (20:75-76).

Dans le Saint Coran, il n'est question de désert explicitement qu'une seule fois, et ce à propos de l'histoire de Joseph, où ce dernier s'adresse à son père: «*Il [Dieu] m'a fait du bien quand il m'a fait sortir de prison et qu'Il vous a fait venir du désert*». (12:100). Ici, le mot désert est exprimé par le mot *badw*, qui signifie le désert des nomades, celui des bédouins. C'est un espace sacré où l'homme n'est pas seul car il participe à la cosmogonie où tout se fait en référence au temps des origines, où tout a un sens parce que chaque geste réactualise l'harmonie de l'Eden.

Il s'agit bien du cercle de la vie

tournant autour d'un lieu sanctifié, éternellement recommencé et allant au-delà de la mort. Un autre terme qui a parfois le sens de désert se rencontre deux fois dans le Coran, c'est *mafâzt*. Selon son étymologie, ce mot vient de la racine *fâza* qui signifie «se sauver, s'échapper»; *fawz* est donc le salut et la délivrance. Dans le Coran, ce mot n'a donc pas la signification de désert. Il s'agit d'un lieu de refuge contre le châtiment divin et du lieu de délivrance dans lequel Dieu sauvera les hommes de piété «*yunajjî'llâhu'llâdhina 'ittaqaw bi-mafâzatihim*» (*Dieu sauvera ceux qui ont été pieux en leur faisant gagner [leur place au Paradis; en les délivrant]*) (39:61).

En fait, le désert, selon la mentalité des Arabes, c'est surtout la contrée de la soif, des grandes étendues où les menaces de se perdre ou de mourir sont toujours présentes. En revanche, le désert des Bédouins est un lieu d'itinéraires souvent connus, puisque l'on sait où se situent les puits vitaux et les pâturages éventuels. Il est vrai que le prophète Mohammad avait l'habitude de se retirer un mois par an dans une grotte sur le mont Hirâ, pour s'adonner au *tahannuth* (retraite spirituelle): cette pratique consistait à se consacrer uniquement au culte de Dieu se tenant éloigné de tout péché; il s'agit donc d'une retraite, ce que les soufis ont appelé plus tard *khalwat*. Ce terme évoque le fait de se retirer d'un groupe, de faire le vide autour de soi, de rester seul, de s'isoler et de se séparer. Le désert est donc un facteur d'isolation et d'isolement.

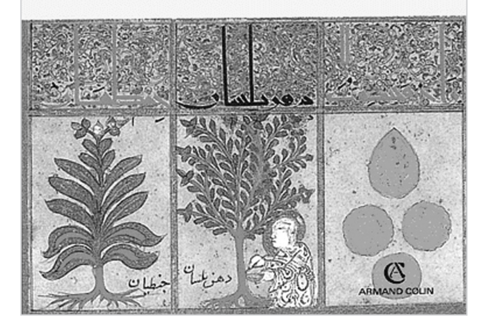
Espace du désert dans le récit de Le Clézio

Parler de l'espace ou du lieu leclézien, c'est surtout parler de la mer, du désert, du roc ou du littoral. Le Clézio est attiré par ces vastes étendues. Ce sont ses thèmes obsessionnels car l'espace illimité est susceptible de concevoir les notions de liberté et d'éternité et peut exprimer un élan de l'auteur vers l'élémentaire et l'originel. Chez Le Clézio, nous pouvons donc rencontrer plusieurs types de lieux.

> Il s'agit d'un espace privilégié qui permet de mourir dans ce monde et de purifier son âme à travers des épreuves telles que la douleur, la solitude, qui favorisent la prière et la méditation.

Ils sont toujours décrits d'une manière poétique mais ne sont jamais idylliques et pittoresques. Il y a des lieux originels qui possèdent une dimension mythique. Ces lieux ont contribué à la reconstitution du monde dès l'origine où tout était pur, non usé par la durée du temps et non





marqué par l'action humaine. C'est le désert de *Désert*. Il y a des lieux sacrés qui sont intacts et privilégiés par le contact avec la divinité et que l'homme se garde de déranger, d'abîmer ou de briser.

Le Clézio est attiré par ces vastes étendues. Ce sont ses thèmes obsessionnels car l'espace illimité est susceptible de concevoir les notions de liberté et d'éternité et peut exprimer un élan de l'auteur vers l'élémentaire et l'originel.

Outre sa dimension mythique, le désert est un lieu géographiquement bien délimité. Nous pouvons trouver dans le roman beaucoup de noms propres qui nous permettent de situer l'histoire de Nour et de Lalla sur la carte. Certains noms propres, tel que Saguiet el-Hamra, nous informent que leur histoire se déroule au désert: *«Sur cette étendue de sable, il n'y a personne, pas un arbre, pas une herbe, rien que les ombres des dunes qui s'allongent, qui se touchent, qui font des lacs au crépuscule»* (Le Clézio, 1980, 91).

Par cette médiation, Le Clézio attribue à l'espace désertique une dimension surréelle qui nous est familière. Lieu du parfait silence exposé à la grandeur céleste, jamais le désert ne cesse d'être cet espace mythique, à dimension métaphysique, qui prédispose l'être. Son immensité est suggérée par différents procédés. Tout d'abord le désert est un pays uniforme, et paraît par conséquent sans limites.

La présentation leclézienne de l'espace semble à première vue s'inscrire dans un courant objectif. Puisés dans le vécu actuel de l'écrivain, les lieux lecléziens sont témoignages d'une époque. Son écriture, de ton souvent réaliste, semble proposer une présentation phénoménologique de l'espace. Son souci de réalisme, qui se traduit, comme dans l'écriture de certains nouveaux romanciers, dans une description minutieuse d'objets et de lieux, ne l'empêche pas de conférer à l'espace un rôle narratif qui symbolise le vécu existentiel du personnage. Dans *Chemins pour une approche poétique du monde*, Miriams Stendal Boulos exprime que l'espace occupe deux fonctions narratives essentielles: «*La première est au service de l'illusion réaliste, la seconde, plus importante, détermine les personnages et leur évolution*» (Stendal Boulos, 1999, 83).

L'homme retrouve dans le désert une situation originelle qui évoque les débuts du temps: «*C'était comme si le monde s'était arrêté de bouger et de parler, s'était transformé en pierre*» (Le Clézio, 1980, 26). Cette force originelle du désert est donnée comme explication à la fascination qu'il exerce sur les personnages. Il constitue à la fois une nouvelle harmonie pour l'homme et une séductrice attirant son peuple au plus

profond d'elle, amenant Lalla à vouloir vivre dans le désert avec le Hartani, lui-même symbole du désert, amenant les hommes bleus à sacrifier leur vie pour trouver l'endroit rêvé de cet espace. Stendal Boulos souligne que le désert est également un lieu magique doté d'un pouvoir transformateur.

Ce qui mérite réflexion est que dans le désert, les jours se ressemblent l'un à l'autre au point que la perception du temps est estompée, comme l'indique Le Clézio: «*Nour ne savait plus depuis combien de temps avait commencé le voyage*» (Le Clézio, 1980, 225). Cette phrase renvoie aussi à la dimension mythique du désert. Dans les pays mythiques, le temps s'écoule plus lentement que dans notre monde. Le Clézio poursuit un mythe, celui de la nostalgie des origines, de ce temps où tout n'était que matière.

L'espace infini du temps est suggéré aussi par les formes verbales, surtout par l'imparfait qui prend, dans certaines situations, surtout dans celles qui sont liées à la marche des hommes bleus, la signification presque douloureuse d'intemporalité, de répétition sans fin. J.- Y. Tadié écrit sur cette présence d'instants éternels, à propos d'Arcane 17: «*Mythe assure donc la fusion des trois éléments principaux du récit: le personnage, l'espace, le temps. Dans ces instants éternels, dans cette fusion, Désert devient un récit mythique, c'est-à-dire fondateur d'un monde qu'il donne à voir*» (Tadié, 1994, 154).

Espace édénique et originel, le désert se présente surtout comme un sujet concentrique que la narration est destinée à illustrer à travers sa structure; la marche des hommes bleus et le vécu de Lalla forment ainsi des images d'une errance circulaire. L'espace concentrique de cette errance met en relief le mythique du voyage des hommes bleus, où la quête de l'espace originel s'accompagne d'une atmosphère d'intemporalité. L'espace ne se présente pas seulement comme un élément essentiel de ce roman, mais participe aussi à la fois à marginaliser et à valoriser les personnages. La mise en marge de leur statut, leur allure et leur comportement, au profit d'une valorisation de l'espace, contribue à la première page du roman et est effectivement empreinte d'un onirisme qui souligne cet aspect fantomatique.

Pour ce faire, Le Clézio confère à ses personnages les caractéristiques du désert: ils ont «*la liberté de l'espace dans leur regard et une peau pareille au métal*» (Le Clézio, 1980, 12), et leur marche douloureuse reflète l'immobilité et la dureté du désert.

> Chez Le Clézio, le désert est plus qu'un espace géographique, il est le symbole de la simplicité et du dépouillement, l'espace dans lequel l'homme parvient à réaliser son unité. Par son aridité et son dépouillement, par la mise à l'épreuve qu'il impose aux hommes, il acquiert, dans le roman, une dimension véritablement symbolique.

L'espace occupe donc une double fonction dans *Désert*: non seulement il permet de qualifier le personnage et de délimiter son comportement, mais surtout il lui confère un rôle poétique en tant que parole déléguée d'un sujet immobile et intemporel. À la fin de la prière collective, les hommes et les femmes se trouvent en parfaite communion avec le cosmos, avec Dieu. Or, dans ce mouvement délirant se déployant sur place, on retrouve les motifs de l'occupation tourbillonnaire de l'espace propres à la poétique du désert

et du nomadisme. En effet, chez Le Clézio, le désert est plus qu'un espace géographique, il est le symbole de la simplicité et du dépouillement, l'espace dans lequel l'homme parvient à réaliser son unité. Par son aridité et son dépouillement, par la mise à l'épreuve qu'il impose aux hommes, il acquiert, dans le roman, une dimension véritablement symbolique.

Il convient donc de préciser que ce lieu immense décrit par l'auteur peut être considéré comme l'antithèse de la civilisation occidentale. De fait, à la richesse apparente des villes européennes s'opposent l'indigence des nomades et la nudité des paysages. Il est donc nécessaire pour le romancier de procéder à la reconstitution de lieux qui réitèrent les lieux sacrés du paradis perdu et préparent aux multiples épreuves que devra subir le mythe. Dans ce domaine, le désert prend chez Le Clézio un sens véritablement métaphorique, qui lui accorde la valeur d'un mythe. Il réunit les composantes du lieu sacré. D'une part, il est «*un pays hors du temps, loin de l'histoire des hommes, peut être, un pays où plus rien ne pouvait apparaître ou mourir, comme s'il était déjà séparé des autres pays, au sommet de l'existence terrestre*» (Le Clézio, 1980, 11).



D'autre part, le désert ne se définit pas seulement par son atemporalité et son défi au temps, il est aussi un espace où d'autres lois sont abolies. Le Clézio attribue à l'espace désertique une dimension surréelle qui nous est familière. Lieu du parfait silence exposé à la grandeur céleste, jamais le désert ne cesse d'être cet espace mythique, à dimension métaphysique, qui prédispose l'être aux communions cosmiques.

Espace du désert dans les récits de Saint-Exupéry

Le désert saharien a été le lieu des naufrages de Saint-Exupéry. Dans son œuvre, ainsi que dans d'autres œuvres ayant pour thème central le désert, il est question d'un espace aride, d'un vide immense qui le domine.

Pour lui, le désert est beau, il l'embellit encore en disant: «*J'ai toujours aimé le désert. On s'assoit sur une dune de sable. On ne voit rien. On n'entend rien. Et cependant quelque chose rayonne en silence.*» (*Ibid*., 62), ou en se l'appropriant de cette façon, Saint-Exupéry dit: «*Mon Sahara, mon Sahara, te voilà tout entier enchanté par une fileuse de laine.*» (Saint-Exupéry, 1939, 67) Au fur et à mesure qu'il avance dans son récit, le narrateur s'engage dans la voie chimérique de la poésie romantique; ainsi, «*J'avais atterri dans un champ, et je ne savais point que j'allais vivre un conte de fées*» (*Ibid*., 69), ou encore, il ajoute: «*S'il n'est d'abord que vide et que silence, c'est qu'il ne s'offre point aux amants d'un jour*» (*Ibid*., 77).

Selon Saint-Exupéry, l'espace du désert se présente d'emblée vide et aride, un espace de solitude, une «*Terre de*

granit», (Saint-Exupéry, 1943, 52) une terre où il y a très peu d'hommes: «*Le désert est une terre sèche, pointue et salée*» (*Ibid*., 54), cependant, il est «*beau*» (*Ibid*., 62). Il est, toutefois, synonyme de solitude, qui est pour nous un ennemi redoutable, mais dans un espace aussi mystérieux, voire aussi mystique que le désert, celle-ci devient un allié, voire un besoin croissant et réconfortant. Passer par cette épreuve, devient presque un devoir afin de devenir homme. Selon Françoise Brin, «*ce manque, ce dépouillement que représente le désert nous engage à passer par des étapes pour mériter d'être Homme*» (Brin, 2000, 69).

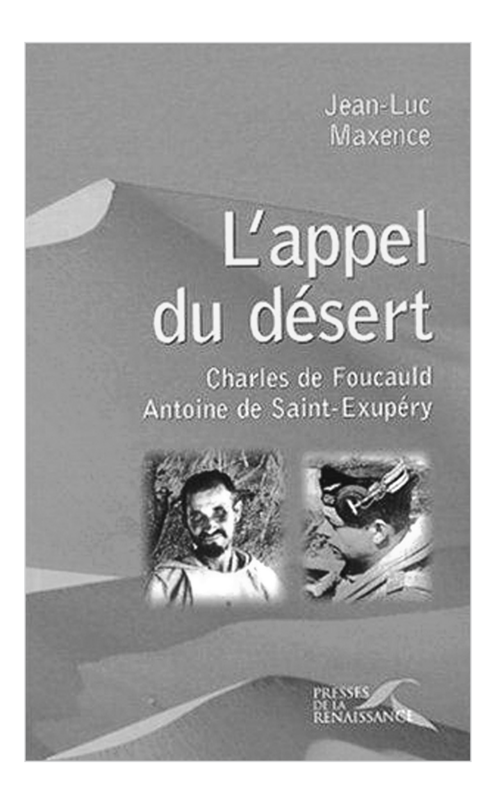
Quoi qu'il en soit, dans ses descriptions, Saint-Exupéry joue sur le contraste des couleurs, noir et gris, des éléments également, métal et fer, qui sont des éléments durs, attestant par un cri sourd que lance l'écrivain, au milieu d'un paysage fantastique, de la tristesse et de l'angoisse qui y prédominent - comme dans la vie. Françoise Brin dit à ce propos: «*C'est bien l'image de la condition de l'homme perdu dans un monde qui lui semble absurde*» (Brin, 2000, 72), et les mots «tombés» et «enfermés» expriment nettement cette angoisse. De fait, *Le Petit Prince*, est une description qui se présente progressivement, étape par étape, commençant par les six premières planètes qui évoquent, symboliquement, l'homme dans toute sa dimension, voire les sept péchés capitaux, pour enfin arriver à la terre (la septième planète) et plus précisément dans le désert. Par cette description disparate, nous comprenons instantanément que le désert ne se révèle pas aisément à quiconque s'y aventure. Il est d'abord vide et nudité et par la suite, lorsqu'on pénètre au fond des choses, on prend conscience de ses richesses et de sa beauté.

La description que fait l'écrivain est très symbolique. Il en parle de manière à transporter le lecteur dans un monde merveilleux qui lui laisse le champ libre pour méditer et interpréter les textes selon sa propre vision. Par conséquent, l'inconscient joue un grand rôle dans la relation que l'on a au monde dans lequel nous évoluons. La présentation symbolique des lieux attribue à ces récits leur principe d'unité et leur sujet commun.

Il convient donc de préciser que chez Saint-Exupéry, le choix du désert comme espace privilégié n'est pas un hasard. En effet, dans le dénuement de ce paysage ressortent des créatures, si petites et si grandes à la fois, comme le serpent, le renard, la fleur, qui portent chacune leur message. Le simple dessin représentant des dunes de sable à la fin du *Petit Prince* prouve combien Saint-Exupéry était persévérant dans sa quête dans le désert et comment il est parvenu à déceler les secrets invisibles: «*Le désert est beau...*» (Saint-Exupéry, 1939,50)

> Si l'homme arrive à attribuer un sens à ce qu'il voit, c'est qu'il est arrivé à un degré de conscience qui va provoquer une sorte de révélation; l'homme va enfin pouvoir se comprendre. Dans ce contexte, Saint-Exupéry enchaîne avec une phrase qui révèle les aspects philosophiques du désert: «*Le Sahara, c'est en nous qu'il se montre*», et l'auteur ajoute: «*Le désert, c'est moi*».

En outre, Saint-Exupéry a pris conscience que des «*richesses invisibles*» surplombaient le désert et les lieux «*révèlent l'homme à lui-même*». (Brin, 2000,69) Du fait, si l'homme arrive à attribuer un sens à ce qu'il voit, c'est qu'il est arrivé à un degré de conscience



qui va provoquer une sorte de révélation; l'homme va enfin pouvoir se comprendre. Dans ce contexte, Saint-Exupéry enchaîne avec une phrase qui révèle les aspects philosophiques du désert: «*Le Sahara, c'est en nous qu'il se montre*» (Saint-Exupéry, 1939, 77), et l'auteur ajoute: «*Le désert, c'est moi*». (*Ibid*., 240).

D'évidence, dans le langage de Saint-Exupéry, le désert signifie principalement «désert des hommes». Ce romancier manifeste une soif et une préoccupation spirituelles dans un monde desséché qu'il perçoit sans transcendance et sans sacré. Dans *L'appel du désert*, Jean-Luc Maxence rapproche cette période de la vie de Saint-Exupéry à celle de Le Clézio: «*Le Clézio aurait pu, lui aussi, le pousser. La vraie et haute ressemblance entre les deux destins*» (Maxence, 2002, 107).

Eugene Drewermann l'exprime fort bien dans *L'essentiel est invisible*: une lecture psychanalytique du *Petit Prince*, lorsqu'il écrit que: «*Cheminer vers la source compte plus que boire, car c'est le manque qui accorde à l'eau sa valeur essentielle, et que, le désert n'est pas seulement le lieu du Tohu-bohu, de l'errance et de la confusion, de l'inversion et du dénuement, c'est également celui d'une impitoyable vérification et de la confirmation, celui des prophètes et des chercheurs, le fourneau de la mutation mystique, une demeure de retraite et d'authenticité, un vrai jardin d'Allah, comme les Arabes appellent le Sahara*.» (Drewermann, 1993, 64).

Espace de sensibilité, le désert peut s'ébranler au moindre trouble, même d'un papillon, pour donner libre cours à notre intérieur de s'animer de sentiments paradoxaux, de crainte ou de joie; «*Pour le moment ça va. […] Mais j'entends un grésillement, une libellule bute contre ma lampe. Sans que je sache pourquoi, elle me pince le cœur*». (Saint-Exupéry, 1939, 115).

Cependant, malgré son aspect négateur, le désert peut s'avérer être un allié dans la mesure où il peut être salvateur. Saint-Exupéry a su en effet tirer profit de la leçon du désert, il a essayé en quelque sorte d'assouvir ce «*besoin de converser avec soi-même, de chercher, de découvrir son plus intime secret*». (Antoine, 1993, 120).

Au cœur du désert, il se permet une réflexion sur l'islam, sur l'homme, sur la liberté et sur le sens de la vie. Dans ces moments rudes, il glisse encore plus dans la spiritualité. Sa seule devise réside dans le fait d'aider ses semblables dans les moments les plus pénibles. L'auteur pense qu'en découvrant le désert, il a découvert le vrai visage de la terre, ainsi, il pense que les terres qu'il a visitées «*bien arrosées, les vergers, les prairies*» (Saint-Exupéry, 56), ne sont que la face cachée, embellie et trompeuse de la terre, que notre terre est une prison et que pour

être libre, rien de plus idéal que la vraie Terre, qui est le désert: «*Nous avons longtemps embelli l'image de notre prison. Cette planète, nous l'avons crue humide et tendre*» (*Ibid*., 59).

En effet, l'espace du désert s'impose comme le lieu de la révélation. Il est celui des origines et omniprésent dans les œuvres de Le Clézio et Saint-Exupéry, symbolise la quête de silence et de l'origine. Ces écrivains visent une langue spontanée, vivante, semblable au souffle du vent du désert.

Conclusion

Le Clézio et Saint-Exupéry, deux écrivains majeurs, parviennent à proposer leurs réflexions sur le désert de manière tout à fait originale. Ils représentent les lieux géographiques comme un terrain privilégié où grâce à son immensité, à son silence et à sa liberté, ils se mesurent avec le sens profond de leurs propres vies. Pourtant, Saint-Exupéry a une vision tout à fait différente de celle de Le Clézio si l'on prend en compte son voyage dans l'espace aérien qui lui permet de tout voir et observer du ciel, ceci alors que Le Clézio parcourt le désert et effectue un voyage terrestre. Dans tous les cas, comme nous l'avons montré, il y a chez Saint-Exupéry des ressemblances insolites avec Le Clézio qui sait qu'au désert: «*On ne voit rien. On n'entend rien. Et cependant quelque chose rayonne en silence.*» (Saint-Exupéry, 1943, 71).

En effet, on peut affirmer que l'homme dans le désert se trouve confronté à lui-même, au cosmos et à Dieu selon les auteurs. Aussi peut-on dire que c'est sur cette base idéologique que les deux romanciers ont présenté le désert par des aspects symboliques. Ce lieu apparaît comme un passage qui mène au chemin du dépassement ainsi que celui de la prise de conscience. Cet espace est un intermédiaire spirituel entre, d'un côté, la vie ordinaire, et la vie qui survient après le passage, d'un autre côté.

Pourtant, nous devons dire que par rapport à l'immensité désertique, l'homme est conscient de sa faiblesse physique, mais paradoxalement empli de sa grandeur. Enfin, il est juste de dire que l'homme, en tant qu'infiniment petit, fait partie d'un monde infiniment grand. L'homme, un microcosme, mais grand par l'esprit, cache un univers sans fin dans son intérieur.

Pour conclure, il faut ajouter que l'espace du désert se projette dans l'œuvre de ces romanciers non seulement dans le but de créer une création littéraire, mais aussi dans l'attente d'exercer une grande influence sur la pensée de tout homme moderne afin de lui remontrer ses origines oubliées dans la marche du progrès. Nous pouvons dire que tous les hommes sont nomades de par leurs âmes, et toujours en quête de Vérité et de Dieu. Dans le désert aride et desséché, qui est un lieu de méditation et de révélation, l'homme arrive à une sorte de connaissance de soi, par laquelle il pourrait arriver à la connaissance de Dieu. ■

Bibliographie:

-Antoine, Régis (1993), *Études Littéraires françaises*. Tübingen: Narr.
-Brin, François. (2000), Etude sur Terre des Hommes de Saint- Exupéry. Paris: Gallimard.
-Chevalier, Jean. Et Cheerbrant, Alain. (1982), *Dictionnaire des symboles*. Paris: Laffont/ Jupiter.
-Drewermanne, Eugen. (1992), *L'essentiel est invisible*. Paris: Cerf.
-Lacan, André. (1988), *Vocabulaire de Théologie biblique*. Paris: Cerf.
-Le Clézio, Jean Marie Gustave. (1980), *Désert*. Paris: Folio.
-Maxence, Jean- Luc. (2002), *L'appel du désert*. Paris: Editions des Presses de La Renaissance.
-Miquel, André. (1977), *L'Islam et sa civilisation*. Paris: Armand Colin.
-Saint-Exupéry, Antoine de. (1939), *La Terre des Hommes*. Paris: Folio.
-Saint-Exupéry, Antoine de. (1943), *Le Petit Prince*. Paris: Folio.
-Stendhal Boulos, Miriam. (1999), *Chemins pour une approche poétique du monde.*
-Tadié, Jean- Yves. (1994), *Le Récit Poétique*. Paris: Gallimard.

Entretien avec M. Gilles Lanneau, auteur de l'ouvrage *Iran, le mensonge*

Mina Fallah*

M. Gilles Lanneau est l'auteur de l'ouvrage Iran, le mensonge *publié en 2010, en vue notamment de dénoncer certains mensonges et aspects de la propagande occidentale contre l'Iran, sa société et son régime.*

Pouvez-vous vous présenter en quelques mots en évoquant vos études, votre profession, votre parcours de vie et vos expériences?

L'essentiel de ma carrière a été occupé par la profession de paysagiste, peu compatible en apparence avec un engagement politique, et où j'ai pu développer les qualités humaines et artistiques qui lui sont inhérentes. Parallèlement, je me suis toujours intéressé aux peuples, aux cultures et aux religions, ce qui m'a poussé à voyager en Orient, particulièrement en Inde, au Pakistan et en Iran.

Lors de vos voyages en Iran, quelles ont été vos impressions et vos ressentis sur l'Iran et sa population?

La civilisation et les religions de la Perse ancienne et leur imprégnation dans celles d'aujourd'hui m'ont orienté vers votre beau pays. J'ai découvert par la même occasion des qualités d'accueil, de relation humaine et d'amitié qui ont fait un grand moment de chacun de mes voyages. Je perçois ces qualités humaines comme le prolongement d'un long processus évolutif où s'est forgée votre identité nationale. Le "cylindre de Cyrus", cette première Déclaration des Droits de l'Homme, remontant à deux millénaires et demi, en témoigne entre autres.

J'ai mesuré aussi l'ignorance à ce sujet de nos pays d'Occident, conséquemment à une culture scolaire (et extrascolaire) occultant presque totalement ce qui est antérieur à la Grèce et à Rome. Cette inculture est en grande partie la cause du mépris actuel à l'égard de votre pays, perçu par les Occidentaux comme arriéré et subordonné à leur propre culture et à leur propre vision du monde. Un contresens historique qu'il serait grand temps d'inverser!

D'après votre expérience sur le terrain, comment avez-vous perçu la question de la liberté compte tenu de tout ce que l'on dit de l'Iran et de son régime totalitaire?

Concernant la notion de liberté dans votre pays, une liberté absente à en croire nos gouvernants et nos médias, j'invite toute personne éprise de vérité et d'objectivité à aller vérifier sur place, et ce en dépit des recommandations récentes à ne pas se rendre ne Iran – comment faire mieux pour occulter la vérité? Le "théâtre de la rue" est peut-être la meilleure preuve d'une société bien intégrée, à la fois dans sa culture et le monde actuel. Si l'on trouve ici ou là des milieux attachés à des traditions pouvant paraître archaïques, cela est dû à des comportements particuliers (familiaux ou locaux) indépendants d'une volonté politique. Une autre preuve est la liberté religieuse, les principales

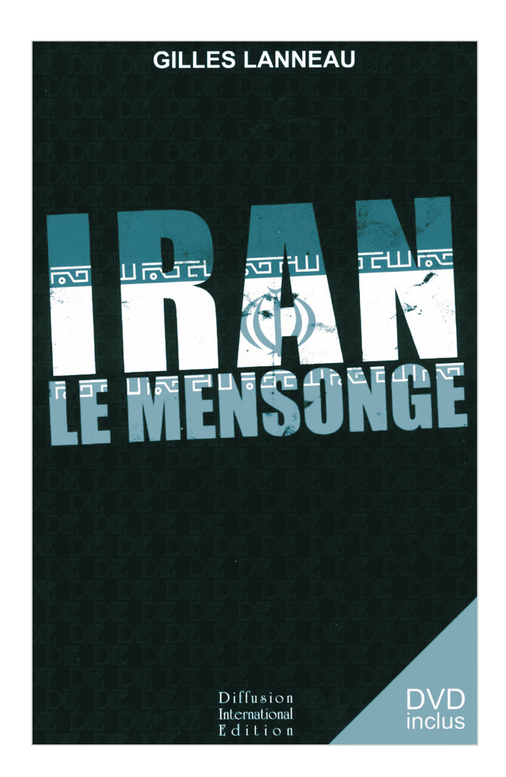
minorités (chrétienne, juive et zoroastrienne) étant représentées au Parlement et jouissant des mêmes droits civiques que la majorité musulmane.

Quel jugement portez-vous sur le gouvernement en Iran?

Il est impossible à un Européen de juger objectivement la politique de votre gouvernement actuel, le prisme déformant des médias ne lui offrant qu'une vision parcellaire et outrageusement partisane. Le citoyen européen, ou international, ignore tout des réformes sociales importantes effectuées dans votre pays depuis la Révolution. Son système de retraites, sa sécurité sociale, ses prêts bancaires avantageux, le partage des bénéfices pétroliers… Le gouvernement actuel a mis fortement l'accent sur cette politique sociale, son soutien par les couches populaires en témoigne. Curieusement – ou de façon malintentionnée – la politique actuelle a reçu les labels les plus fantaisistes : populiste, ultraconservatrice… alors que les leaders de ses opposants, se recrutant parmi les citoyens les plus riches de la société civile et du clergé, désireux d'une société capitaliste, se sont vus attribué l'étiquette "réformateurs".

Avez-vous des remarques que vous aimeriez partager sur la Révolution islamique de 1979?

Concernant le jugement de la Révolution iranienne, il faut considérer attentivement le contexte de l'époque. L'Occident a fortement stigmatisé ses aspects les plus violents: répression, arrestations, exécutions… qu'il ne faut pas nier, certes, mais a "oublié" de les placer dans le contexte aussi violent d'attentats et de meurtres commis par une



opposition armée et financée par lui-même. N'oublions pas le meurtre d'un Président de la République, de ministres,

> Il est impossible à un Européen de juger objectivement la politique de votre gouvernement actuel, le prisme déformant des médias ne lui offrant qu'une vision parcellaire et outrageusement partisane. Le citoyen européen, ou international, ignore tout des réformes sociales importantes effectuées dans votre pays depuis la Révolution.

de députés… L'Histoire saura nous dire, espérons-le, ce qu'il faut retenir de cette Révolution à sa juste valeur, comme elle l'a fait pour celles de France, ou d'ailleurs.

Quel était votre objectif principal en écrivant le livre *Iran, le mensonge*?

A votre avis, pourquoi les médias occidentaux dressent-ils un portrait négatif de l'Iran alors que, comme vous le mentionnez dans votre ouvrage, certaines informations qu'ils donnent sont parfois éloignées de la réalité?

J'ai écrit ce livre pour témoigner, sans aucune ambition, politique ou autre. La révolte et le sentiment d'injustice en ont été le moteur principal. L'idée de faire bouger un peu les choses aussi. Et l'Histoire, précédemment citée, ne doit-elle retenir que des versions triturées des événements vécus par notre Humanité? Dans le cas présent, il y a urgence à témoigner. La caricature grossière dont est sujette votre nation me rappelle étrangement celle dont me parlait mon grand-père à propos des Allemands. Les "boches", les "Chleus". Il fallait se préparer alors à l'idée d'une guerre!

J'ai écrit ce livre pour témoigner, sans aucune ambition, politique ou autre. La révolte et le sentiment d'injustice en ont été le moteur principal. L'idée de faire bouger un peu les choses aussi.



▲ *M. Gilles Lanneau*

Comment avez-vous réagi au fait que votre livre soit mal perçu en France et quelles répercussions cela a-t-il eu sur votre vie/carrière? Et comment interprétez-vous les raisons de la position hostile de l'Occident face à l'Iran?

Au sujet de la non-diffusion de mon livre, je ne saurais dire si elle est due au refus des librairies ou à une quelconque censure. La première hypothèse me semble la plus probable. Dans la société marchande qui est la nôtre, se souciant plus de rentabilité que d'objectivité, une certaine concordance est de mise. La direction est donnée, et ne doit souffrir d'aucune transgression. Les ouvrages écrits sur l'Iran se doivent de montrer une image négative, conformément à la vérité officielle. Prenons pour exemple un livre paru en France sous le titre *Le psy, Iran fou* et dont la presse de ce pays à fait des gorges chaudes. On y lit au hasard: "En Iran, retrouver son copain peut s'avérer aussi dangereux qu'un rendez-vous entre deux résistants pendant l'Occupation en France". Ou encore "Le régime réussit à corrompre tout le monde. S'ils pouvaient mettre la main sur dieu, même lui, ils le corrompraient". [...] Le mensonge et l'abject se côtoient sans vergogne.

On dit souvent qu'il n'y a aucune liberté d'expression en Iran et que la censure est partout, mais que dire de l'attitude de la France par rapport à votre livre ?

Qui faut-il incriminer le plus? L'Etat français? L'éditeur? Les libraires? La

non-censure, synonyme de liberté d'expression, n'est-elle pas aussi la porte ouverte aux mensonges et aux calomnies les plus outrancières? Ce qui paraît logique dans une société mature et réfléchie doit-il l'être dans une société décadente, transposant ses fantasmes malsains sur une société différente, lui renvoyant sa propre image en négatif? N'est-on pas dans le même schéma que celui de la notion "d'Axe du Mal"?

Vous consacrez un chapitre de votre livre au futur de l'Iran, comment envisagez-vous celui de la civilisation occidentale? Selon vous, un retour à la religion et à la spiritualité est-il possible en occident ?

L'Occident marche sur un fil étroit, susceptible de se rompre à tout moment. Sa société est régie par un système amoral, exploitant sans vergogne ses ressources naturelles et humaines. L'appauvrissement de ces ressources, s'ajoutant à la pollution et à des technologies autodestructrices le mènent au seuil incontournable où seul un changement radical peut le sauver d'une catastrophe annoncée. Une remise en cause de son mode de fonctionnement s'impose donc. L'Occident (et le Monde) a deux choix: celui de la sagesse ou celui d'une fuite en avant. La religion et le spirituel peuvent étayer le premier choix. En sera-t-il ainsi? La pratique religieuse a fortement chuté à l'intérieur du christianisme. La prolifération actuelle des "born again" et autres évangélistes issus de l'Amérique du Nord, à la théologie aussi simpliste que radicale, et celle des adeptes du New Age, issus du même pays et professant un syncrétisme à l'utopie douteuse, ne peuvent que mener à des voies sans issue. Restons confiants. L'Homme a déjà fait face à des adversaires, à des épreuves, et a su les surmonter. Et quel serait le sens de cette belle aventure humaine si tout devait s'arrêter demain? Comme vous le dites si bien chez vous, *inshaallah*!

La non-censure, synonyme de liberté d'expression, n'est-elle pas aussi la porte ouverte aux mensonges et aux calomnies les plus outrancières?

Votre livre *Iran, le mensonge* s'adresse aux francophones, quels conseils donneriez-vous aux jeunes Iraniens?

Je n'en vois qu'un, puisé à la lecture de votre Histoire, et faisant face à cette image trompeuse d'un paradis du "tout permis" véhiculée par une culture déracinées: "Restez vous-mêmes!"■

---

* Les questions de cet entretien ont été soumises par écrit à M. Lanneau, qui y a lui-même répondu de façon manuscrite.

*La quiétude de la pierre ou la tranquillité de la feuille?**

Annette Abkeh
Maître-assistante à
l'Université Azad Islamique

Un jeune homme était assis près d'un ruisseau et fixait la surface de l'eau avec tristesse et mélancolie. Un sage qui passait par là le vit, se rendit compte de son bouleversement et s'assit à ses côtés. Lorsque le jeune homme remarqua le sage, il lui dit spontanément: «Je suis très abattu et toute ma vie est en tourment. J'ai besoin de calme mais ne sais où le chercher.»

Le sage prit une feuille détachée d'un arbre et gisant sur le sol, la lança dans l'eau du ruisseau et dit: «Regarde cette feuille, lorsqu'elle tombe dans l'eau, elle cède au cours de l'eau et le suit.» Puis le sage prit une grosse pierre du bord du ruisseau et la jeta dans l'eau. Celle-ci s'y enfonça à cause de sa pesanteur et se plaça tout au fond, à côté des autres pierres.

Le sage poursuivit: «Tu as vu aussi cette pierre? En raison de sa lourdeur, elle a pu affronter la puissance du cours d'eau et se mettre au fond du ruisseau. Dis-moi, lequel préfères-tu? Le calme de la pierre ou la tranquillité de la feuille?»

Le jeune homme regarda avec stupéfaction le sage et répondit: «Mais à mon avis, la feuille n'est pas tranquille. Elle monte et descend au gré du flux de l'eau du ruisseau et on ne sait où elle se trouve actuellement. Au moins, la pierre sait où elle est, et malgré l'écoulement de l'eau au-dessus et autour d'elle, elle est restée ferme et stable. Je préfère la sérénité de la pierre».

Le sage sourit et répliqua: «Pourquoi te lamentes-tu alors des contrariétés de la vie? Si tu as opté pour la quiétude de la pierre, aie donc le courage de résister aux tourments de la vie et reste inébranlable là où tu te trouves».

Ce disant, le sage se leva pour partir. Le jeune homme, qui avait retrouvé son calme, expira profondément l'air de ses poumons, se leva à son tour, et fit un bout de chemin en compagnie du sage. Après quelques minutes, au moment où ils voulaient se quitter, le jeune homme questionna le savant en ces termes: «Si vous étiez à ma place, que feriez-vous? Choisiriez-vous la sérénité de la pierre ou la quiétude de la feuille?» Le savant lui sourit et dit: «Je me suis soumis durant toute ma vie en toute confiance au Créateur du fleuve de la vie et au cours de la vie; de même, comme je suis conscient d'être au sein d'une rivière dont chacune des gouttes est le signe de la présence de Dieu, ses déferlements ne me font jamais peur; c'est ainsi que je préfère la sérénité de la feuille». ■

* texte traduit du persan et choisi sur le site www.persian-star.org

Vous pouvez vous procurer la revue dans les principaux kiosques de votre ville ou chez les libraires d'Etelaat.

En cas de non distribution chez votre marchand de journaux, contactez le bureau d'Etelaat de votre ville.

Envoyez vos articles et vos textes par courrier électronique ou par la poste.

Les opinions soutenues dans les articles ne sont pas nécessairement partagées par la revue.

La Revue de Téhéran se réserve la liberté de choisir, de corriger et de réduire les textes reçus. De même, les textes reçus ne seront pas restitués aux auteurs.

Toute citation reste autorisée avec notation des références.

ماهنامه «رُوو دوتهران» در دکه‌های اصلی روزنامه فروشی و نیز در کتابفروشی های وابسته به موسسه اطلاعات توزیع می گردد.

در صورت عدم ارسال مجله به دکه ی مورد مراجعه شما، با دفتر نمایندگی روزنامه اطلاعات در شهر خود تماس حاصل فرمایید.

مقالات و مطالب خود را از طریق پست الکترونیکی یا پست عادی، حتی الامکان به صورت تایپ شده ارسال فرمایید.

چاپ مقاله به معنای تایید محتوای آن نیست.

« رُوو دو تهران » در گزینش، ویرایش و تلخیص مطالب دریافتی آزاد است. همچنین مطالب دریافتی برگردانده نمی‌شود.

نقل مطالب این مجله با ذکر ماخذ آزاد است.

S'abonner en Iran

LA REVUE DE TEHERAN

فرم اشتراک ماهنامه "رُوو دو تهران"

- یک ساله ۳۰۰/۰۰۰ ریال
- شش ماهه ۱۵۰/۰۰۰ ریال
- 1 an 30 000 tomans
- 6 mois 15 000 tomans

Nom de la société (*Facultatif*) موسسه	
Nom نام خانوادگی	Prénom نام
Adresse آدرس	
Boîte postale صندوق پستی	Code postal کدپستی
E-mail پست الکترونیکی	Téléphone تلفن

اشتراک از ایران برای خارج کشور

- شش ماهه ۵۰۰/۰۰۰ ریال
- یک ساله ۱/۰۰۰/۰۰۰ ریال

S'abonner d'Iran pour l'étranger

- 1 an 100 000 tomans
- 6 mois 50 000 tomans

Effectuez votre virement sur le compte :

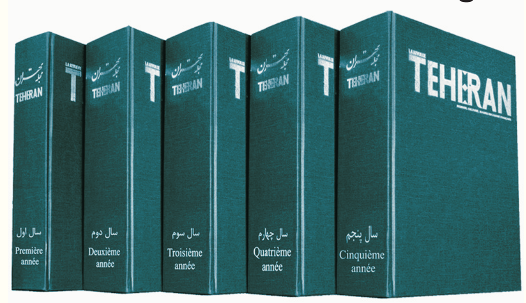
Banque Tejarat
N°: **251005060** de la Banque Tejarat
Agence **Mirdamad-e Sharghi**, **Téhéran**,
Code de l'Agence : **351**
Au nom de **Mo'asese Ettelaat**

Vous pouvez effectuer le virement dans l'ensemble des Banques Tejarat d'Iran.

حق اشتراک را به حساب جاری **۲۵۱۰۰۵۰۶۰** نزد **بانک تجارت**، شعبه **میرداماد شرقی تهران، کد ۳۵۱**
(قابل پرداخت در کلیه شعب بانک تجارت)
به نام **موسسه اطلاعات** واریز،
و اصل فیش را به همراه فرم اشتراک به آدرس
تهران، خیابان میرداماد، خیابان نفت جنوبی، موسسه اطلاعات،
نشریه ***La Revue de Téhéran*** ارسال نمایید.
تلفن امور مشترکین: ۲۹۹۹۳۴۷۲ - ۲۹۹۹۳۴۷۱

Merci ensuite de nous adresser la preuve de virement ainsi que vos nom et adresse à l'adresse suivante:
Presses Ettelaat, Av. Naft-e Jonoubi, Bd. Mirdamad, Téhéran.
Code Postal : 15 49 95 31 11
Pour signaler tout problème de réception : mail@teheran.ir

L'édition reliée des soixante premiers numéros de *La Revue de* TEHERAN est désormais disponible en cinq volumes pour la somme de 10 000 tomans l'unité au siège de la Revue ou au point de vente des éditions Ettela'at, situé à l'adresse suivante: avenue Enghelâb, en face de l'Université de Téhéran.



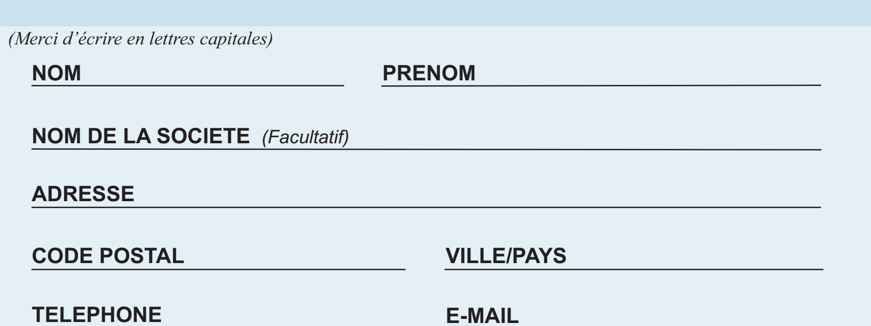
دوره‌های سال اول، دوم، سوم، چهارم و پنجم مجلهٔ تهران شامل
شصت شماره در پنج مجلد عرضه می‌گردد.
علاقه‌مندان می‌توانند به دفتر مجله و یا به فروشگاه
انتشارات اطلاعات واقع در
خیابان انقلاب- روبروی دانشگاه تهران
مراجعه نمایند.



S'abonner hors de l'Iran



Effectuez le virement bancaire depuis votre pays sur le compte indiqué ci-dessous, puis envoyez le bulletin d'abonnement dûment rempli, ou votre adresse complète sur papier libre, accompagné du récipissé de votre virement à l'adresse de la Revue.



(Merci d'écrire en lettres capitales)

NOM ____________ PRENOM ____________

NOM DE LA SOCIETE *(Facultatif)* ____________

ADRESSE ____________

CODE POSTAL ____________ VILLE/PAYS ____________

TELEPHONE ____________ E-MAIL ____________

☐ 1 an 80 Euros

☐ 6 mois 40 Euros

- Effectuez votre virement sur le compte **SOCIETE GENERALE**
  N°: **00051827195**
  Banque:**30003**
  Guichet: **01475**
  CLE RIB: **43**
  Domiciliation: **NANTES LES ANGLAIS (01475)**
  Identification Internationale (IBAN)
  IBAN FR76 3000 3014 7500 0518 2719 543
  Identification internationale de la Banque (BIC): **SOGEFRPP**
- Envoyez une copie scannée de la preuve de virement à l'adresse e-mail de la Revue: **mail@teheran.ir**
- **Règlement possible en France et dans tous les pays du monde**

مرکز فروش در پاریس:

Point de vente à Paris:

Librairie du Pont de Sèvres
204 allée du Forum
92100 Boulogne
Tel: 01 46 08 21 58

مجلهٔ تهران

صاحب امتیاز
مؤسسهٔ اطلاعات

مدیر مسئول
محمد جواد محمدی

سردبیر
املی نُوواِگلیز (رضوی فر)

دبیری تحریریه
عارفه حجازی

تحریریه
جمیله ضیاء
روح الله حسینی
اسفندیار اسفندی
فرزانه پورمظاهری
افسانه پورمظاهری
ژان-پیِر بریگودیو
بابک ارشادی
شکوفه اولیاء
هدی صدوق
آلیس بُمباردیه
مهناز رضائی
مجید یوسفی بهزادی

طراحی و صفحه آرایی
منیره برهانی

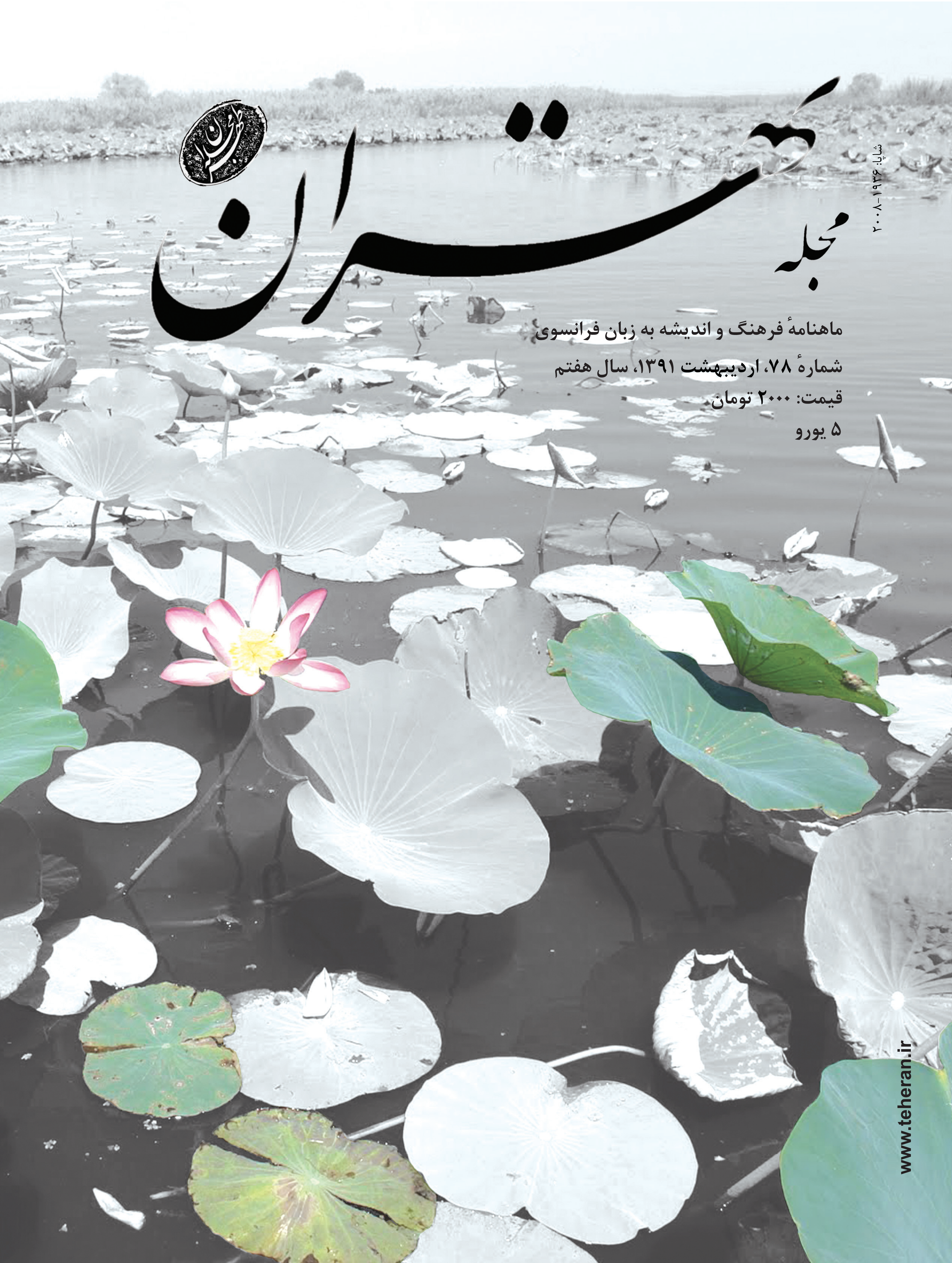
گزارشگر در فرانسه
میرِی فِررا
اِلودی برنارد

تصحیح
بئاتریس ترهارد

پایگاه اینترنتی
محمدامین یوسفی

نشانی: تهران، بلوار میرداماد،
خیابان نفت جنوبی،
مؤسسهٔ اطلاعات، اطلاعات فرانسه
کدپستی: ۱۵۴۹۹۵۳۱۱۱
تلفن: ۲۹۹۹۳۶۱۵
نمابر: ۲۲۲۲۳۴۰۴
نشانی الکترونیکی: **mail@teheran.ir**
تلفن آگهی ها: ۲۹۹۹۴۴۴۰
چاپ ایرانچاپ

Verso de la couverture:
La lagune d'Anzali, photo: Arash Ghavâmzâdeh



مجله تهران
شاپا: ۱۹۳۶-۲۰۰۸
ماهنامهٔ فرهنگ و اندیشه به زبان فرانسوی
شمارهٔ ۷۸، اردیبهشت ۱۳۹۱، سال هفتم
قیمت: ۲۰۰۰ تومان
۵ یورو
www.teheran.ir